

Hospice & Love

Thiébault de Saint Amand

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Thiébault de Saint Amand

HOSPICE & LOVE

Roman

Hugo • Roman

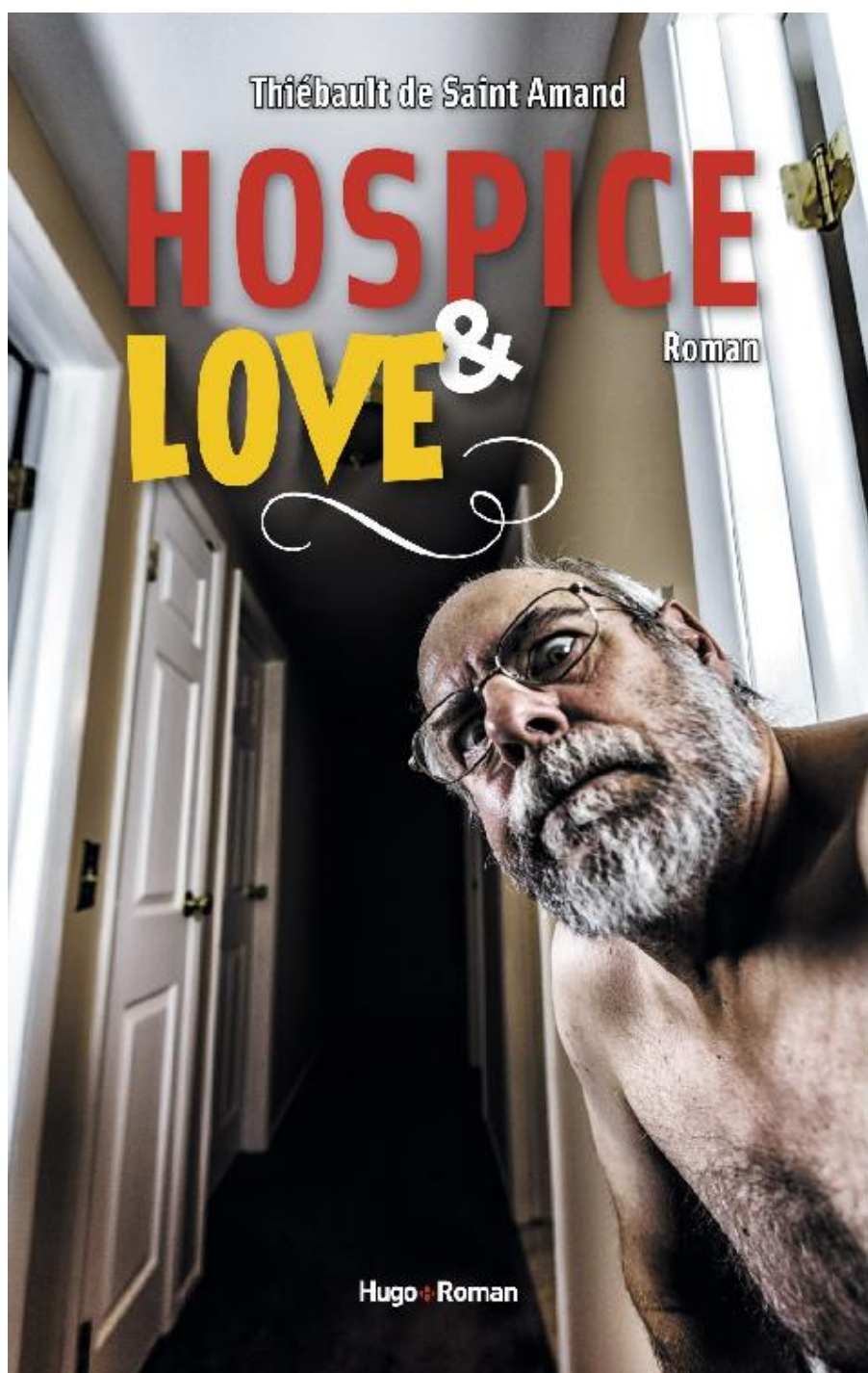


Thiébault de Saint Amand

HOSPICE & LOVE

Roman

Hugo • Roman



Thiébault de Saint Amand

HOSPICE & LOVE

Roman

A decorative grey flourish consisting of two elegant, swirling lines that originate from the bottom right of the word 'LOVE' and extend towards the right edge of the page.

Ouvrage dirigé par Franck Spengler

Hugo • Roman

Graphisme couverture : Christophe Petit

© 2016, Hugo et Compagnie
38, rue La Condamine 75017 Paris
www.hugoetcie.fr

ISBN : 9782755625585

Dépôt légal : décembre 2015

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

*À partir d'un certain âge,
on ne devrait plus souhaiter un prompt rétablissement,
mais le meilleur établissement possible.*

SOMMAIRE

Titre

Copyright

10 août 2024, 18 heures 10

Chapitre 1 - Encore un voisin

Chapitre 2 - La petite nouvelle

Chapitre 3 - La grande évasion

Chapitre 4 - l'amour en paix

18 janvier 2046

Qyatrième de couv

10 août 2024, 18 heures 10

Armand sirotait tranquillement sa tomate sur la terrasse ombragée d'un superbe hôtel de Belle-Ile quand sa fille vint le voir.

– Papa, je voulais te dire... Enfin, j'aimerais surtout que tu comprennes. Voilà, Arthur a reçu une magnifique proposition de sa boîte.

– Une promotion, ça se fête ! Dès notre retour à Paris, je vous invite tous au restaurant.

Le visage de la petite brune s'assombrit tout à coup.

– C'est sympa. D'ailleurs, tu as toujours été très gentil avec nous, reconnu-elle en se torturant les doigts.

Le vieil homme posa son verre sur un guéridon et décroisa les jambes.

Décidé à la laisser continuer, il l'observa longuement.

– C'est à Singapour, pour octobre. Et je vais le suivre.

Camille lâcha cet aveu comme si elle confessait le plus gros péché que la Terre ait jamais entendu.

Il la rassura de suite.

– Tu parles, c'est super ! Je ne connais pas l'Asie. Avec ta mère, nous avions même projeté de...

Il s'interrompit net en voyant une larme rouler sur sa joue.

Elle emprunta le sillon d'une ride qu'il n'avait jamais observée jusqu'alors. Son enfant affichait déjà les marques du temps. Elle lui paraissait toujours si jeune.

Et pourtant.

– Papa, tu ne pourras pas nous suivre cette fois. C'est ton insuffisance cardiaque, tu sais bien, et les médecins...

– Mon cœur ? Il est au top, je vous remercie tous les deux. Si tu me disais plutôt la vérité, ma petite fille ?

– Arthur n'en peut plus, confessa-t-elle, visiblement gênée. Il pense que l'on manque de liberté, que tu m'étouffes même. C'est vrai que depuis la mort de maman, nous ne nous sommes jamais quittés. Reconnais que...

– Je vous gêne. Oh ! Tu peux bien l'avouer. J'ai des yeux pour voir et des oreilles qui traînent. Les silences à table en disent long aussi.

Elle se mit à pleurer.

Bien qu'il ait ressenti, à ce moment, une peine plus profonde que la sienne, il tenta de la consoler en lui caressant le visage.

– Ce n'est rien. Cela devait arriver un jour ou l'autre. L'oiseau s'envole du nid, on n'y peut pas grand-chose, lâcha-t-il en se forçant à sourire.

– Papa, j'ai cinquante-trois ans !

Le temps avait passé si vite.

Il ne s'arrêta pas à cette réflexion.

Le retour en région parisienne fut bien triste.

Ils n'échangèrent pas un mot.

Le dernier dimanche du mois d'août, le gendre mit des papiers sur la table de la salle à manger, ouvrit des logiciels sur son ordinateur et, durant toute la matinée, parla à voix basse avec son épouse. Après un déjeuner qui se déroula dans un silence pesant, il invita son beau-père à passer juste à côté, au salon.

Un maintien à domicile n'était pas possible.

Il aurait fallu trop de personnel pour les courses, le ménage et les repas.

Arthur tança l'imprudent, qui n'avait jamais souscrit d'assurance contre la dépendance.

Sa retraite ne permettait pas non plus un placement en résidence seigneuriale.

– Et en vendant la maison de Deauville ? interrogea Armand, enclin à les aider malgré tout.

– J'y ai pensé. D'abord, Camille y tient et les gosses aiment passer leurs vacances là-bas et puis, en probabilité, il serait souhaitable que vous ne dépassiez pas quatre-vingt-seize ans. Enfin, ne le prenez pas mal, c'est juste la statistique froide du ratio capacité financière sur espérance de vie.

– De mort ! rectifia-t-il immédiatement.

– Ne recommencez pas, s'il vous plaît ! Nous en avons déjà tous

assez souffert.

Le vieil homme ajusta ses poignets de chemise.

Non, en effet, il n'y reviendrait pas.

Même si sa fille le laissait tomber, si ses petits-enfants ne voulaient pas que l'on vende Deauville, si ce cœur fragile se trouvait encore bien trop résistant au vu des probabilités du gendre, il n'ajouterait rien.

Plus d'une fois, il se mordit les lèvres pour ne pas faire remarquer que leur projet était de rejoindre une société où les ancêtres se gardaient, de génération en génération, tels des trésors de famille.

Et lui, ils le déposaient au bord du chemin.

Juste après l'été et sans campagne d'affichage assimilant l'abandon à un crime ! Pour les chiens, il y avait la SPA.

Pour les vieux...

Comme tant d'autres, heureux natifs du baby-boom, il connaissait à présent son papy-flop.

– Et donc, mon cher gendre, la solution ?

– Un ECSPD.

– Mais encore ? demanda-t-il, presque inquiet.

– Un Établissement collectif de séjour pour personnes dépendantes, près de Nogent-le-Rotrou.

– L'hospice ! Vous plaisantez, là ?

– Tu te méprends, Papa. C'est une nouvelle forme d'EPAHD, adaptée à notre époque et au mode de vie qui a changé.

– C'est bien ce que je dis. Trop vieux trop longtemps et plus un sou dans les caisses, on a créé, pardon mes enfants, réinventé le mouvoir. Dispensaire serait sans doute plus politiquement correct à vos yeux. Et qu'est-ce que je vais foutre à Nogent-le-Rotrou ? Nous avons toujours vécu à La Garenne-Colombes.

– Oui, ça, si tu permets Camille, coupa Arthur en se tournant vers elle, je peux vous l'expliquer, Armand. D'abord, ce n'est pas exactement dans cette belle ville du Perche. Vous serez en plein cœur d'une forêt magnifique, juste à côté. Pas de pollution !

Le futur pensionnaire fixa son beau-fils en secouant la tête.

– Pratique. On peut choisir son essence de sapin. Pour le capitonnage, vous vous en chargez ou ils ont des ateliers couture dans votre morgue ? Nogent-le-Rotrou ! Cela ne m'étonne guère que, le jour de son mariage, ma fille ait souhaité préserver le nom des Bouzies avec un zig comme vous. À ce niveau-là, cela tient du pressentiment.

– On ne peut jamais discuter. Pas de place à Paris ni dans les grandes villes de province. Qu'est-ce que j'y peux moi ? !

... Et moi donc, qu'est-ce que j'y peux !

CHAPITRE 1

Encore un voisin

Déjà deux mois.

Bientôt les fêtes. Cette période si difficile où le bonheur paraissait obligatoire et les sourires de rigueur. Il savait que les enfants ne pourraient pas rentrer.

Trop de travail.

Ça, c'est ce qu'ils disaient.

– Et puis, il y a Skype, Papa !

Il n'appréciait guère cette vieille invention. En plus, il fallait se taper la corvée dominicale aux douze coups de la pendule.

Enfin, midi chez eux.

Six heures du matin, heure locale de Nogent-le-Rotrou.

Les autres jours, ils n'avaient pas le temps. Le dimanche, ils faisaient du sport et l'après-midi était réservé à la progéniture qui, entre nous, ne se précipitait pas franchement pour biser virtuellement le grand-père. Une fois par semaine, il se levait donc au chant du coq, tirait une fripe du placard, ajustait une cravate en ânonnant bêtement des « tout va bien, ne vous inquiétez surtout pas ! » et en forçant le sourire devant la glace pour qu'ils lui fichent la paix sur son bilan médical.

– Qu'est-ce que tu fous, Armand ? Il est six heures du mat' !

C'était le voisin de chambre, réveillé en sursaut par le grincement de la porte des toilettes. Éclairant la pièce grâce à l'interrupteur posé près du lit, il regarda attentivement son collègue. En boxer et pieds nus, il arborait toutefois une jolie cravate noire sur une chemise blanche.

– Excuse-moi, Pierre. Je n'ai pas eu le temps de te prévenir. C'est vrai que tu n'es arrivé que depuis hier. Tous les dimanches, j'appelle mes gosses sur Skype.

– Tu ne peux pas aller à la cafét ?
– Trop tôt.
– T’as pas une caméra sur ton téléphone ?
– Passe pas.
– Et dehors ?
– Pareil. Même que, si tu veux tout savoir, ton prédécesseur a cherché du réseau pendant trois jours la semaine dernière.

– Et alors ?
– On l’a retrouvé raide à six bornes d’ici et il n’avait toujours pas de réponse à ses SMS. Tu vois, t’as pris la place d’un aventurier moderne. Dis, maintenant, je peux appeler mes gosses ?

– Ben oui, autorisa le voisin de chambre un brin embarrassé, mais dis-moi, t’as déjà essayé en haut de l’immeuble ?

Alors qu’il s’apprêtait à tourner les talons, Armand le dévisagea.

Un éclair de méchanceté passa dans son regard.

– C’était le premier. Problème d’équilibre, il s’est cassé la gueule. Trois étages sans rappel. Ce qui m’a le plus surpris, c’est que le Nokia marchait toujours après. Bon, maintenant, je peux... interrogea-t-il sans attendre de réponse.

Il se dirigea à nouveau vers le lit.

– T’as un grand trou dans ta chemise, juste derrière !
– Et alors ? Ça ne m’emballa déjà pas des masses de leur parler, tu ne voudrais pas non plus que j’y laisse une fringue neuve ? Elle appartenait à ton prédécesseur. C’était un gabarit moyen, j’y peux rien.

Le silence revint dans la chambre.

Le bougon ouvrit son ordinateur et se connecta.

Tout à coup, son visage passa de l’obscur à la lumière.

– Ma chérie. Quel plaisir de te voir ! Comment se porte ton mari ?
Et les petits ?

– Bonjour, Papa. On ne se plaint pas, merci. Tiens, justement, Zoé est là. Je me pousse pour que tu puisses l’admirer en gros plan.

En fond sonore, on percevait des « Non, non, j’té dis. Fait chier le vieux, j’ai rien à lui dire ».

– Coucou, Zoé. Tu vas bien mon poussin ?
– Papy, j’ai quinze ans !
– Oui, mais moi, que veux-tu ? Je t’ai toujours dit mon poussin, ma bichette...

Malgré une volonté de chuchotement, Armand entendit clairement

la voix de Camille qui devait s'adresser à son mari : « Qu'est-ce qu'il est bien. Tu ne trouves pas ? En plus, ils l'obligent à s'habiller le dimanche. Avant, il se laissait trop aller. Là, au moins, ils le mettent au pas. C'est vraiment mieux, le public... »

S'ensuivit une conversation inintéressante au possible portant sur le temps qu'il faisait dehors, le temps qui passait inexorablement et, surtout, le temps qui manquait toujours pour rentrer en France et lui rendre visite à Nogent-le-Rotrou.

Au bout de vingt minutes, épuisé, il coupa l'ordinateur.

Il sortit un pilulier de son tiroir et goba deux comprimés qu'il avala sans eau.

Pierre était désormais assis sur son lit et l'observait avec insistance.

– Tout à l'heure, quand tu m'as parlé de ton ancien voisin. Celui qui s'était perdu dans les bois et qu'on avait retrouvé raide, tu as aussi évoqué un autre gars qui était tombé.

– Oui.

– Tu es là depuis combien de temps ?

– Deux mois.

– Je suis donc le troisième ici depuis ton arrivée ? demanda-t-il inquiet.

– Non, le cinquième.

Le visage de Pierre se crispa.

– Tu rigoles, Armand. C'est ça ?

– T'es sans doute assis à la place du mort, j'y peux rien.

– Mais... ils ont tous été victimes d'accidents ?

– Certains. Enfin, principalement les deux dont je te parlais. Les autres, ce sont des décadents.

Le nouvel arrivant écarquilla les yeux tout en enfilant ses chaussettes. La surprise lui fit passer le doigt à travers l'une d'elles. Tout en observant le trou disgracieux qui mettait en valeur son gros orteil, il reprit son interrogatoire.

– Des décadents ?

– Ouais. Je les appelle comme ça. C'est les hostos qui les renvoient après une chimio ou une opération de la dernière chance. Comme ils n'ont plus une tune, qu'ils arrivent ici avec leur tronche de cadavre et que ça dure souvent à peine au-delà de dix jours, j'ai résumé l'affaire. Dé-ca-dents. Tiens, tu viens d'où, toi ?

– Villejuif.

– Ben voilà. C’est ce que je disais. T’en as plus que pour dix jours. T’es un décadent de quoi, toi ? Pancréas, prostate, poumon, mélanome ?

– Rien de tout ça. J’habitais ma maison de Villejuif, où je vivais paisiblement depuis trente ans. Ma fille prétend que je ne peux plus rester seul, alors...

Armand prit cette révélation très au sérieux.

Elle ne l’emballait pas du tout.

– Mince alors ! Un permanent. Si tu t’imposes durant plusieurs décades ici, il va falloir que je t’affranchisse.

– Ça ne serait pas de refus et c’est même très gentil de ta part.

– J’t’en prie, mon gars. Pose tes questions !

Il réfléchit longuement, tout en essayant de tirer sur le talon de sa chaussette pour que le trou glisse du côté de la plante de pied.

Quand il eut rassemblé assez d’idées, Pierre livra ses introspections du moment.

– Par exemple, je n’ai pas vu la télé ici. C’est une option ? Pour les repas, comment ça marche ? T’as un ordi, mais c’est une location ? Pour les soins, on va à l’infirmierie ou tu as un passage le matin ?

– Hou là ! Mais t’es un mort de faim. Si je te dis tout en une seule fournée, tu n’auras plus de surprises. Surtout que ce sont les dernières, parce qu’après, camarade, tu crèves et tu pourris en silence. Faut faire de la place pour les autres.

Le nouveau venu laissa finalement tomber sa chaussette et se résolut à la retirer définitivement. Il fut choqué par la violence des termes employés par son collègue d’infortune.

– Comme tu y vas ! J’ai quand même ma fille.

– Ah ! Et t’as encore beaucoup de famille ? questionna Armand qui s’inquiétait du dérangement que cela provoquerait dans ses habitudes.

– Non. Mon autre fille est morte à trente-cinq ans, cancer foudroyant.

– Ouais et ta femme ?

– Quant à mon épouse, elle a eu aussi un cancer à quatre-vingt-cinq ans et ils n’ont rien pu faire. Partie en trois semaines...

– Merde ! C’est pas vieux, elle avait mon âge. La pauvre, elle a dû en baver. Chez les jeunes, ça va vite et puis t’as un côté fatalité, on peut pas lutter, mais passé quatre-vingts piges, moi, ça me fait toujours quelque chose. T’as beau dire, on se sent davantage concerné.

– Mon autre fille, justement, elle vient cet après-midi.

Armand se mit à rire.

– Et demain. Tiens ! Même après-demain. Puis, dans un mois, tous les deux jours. Dans un trimestre, le samedi. Pour les Pâques prochaines, une fois tous les quinze jours... Et, d'ici un an, ou certainement bien avant, plus rien. Tu pisses au lit ?

Pierre resta interloqué par la violence du débit verbal de Bouzies.

Cette crainte folle et puérile de l'absence. Vécu comme un retour en enfance, ce premier signe du gâtisme anoblissait l'énurésie en incontinence.

Après quelques minutes, comme s'il prenait lentement conscience des choses, il murmura :

– Je prie pour que t'aies pas raison.

– C'est ça, implore un dieu. Sinon, pour répondre à tes questions légitimes : non, nous n'avons pas de poste individuel, car il faut favoriser les échanges et les déplacements tant qu'on peut. Il y a une salle de téléloche en bas et tu peux voter pour ton programme, chaque jour, jusqu'à dix heures du matin.

– Une seule télé ? Avec une séance imposée ? demanda le nouveau venu dont le visage se décomposait peu à peu.

– Ouais. Remarque, c'est un écran plasma. En plus, ils ont la bonne idée de mettre les alzheims derrière. De toute façon, ils ne comprennent jamais rien. Si tu aimes le foot, tu peux graisser des vieilles pour qu'elles portent leurs suffrages sur la Champions Ligue, mais il te faut acheter une de leurs merdes de bienfaisance. Et au moins une fois par mois ! Moi, j'ai pas de chien, mais si t'as une petite fille, tu peux lui prendre une poupée en capsules de Badoit ou un nounours en lingettes Swiffer recyclées.

– Les alzheims ? Tu veux dire que...

– C'est l'hospice, mon gars !

– Mais ils sont avec nous ? interrogea-t-il, inquiet.

– Tu les mettrais où ? Ici, on est tous mélangés et parfois on se marre avec eux. T'en connais beaucoup qui soufflent les bougies de leur gâteau d'anniversaire sans savoir leur âge ? On a aussi notre star, Julien Pampers. Tous les jeudis, il anime une sorte de club style « Questions pour un champion ». Nous, on est sympas. On ne dit rien. On laisse chercher les intellos. Il peut faire jusqu'à deux heures et demie avec une seule colle, vu qu'il a paumé toutes les autres fiches avec les réponses.

Les yeux du nouvel arrivant s'humidifièrent tout à coup.

Une boule dans la gorge, il réfléchit à toutes ces informations.

Une timide lueur perça dans ses prunelles bleues délavées.

– Mais on a quand même le droit à l'ordinateur dans les chambres ?

– Le droit, le droit, t'y vas fort là ! Toléré. Lis le règlement intérieur.

Quatre heures maxi par jour, toujours par souci de souder la communauté. Tu vois, éviter les isolements poussant au suicide. Tu pisses au lit ?

Une grosse larme se forma et coula doucement sur le visage de Pierre.

– Ils ne m'avaient pas dit. Je ne savais pas, et Suzie ne devait pas être au courant non plus, murmura-t-il. Et pour les repas ? s'inquiéta-t-il en sortant un grand mouchoir à carreaux.

– En communauté, camarade. On est deux cents ici et tu as trois services. Très souvent, c'est dégueulasse, mais parfois, bizarrement, tu ne vomis pas le jour même. Remarque, si on est pris, on se fait engueuler. Les seuls autorisés à gerber en systématique, c'est les grabataires du bloc 5. Eux, ils ont tout le confort sur place, mais ils durent quand même beaucoup moins que les décadents. Vaut mieux se rendre malade en cachette, car le jour où tu passes au 5, c'est presque une question d'heures.

– Arrête ! Tu me chambres, c'est ça ?

Armand ne répondit pas.

– C'est ça, hein ?

Au bout de quelques secondes, l'ancien se décida à desserrer les lèvres.

– Tu verras bien. Et surtout, par toi-même, lui dit-il avec un clin d'œil complice. Tiens, d'ailleurs, pour satisfaire ta dernière curiosité, tu vas les rencontrer tes infirmières. C'est bientôt sept heures. Tu pisses au lit ?

En effet, quelques minutes plus tard, on entendit au loin un bruit de pas et des paroles qui résonnaient dans le couloir. Armand se leva d'un bond et s'adressa à son voisin prostré en lui frictionnant l'épaule.

– Te fais pas de bile. Ne bouge pas, je vais au petit coin et je reviens.

Cinq minutes après, une femme brune aux formes généreuses entra dans la chambre aux murs blanc et crème. Vêtue d'un tailleur strict comprimant l'ensemble, elle contempla avec satisfaction les deux pensionnaires qui étaient sagement assis dans leur fauteuil. Très

rapidement, deux infirmières lui emboîtèrent le pas. Arrivée quelques minutes plus tôt, la fille de salle, qui avait terminé la désinfection du sol, eut bien du mal à se frayer un chemin pour accéder aux toilettes.

La première à s'exprimer fut madame Muguette Chapillons, responsable de l'établissement.

– Ah ! Un nouveau. Monsieur Pierre Deledieu-Lacaze, annonça-t-elle en relisant le dossier qu'elle avait sous le bras en entrant. Alors, comment se passe votre installation ?

– Bien, Madame la directrice, bredouilla-t-il en entortillant son mouchoir entre les doigts.

– Votre voisin, Monsieur Bouzies, vous aidera à réussir l'intégration parmi nous. N'est-ce pas ?

– Oh ! J'ai déjà commencé, Madame Chapillons, vous pensez.

Abrégeant la conversation par un sourire pincé adressé à Armand, elle s'éclipsa.

Au même moment, la petite blonde habillée en vert appela l'une des blouses blanches dans les toilettes. L'autre garde-malade, pressée d'en finir, examina à voix haute la fiche du bleu.

– Je constate que vous prenez régulièrement votre traitement contre le diabète, l'hypercholestérolémie, l'arythmie, l'arthrose, l'asthme et les allergies. Vous avez une polyarthrite ankylosante aussi.

– Oh ! Légère, fit le modeste.

– Quand même, ponctua l'infirmière, retrouvant peu à peu le sourire. Vous sentez-vous toujours un peu dépressif ?

Pierre se mit à sangloter.

– Bon. C'est vu, murmura-t-elle en faisant une croix sur la feuille. Et vous, Monsieur Bouzies, tout va pour le mieux ?

– Un vrai jeune homme, ma belle ! Justement, ce soir, si votre mari n'est pas jaloux, j'connais une guinguette dans les bois du Rotrou.

La trentenaire éclata de rire.

– N'en faites pas trop ! lança-t-elle, avant de disparaître à son tour.

La fille de salle et la seconde infirmière ressortirent alors des toilettes.

Armand ne pouvait sentir ni l'une ni l'autre.

Tous les occupants s'en plaignaient constamment.

La première était plus crade que les locaux dont elle avait la charge. Elle avait les cheveux gras en permanence et des bouffioles disséminées sur tout le visage. En plus, elle reniflait sans cesse en profondeur, ce qui

achevait l'exaspération des pensionnaires. L'autre infirmière était une blonde sèche et hautaine. Elle ne prenait aucune précaution particulière dans la manipulation des os usés. Il se disait même qu'elle avait cassé un bras à madame Barbieux en voulant lui démontrer qu'elle n'avait rien à la clavicule, alors qu'elle souffrait pourtant le martyre.

En fait, personne ne les aimait.

La plus moche lança un coup de menton en s'adressant d'abord au petit nouveau.

– Couches ?

– Ma foi, non, bredouilla-t-il en baissant les yeux comme un gosse de dix ans.

– Et vous ?

– Ne prenez pas vos désirs pour une réalité, répondit Armand du tac au tac.

– Efforcez-vous au moins de viser dans le trou.

– Comment ça ? questionna Bouzies, l'air totalement surpris en interrogeant ostensiblement son voisin du regard.

– Comment ça ? répéta la fille de salle excédée, parce que vous ne savez pas qu'il faut soulever le couvercle peut-être ?

– Ah ! C'est comme ça que ça marche ! s'exclama-t-il en restant tourné vers Pierre. Ce n'est pas marqué dans votre livret d'accueil non plus ! Là, au moins, il le sait à présent.

L'infirmière foudroya le bleu.

– Vous, les couches.

– Mais c'est pas moi ! protesta-t-il.

– Ça suffit vos gamineries, ou c'est la sonde en direct.

Tandis que le personnel quittait les lieux, le vieux commença à pleurnicher en se crispant aux accoudoirs du fauteuil. Armand le consola en cherchant des mots apaisants.

– T'inquiète pas, c'est un coup de déstabil' juste pour te souhaiter la bienvenue.

– Déstabil' ?

– Ouais. En réalité, il n'y avait rien dans les toilettes. Elles ont fait le ménage et pour être sûres de te mater dès le premier jour, elles t'ont ébranlé. C'est un grand classique du milieu hospitalier.

– Tu y as eu droit aussi ? demanda-t-il en se mouchant bruyamment.

– Ça, j'ai pas eu l'occasion. Tu sais bien, je te l'ai dit. Je n'étais pas là de deux heures que j'avais mon colocataire qui cherchait le Wi-Fi sur le

toit-terrasse.

– Ah ! Oui. Ton premier mort. Ce n'était pas plus gai que maintenant.

Armand fit une moue songeuse.

– Bah ! Dix jours, c'est le délai idéal pour ne pas trop s'attacher. Moins, tu commences à friser l'indifférence quand même. Bon. Je vais me préparer. Toi aussi, d'ailleurs. Dans deux heures, c'est la messe.

– Armand, je ne suis pas pratiquant. Quand je dis que je prie, c'est pour faire comme tout le monde. À mon âge, on ne sait jamais.

– Ne prends pas cet air dépité ! Moi non plus, mais c'est la seule sortie de la semaine à l'extérieur.

– Parce qu'on ne peut pas se promener librement dehors ? interrogea Pierre en pleurant à nouveau.

– Si, à la chapelle. Sans bagnole ou ligne de bus régulière, qu'est-ce que tu veux aller foutre dans la forêt ? Quand un alzheimer s'échappe ou que t'as des mecs qui cherchent du réseau, on les ramène froids. Et après, où les emmène-t-on, hein ? Je te le demande ?

– À l'église ? balbutia Pierre.

– On y revient toujours ! Autant s'y promener vivant et en relative bonne santé, non ?

*
* *
*

– Un lépreux vint à Jésus, se mit à genoux devant lui et lui demanda son aide en disant : « Si tu le veux, tu peux me rendre pur. » Jésus fut rempli de pitié pour lui ; il étendit la main, le toucha et lui déclara : « Je le veux, sois pur ! » Aussitôt, la lèpre quitta cet homme et il fut pur. Puis Jésus le renvoya immédiatement en lui parlant avec sévérité. « Écoute bien, lui dit-il, ne parle de cela à personne.

Mais va te faire examiner par le prêtre, puis offre le sacrifice que Moïse a ordonné, pour prouver à tous que tu es guéri. » L'homme partit, mais il se mit à raconter partout ce qui lui était arrivé. À cause de cela, Jésus ne pouvait plus se montrer dans une ville ; il restait en dehors, dans des endroits isolés.

Et l'on venait à lui de partout.

Assis côte à côte durant l'office, les deux colocataires devisaient tranquillement.

– C'est une belle fable, chuchota Pierre.

– C'est pas une histoire, c'est l'Évangile.

– Ah ! C'est bien quand même. Ça sert à quoi ?

– En pratique, à passer une heure en dehors de l'hospice. Après, intellectuellement, pour les mecs à particule comme toi, tu peux t'évader dans les bons sentiments. Souvent, moi, j'extrapole.

– Tu extrapoles ?

– J'essaie de voir si mes actes suivent mes pensées. Enfin, sommairement, j'applique la parole de Dieu. Là, par exemple, Jésus fait sa B.A., mais il dit au miraculé de la fermer parce qu'il n'a pas de personnel suffisant à son guichet unique. D'où l'idée du sacrifice.

– Un sacrifice ?

Armand s'énerva en constatant qu'il fallait décidément tout expliquer au petit nouveau.

– Ouais, bon, pour une première séance, je ne voudrais pas que t'aies la migraine. Ça viendra au fil des dimanches. Enfin, si tu restes suffisamment longtemps, bien sûr.

Sur cette dernière phrase, Deledieu-Lacaze le fixa avec incompréhension.

Il souhaita glisser un mot supplémentaire, mais il fut interrompu. Il sentit qu'on lui tirait la manche. Il se retourna et vit une petite femme rabougrie, ne dépassant pas un mètre cinquante, habillée tout en noir et ornée de bijoux de la tête au pied. Un bibi et une voilette achevaient l'ensemble bourgeois. Elle tenait un missel ouvert dans la main gauche, une image pieuse lui servant de signet.

Elle s'inclina vers lui.

– Excusez-moi, cher Monsieur, je sais que j'interromps votre méditation, mais pourriez-vous dire à Monsieur Bouzies que je souhaiterais lui parler ?

Pierre se pencha vers son voisin.

– Armand, il y a une vieille bique qui veut te causer.

– Une vieille ? Où ça ? demanda-t-il en regardant furtivement sur le côté.

– Non. Derrière.

Après s'être retourné, il fixa son interlocuteur avec mépris.

– T'as quel âge, Pierre ?

– Quatre-vingt-douze.

– Permets-moi de t'affranchir, camarade. Ici, il n'y a ni vieille ni vieux. Ça t'autorise à t'écarter un peu plus du trou. La fausse jeunesse

te fait glisser en douceur, tu piges ? Déjà que toute la société aimerait nous voir crever pour boucher le déficit de la Sécu, on ne va pas se tirer une balle dans le pied. Surtout que la gamine, elle n'a que soixante-neuf ans ! Sauf virus majeur, elle te survivra.

– Excuse-moi, c'est vrai que tu as raison, répondit-il, penaud. Au fond, c'est juste aussi ce que tu dis, l'État ne peut pas tout faire pour nos retraites, il faut aussi de grandes épidémies.

Son interlocuteur préféra le laisser à ses considérations morbides. Bouzies tendit discrètement l'oreille dans le dos du sermonné.

– Salut Monique. Qu'est-ce qui se passe ?

– J'vais faire pipi, lui chuchota la bigote en remontant son brise-bise.

– T'es chiante ! On sera encore collés une semaine. T'as pas ta couche ?

– J'l'ai pas mise, dit-elle avec un petit sourire malicieux.

– Enfin, ça s'oublie pas, un truc pareil !

– J'ai pas oublié non plus... lâcha-t-elle, toute pétillante.

– Non. Vraiment, j'te jure. C'est dégueulasse.

– Trop tard...

Pierre, qui avait tout entendu, resta muet et lança un regard terrifié à son copain de chambre. L'ancien se chargea de le mettre au parfum.

– C'est Monique. On ne sait pas trop si elle est alzheimer ou démente. Parfois, elle est branchée cul, c'est terrible. Ils la retrouvent dans les couloirs, à poil et vociférant des trucs sataniques. D'autres fois, elle fait des coups comme aujourd'hui. Dans ces cas-là, elle se prend un mois de suspension de messe et nous, on est de la revue pour la semaine d'après.

– C'est pas juste. On n'a rien à voir là-dedans ! La direction doit bien se rendre compte qu'avec cette maladie elle n'a plus toutes ses idées en place.

– Je sais bien mon Pierrot, mais ça fait un exemple, avec punition collective à la clef. Remarque, si avec Alzheimer tu perds la tête, tu ne changes pas de tronche pour autant, dit-il en jetant un dernier coup d'œil à la provocatrice. Putain, qu'elle est vilaine !

– Pierre. S'il te plaît, je préférerais. C'est mon prénom. J'y tiens, rectifia-t-il immédiatement.

– Comme tu voudras, mon Pierrot. Et ta fille au fait ?

– Elle vient cet après-midi.

Armand soupira en lui posant la main gauche sur l'épaule.

– Tu verras. Elle ne se déplacera pas.

À la fin de l'office, les participants sortirent en rangs par deux. Comme toujours, le rythme était lent. Le pas typique de l'enterrement avait prévalu sur tous les autres sacrements, y compris à l'occasion des jours ordinaires. Quelles que soient les circonstances, l'assistance avait toujours l'impression de suivre un corbillard.

Ça claudiquait, ça pingouinait, ça clopinait...

De la boiterie à canne sur tapis rouge, le curé retenait parfois l'image émue du meilleur prix d'interprétation dominical de l'aîné le plus recroquevillé sur le bâton de marche. Souvent, l'heureux élu lui revenait en mode déplié, quelques jours plus tard, la palme brodée sur le drap recouvrant le cercueil, les pieds devant. Une dernière figure de style.

Un déambulateur resta accroché dans un banc et rompit le bel ensemble harmonieux. Suzanne avait touché son engin depuis à peine une semaine, et les dégâts ne se comptaient plus. S'agissant d'un bolide déjà encombrant dans le maniement classique, la maladie de Parkinson n'arrangeait rien quand les quatre pieds quittaient le sol. Cette fois, une rangée de chaises n'y survécut pas et deux chrétiens passèrent directement en mode pénitence. Arborant des mines contrites, ils se tenaient les chevilles douloureuses, tout en mimant leur incompréhension quant à la conduite sans permis de ces nouveaux véhicules dangereux.

Profitant de l'attroupement qui se formait autour du constat, Armand accosta discrètement Jeanne sur l'autre rive.

Elle l'accueillit froidement.

– Vous pourriez vous raser. Pensez aux femmes qui vous embrassent !

– Dès que t'en vois une, tu m'fais signe. Dis-moi, combien pour deux kilos de sucre en poudre et une plaquette de Pulmoll soporifique ?

Tout en avançant à petits pas, elle lui mima le chiffre cinq avec les doigts.

– Pour quand ? la pressa-t-il.

Ayant à présent ouvert son missel, elle glissa la réponse dans l'une de ses prières, récitée à mi-voix.

– Salle de télé, six heures et demie.

– Ouais. Forcément, ça ne pouvait pas être samedi prochain, vers

minuit et sur Canal, hein ? bougonna Armand en la bousculant pour se frayer le passage.

Elle regarda en l'air avec une moue désapprobatrice.

Décidément, il ne changerait jamais.

*
* *

– Ne pleure pas. Allez, reconnais-le, Pierre, je t'avais prévenu la semaine dernière qu'elle ne viendrait pas.

– Quatre jours. Tu te rends compte ? Je sais bien que ce n'est pas de sa faute. Elle a une vieille voiture, et puis les réparations, il faut les payer.

– Oui. C'est ce qu'elle dit. Des fois qu'il te resterait encore un peu d'oseille à pomper. Là, tu parles, elle rappliquerait ! Par contre, elle avait le bus, mais, ça, elle n'y a pas pensé.

– C'est vrai, Armand. Tu crois que si je lui téléphone ? interrogea-t-il en faisant mine de décrocher le combiné placé à la tête du lit médicalisé.

– Surtout pas, mon Pierrot. Cela doit venir du cœur. Un geste d'amour, tu comprends ? Un truc qui montre qu'elle tient vraiment à toi. De toute manière, tu verras, d'ici demain, sa bagnole sera réparée.

Le visage du vieux s'illumina et il commença à sécher ses larmes qui coulaient à flots quand son voisin de chambre enfonça le clou.

– Et, comme par hasard, t'auras le petit dernier qui aura une gastro ou les oreillons. Tu seras de la revue pour le deuxième week-end consécutif. Va prendre l'air, ça t'évacuera tes pensées tristes. À ton retour, on trinquera au jus d'orange !

Dans l'attente du pot de l'amitié, tout en parlant, Armand entreprit de faire de la place sur la table de chevet de son camarade qui sortit quelques instants.

Pas très loin.

Dans le pavillon bleu, les promenades étaient limitées sans restriction aux couloirs dont les murs comportaient deux grandes lignes bleues parallèles.

Il rencontra d'autres pensionnaires et ressassa ses peines une bonne vingtaine de fois. Lui qui se sentait gaillard jusque-là se retrouvait remisé comme un vieux meuble dont on n'avait plus besoin.

Et bonjour le voisinage !

Les mains dans les poches, en mode vagabondage, il s'arrêta à la porte du local social des infirmières qui étaient en pause à ce moment-là.

Comme c'était le seul endroit vivant, il se posa et regarda dans le vide. Toujours absorbé dans ses pensées, il percevait des bribes de phrases sans forcément tout comprendre précisément. Pourtant, à un certain moment, son attention fut accaparée, car l'une des blouses blanches avait une voix qui portait davantage que les autres.

– C'est qui encore le vieux, là ?

– C'est le 12, chuchota presque une petite blonde.

– Le 12 ?

Elle consulta le plan d'étage reprenant la répartition des pensionnaires.

– Attends. 12B. Deledieu-Lacaze, c'est celui qui a un bouc.

– Ah ! Le dégueu qui en fout partout. Moi, j'en ai ras le bol. Ce soir, les filles, on le sonde. Si on ne le mate pas celui-là, il transformera son lit en pissotière.

Le corps médical rit de bon cœur à cette prophétie spontanée.

Affolé, Pierre se précipita pour annoncer la nouvelle à son ami.

Avec sa hanche artificielle, il ne pouvait plus courir vite. Toutefois, en donnant des coups de reins sur la gauche, il parvenait à débloquer un ensemble articulé, grippé depuis plus de cinq ans. N'ayant pas les moyens de subir une nouvelle opération, il se contorsionnait, au risque, à chaque instant, de flirter avec le point de rupture mécanique de la prothèse. Plus que la vision pénible de cette espèce de poisson hors de l'eau marchant sur la queue, le *clac clac* permanent arrachait des frissons à ceux qui le croisaient dans les couloirs.

Un dernier coup d'épaule vers la droite avec les genoux lancés vers la gauche, et il arriva au seuil de sa chambre.

– Armand ! Armand !

– Ferme la porte, bon Dieu ! Tu vas nous faire choper des courants d'air. Qu'est-ce que t'as à gueuler de la sorte ?

– Elles sont d'accord pour me mettre une sonde. T'entends ? Me sonder ! C'était pas ton histoire de déstabil'. Y a une fuite d'eau dans les toilettes et ils croient que c'est moi. Il faut un plombier qui témoigne en ma faveur. Tes coups de serpillière, ça ne donne rien.

– Pierrot, mon Pierrot, calme-toi. Respire. Tiens, bois ton jus d'orange, camarade. Je t'ai fait un grand verre.

Il avala d'un trait tout en recommençant à pleurnicher.

Puis il fit immédiatement une grimace dégoûtée.

– Oh ! Dis donc, il est vachement sucré.

Son voisin reprit la bouteille en main et lui montra l'étiquette. Pour être sûr qu'il la lise, Bouzies fit un pas en reculant et lui offrit ainsi un zoom arrière de deux mètres. Comme le pauvre homme peinait à déchiffrer les petites lignes d'aussi loin, il rapprocha le flacon jusqu'à deux centimètres sous son nez.

– Tu rigoles. C'est sans sucre !

– T'as raison, Armand. Tout ce que j'absorbe en ce moment me paraît comme sirupeux. Depuis quelques jours, j'ai mon diabète qui déconne. Je n'arrive pas à le maîtriser. Ce n'est pas mon One-Touch qui est en cause, car la mère Prieur m'a passé son lecteur et j'ai les mêmes résultats.

– T'en as parlé à l'infirmière ?

– Surtout pas ! s'exclama-t-il, apeuré. Déjà qu'elles veulent me sonder. Moins tu en racontes et mieux tu te portes. Je compte sur toi, hein ? Tu ne leur dis rien sur...

– T'inquiète pas, tu m'connais. Dans le diabète, tu as souvent des phases où tout te paraît sucré. Surprenant. Mais sur le fond de l'affaire, t'as raison, faut jamais commencer à leur exposer tes problèmes. Après, t'en finis pas ! Les examens, les soins... Et puis, ça les énerve. Alors, elles deviennent méchantes. Parfois, elles te battent, chuchota-t-il en lançant une œillade circulaire au plafond.

– Pourquoi t'as baissé la voix comme ça ?

Il s'approcha de son oreille.

– Les micros.

– Tu ne te sens pas bien ? Où vas-tu chercher un truc pareil ? balbutia Pierre, en ouvrant des billes rondes.

– Comment t'expliques qu'elles arrivent tout le temps quand ça ne t'arrange pas ? C'est qu'elles entendent bien nos conneries, non ? Tiens, là, si tu pleurniches, elles débarquent. On parie ?

– Parole, tu débloques ! Elles sont venues à sept heures et on ne les reverra pas avant quatorze heures trente.

– Oui, je te l'accorde. C'est une pure coïncidence parce qu'on est à quelques minutes de deux heures et demie.

– Armand, tu es sûr que ça va ? On est le matin ! Il y a à peine deux heures qu'on s'est levés.

– Ben, mon camarade ! Elles t'ont gravement chamboulé, les garces.
– Mais enfin...
– Que veux-tu que je te dise ? Regarde ta montre si tu ne me crois pas !

Il tourna machinalement son poignet et s'aperçut qu'il ne l'avait pas mise. Il la trouva rapidement sur la table à roulettes où il avait reposé son verre de jus d'orange.

Il devint blême tout à coup.

– Merde ! Quatorze heures seize.
– Écoute, puis-je te donner un bon conseil ?
– Oui, répondit timidement le vieux, totalement abasourdi.
– Allonge-toi. Fais ta sieste. Juste le temps de leur dire que tout va bien pour moi et que t'as pas encore fini de dormir. Elles sont connes sur les bords, mais si j'annonce qu'il y a une corvée de moins à faire...

– Tu peux faire quelque chose pour la sonde ?
– J'toucherai un mot des problèmes de plomberie. Un artisan, on peut le trouver dans la journée, même dans ce trou paumé. T'es surmené, tu disjonctes, mon Pierrot. Il faut te ménager. Tu ne deviendrais pas alzheimer quand même ?

Il le regarda, les yeux emplis d'effroi.

– Parce qu'on le sent venir, Armand ?
– Ce que j'en sais, moi, c'est au vu des témoignages. J'ai bientôt mes trois mois. Alors, tu parles si j'en ai croisé !
– Je ne me rends pas bien compte. C'est quoi les symptômes ?
– Crise de paranoïa aiguë. Tu penses entendre des gens qui radotent sur toi, mais, en réalité, il s'passe rien.

– Ah !

– Troubles sensoriels aussi. Le toucher, la vue... Souvent, c'est le goût qui déconne en premier.

– Ah !

– Et puis, tu sais bien, le fameux décrochage espace-temps.
– Espace-temps ?
– Ouais. Tu te paumes dans les couloirs ou tu t'emberlificotes dans les horaires. Toi, tu ne t'es jamais perdu ici ?

– Non, Armand. Mais j'ai eu tous les autres symptômes... Armand, j'ai peur ! Ne me laisse pas tomber, hein ? dit-il en s'agrippant à la manche du vieux sweat troué de son colocataire.

– Qu'est-ce que tu vas chercher là ? T'es un jeune homme ! Attends,

parce que, sinon, on ne s'en sortira jamais, lâcha-t-il en fouillant dans son oreiller d'appoint.

Armand en tira une enveloppe soigneusement pliée de laquelle il extirpa quelques comprimés.

– Voilà ! Prends ça et gros dodo, camarade.

– C'est quoi ?

– Valium. Tu en avales deux avec une lchette de jus d'orange et tu piques du nez direct.

– J'peux pas ! Ce n'est sans doute pas compatible avec mes autres médicaments.

– Attends. Je ne suis pas irresponsable ! Quand je dis Valium, je ne parle pas forcément de benzodiazépine. Tu as des allostériques qui activent moins fort sur ton neurotransmetteur inhibiteur et qui, par un mélange de plantes, arrivent parfaitement à te produire un effet comme le Valium. Je précise bien, c'est quasi identique, mais attention ! Là, c'est vraiment pas pareil. C'est comme...

– De l'homéopathie ? avança-t-il prudemment.

– Voilà !!

– Merci. Merci, mon ami. Je suis si heureux de vivre en ta compagnie, reconnut Pierre en se versant un verre.

– Mais oui, te bile pas...

En avalant les comprimés, il fit une grimace.

– Beurk. Qu'est-ce qu'il est amer, le jus d'orange !

– Tu vois, pile ce que je te disais. Le goût... Au fait, combien de temps que t'es ici déjà ?

– Heu...

Deledieu-Lacaze compta sur ses doigts comme un gosse et, tout en s'allongeant, prit une teinte supplémentaire de blanc, le faisant virer au quasi translucide.

– Merde. Neuf jours...

– T'inquiète. Ça ne se vérifie pas constamment au jour près, glissa Armand en s'éclipsant de la pièce.

*
* *

– Écoutez, Madame Chapillons. Bientôt trois mois que je suis parmi vous...

Assise derrière son bureau, la directrice ne le regardait pas. Au

milieu d'un tas de dossiers de toutes les couleurs, elle lisait une espèce de rapport avec des chiffres et des histogrammes. Elle avait même punaisé certains d'entre eux entre divers dessins de ses petits-enfants, à moins que le mur ne soit tapissé en réalité des dernières créations de l'atelier qui venait de s'ouvrir à la tranche des quatre-vingt-dix ans et plus. En effet, l'établissement était pionnier dans un nouveau programme de sensibilisation aux arts graphiques. Une récente étude avait démontré les bienfaits du crayon et du coloriage dans la préservation des gestes usuels et quotidiens des personnes âgées. La très forte similitude avec des illustrations de gamins scolarisés en maternelle ne permettait pas de définir quels pouvaient bien être les auteurs de ces chefs-d'œuvre.

À l'inverse des graffitis salaces qui étaient nettoyés hebdomadairement dans les sanitaires communs du restaurant, de la salle de gym et de la cafétéria, les lignes épurées et bariolées semblaient être réservées au bureau de la directrice, tandis que les courbes pleines, classées X, investissaient régulièrement d'autres musées éphémères.

Au bout de quelques secondes, elle daigna lever la tête.

– Oui, Monsieur Bouzies. Trois mois. Et alors ?

– Je voudrais une *single*.

Elle posa son stylo et déchaussa ses lunettes.

– Vous vous croyez au Crillon ?

– Je l'aurais remarqué, ironisa-t-il en souriant légèrement.

– Je n'en ai pas. Vous avez conscience de l'endroit où vous vous trouvez ? Que je sache, vous avez encore toute votre raison ? Les seules chambres individuelles sont au 5. Vous savez ce que cela signifie ?

– Ouais. L'espace d'un week-end. C'est court.

Elle remua les papiers qui lui faisaient face et, l'air satisfait, en extirpa une feuille qui comportait tout un tas de chiffres.

– Nous avons un temps de rotation de trois jours soixante-quinze sur ce produit particulier. C'est d'ailleurs un casse-tête. Croyez bien que si j'avais les moyens d'en avoir davantage, j'équilibrerais mon budget de manière plus confortable. Tous les jours, je suis assaillie par les fournisseurs, les dépenses... et vous à présent ! Ne vous êtes-vous jamais interrogé sur ce que vous nous rapportiez ?

– Je vous avoue qu'à part ma contribution solidaire de six cent soixante-six euros quatre-vingts, je ne réalise pas trop... réfléchit-il à

voix haute.

– Rien ! Aussi, cher Monsieur Bouzies, les demandes pour convenance personnelle, vous voyez tout de suite où je les classe, lui asséna-t-elle en désignant la corbeille à papier.

Il réajusta sa veste en la toisant du regard.

– J'entends bien vos soucis de masses budgétaires. Comprenez-moi ! Je viens de changer de colocataire pour la cinquième fois en trois mois à peine.

– J'admets. C'est d'ailleurs inédit au sein de cette résidence, mais ça ne résout pas pour autant la file d'attente. Et puis, cela vous fait de la nouveauté permanente, non ? Moins de temps aussi pour le vague à l'âme, dit-elle en rechaussant sa monture, prête à reprendre son étude documentaire.

– Oh ! Vous savez, la mort ne me fait pas peur. Même un suicide collectif, comme ici. Je connais assez bien ces lieux, ils me rappellent l'époque où j'allais à l'hospice voir les amies de ma grand-mère.

– Vous exagérez, là. Cela s'est nettement amélioré.

– Oui, la télé est en couleur. C'est plutôt la rotation rapide des copains de chambre qui m'ennuie.

– C'est la raison pour laquelle j'ai veillé personnellement à ce que monsieur Deledieu-Lacaze, un homme bien éduqué et en bonne forme, soit placé à vos côtés.

– Justement, c'est aussi l'objet de ma demande d'entretien.

– Écoutez, Monsieur Bouzies, si c'est pour me dire qu'il ronfle, qu'il crie au téléphone, car il est sourd comme un pot, ou qu'il déprime de temps en temps, vous savez très bien que je ne peux rien faire. C'est le lot commun !

– Il a quand même quatre-vingt-douze.

Elle ôta à nouveau ses lunettes et en suçota l'une des branches. Son regard déshabilla rapidement son interlocuteur. Elle prit un malin plaisir à le faire attendre avant que la question sadique ne tombe.

– Et vous ?

– Quatre-vingt-cinq. Une sacrée différence ! Quand j'entrais à peine au collège, lui, il passait déjà son bac. Étant jeunes, nous n'avions pas les mêmes affinités. Pourquoi cela devrait-il s'arranger avec le temps sous prétexte qu'on nous donne des médicaments génériques similaires ?

Elle haussa les épaules.

– Je ne vois pas où est le problème. À titre personnel, mon mari a cinquante-neuf ans et moi quarante-deux, cela ne nous a jamais posé de difficultés. J'ai une famille épanouie, mon aînée est coiffeuse à domicile et le cadet est kiné. En quoi la différence d'âge...

Il la coupa net en réfléchissant à voix haute.

– Quarante-deux cinquante-neuf, soixante-deux soixante-dix-neuf... soixante-douze quatre-vingt-neuf !

– Et alors ? Dix-sept ans d'écart quand j'avais seize ans, ça fera toujours dix-sept ans à l'aube des quatre-vingts, Monsieur Bouzies.

– S'il est encore là pour vous aider à souffler toutes les bougies du gâteau, avec son asthme. Sans compter que lorsqu'il avait vingt-sept ans, vous n'en aviez que dix. C'est pas joli, joli. Une forme limite de pédophilie en rétropédalage, si vous voyez ce que...

Elle l'interrompit brusquement en piquant un fard.

– Et puis je ne peux rien y changer ! Ce n'est d'ailleurs pas à vous que je vais apprendre que tout est fragile et provisoire ici. Bonne journée. Je vous prie de m'excuser, comme vous le constatez, j'ai du travail.

Il se retourna en faisant mine de se diriger vers la porte, mais il s'arrêta à mi-chemin.

– À propos, je voulais vous dire que ça se dégrade vite.

– Pardon ?

– Mon colocataire, Pierrot. Il se détériore à vue d'œil.

– Vous plaisantez ! Il est chez nous depuis... une semaine, deux peut-être.

– Neuf jours.

– Voilà, en effet. Neuf jours. Il allait très bien, monsieur Deledieu-Lacaze.

– Oh ! Loin de moi l'idée de me prononcer à la place du corps médical, je n'y connais rien. Enfin, vos infirmières parlent déjà de sonde.

– Un petit désordre, ça peut arriver.

– Oui, mais il urine partout dans les toilettes. Vous comprendrez aisément ma gêne quand je veux recevoir.

– Voyons ! Vous n'avez aucune visite. Vos enfants sont à Singapour.

– Je vous prie de m'excuser à mon tour. J'écarte l'hypothèse de fait, en raison de ce que vous qualifiez de *petit désordre*. J'avais quand même des amis chez moi, avant, et je ne peux plus les inviter.

– Avec une moyenne d'âge de quatre-vingt-cinq ans et quatre heures de route aller-retour, ils ne doivent plus être nombreux, lâcha madame Chapillons, goguenarde.

– Sans compter que monsieur Deledieu-Lacaze confond les moments de la journée et qu'il me cause énormément d'inquiétude.

– Pourquoi vous tourmentez-vous pour lui ? interrogea-t-elle en reprenant son sérieux.

– Je ne ferme plus l'œil de la nuit, moi. Avec son diabète.

– Depuis quand l'hyperglycémie d'un autre vous empêcherait-elle de dormir ?

– Depuis qu'il atteint des presque six et demi dans l'après-midi et même des cinq à jeun, figurez-vous !

– Le personnel médical ne m'en a pas informée, avoua-t-elle, troublée.

– Forcément, il leur cache. Et ce n'est pas tout ! Maintenant, il entend des voix, demandez-lui. Tenez, la nouveauté, toute fraîche de ce matin, il pense que vous avez posé des micros.

– Des voix, des micros. Vous exagérez !

– Il perd la boule, je vous dis. Il n'a rien à faire en bleu, il devrait être en rouge.

– Cette aile est réservée aux patients séniles ou atteints de symptômes avérés de la maladie d'Alzheimer. Ou bien encore à ceux dont les comportements suicidaires laissent à craindre que l'on se rapproche de l'une de ces deux affections. Il y a un sacré fossé à franchir, Monsieur Bouzies.

Il s'énerva alors devant l'apparente passivité de la directrice.

– Allez-y ! Allez-y, maintenant ! Demandez-lui quelle heure il est. Renseignez-vous auprès des infirmières pour savoir s'il utilise ses couches et ce qu'elles doivent éponger, chaque matin. Enfin, remarquez bien, interrogez-le si vous le pouvez, car, là, il roupille avec deux Valium.

– Du Valium ?

Un peu plus inquiète à cet instant, elle regarda la fiche du malade sur son écran d'ordinateur.

– Dans son état ?

– Et toxico en plus, vous parlez d'un cadeau !

– Où se l'est-il procuré ?

– Ici, c'est pire qu'aux Baumettes. Il essaiera sûrement de me faire

porter le chapeau... Enfin, vous savez à présent. Vous ne pourrez plus dire que vous n'étiez pas au courant.

Elle se leva et le raccompagna jusqu'à la porte.

– Je vous remercie vivement, Monsieur Bouzies, et je vous prie, sincèrement, de garder tout ceci pour vous. Si cela s'ébruitait... Des trafics de médicaments dans notre établissement, vous vous rendez compte ?

– Moi, en tant qu'ancien de la police, je veux bien aider, mais il faudrait que je bénéficie de plus d'autonomie.

– C'est vrai que vous étiez commissaire en région parisienne. C'est cela ?

– Ouais et ça ne gagnait pas lourd, regardez où j'en suis ! Si vous pouviez oublier de me mettre un compagnon d'infortune, je saurais me montrer discret et je collaborerais avec vous pour démanteler cette bande organisée.

– Vous pensez à un réseau ? N'est-ce pas un peu exagéré ?

– Ne rêvons pas. Ils ont pratiquement tous quatre-vingt-dix piges de moyenne d'âge, mais quand on a touché à la coke jusqu'à près de quatre-vingts ans, le vice continue. Il n'y a que les murs qui changent...

Totalement abattue, elle tenta de le rassurer avant qu'ils ne se quittent.

– Je ne promets rien. Sincèrement, je ferai au mieux.

Une demi-heure plus tard, attablé à la cafétéria, Armand vit les pompiers se garer dans la cour de l'établissement. Les brancardiers ouvrirent les portes en grand.

C'était donc pour une expédition.

Il regagna tranquillement sa chambre et découvrit que le remue-ménage se déroulait chez lui. La gentille infirmière d'étage vint à sa rencontre. Elle lui sourit en lui frictionnant l'épaule.

– Vous n'avez vraiment pas de chance. Il faut encore que ça tombe sur vous !

Il passa la tête dans la pièce et jeta un coup d'œil dans l'encoignure. Le médecin, deux autres soignantes et les ambulanciers s'affairaient autour de Pierre dont il ne distinguait que les pieds qui ne bougeaient plus.

– Oh ! On s'y fait, ma petite. Et puis, quatre-vingt-douze ans quand même. Qu'est-ce qu'il a ?

– On l'a découvert dans un état comateux. Heureusement que vous

aviez prévenu la direction.

– Vous savez, je lui souhaite presque de ne pas en revenir. Et pourtant, j'avais déjà de l'amitié sincère pour lui. Il sera bien plus tranquille là-haut auprès des siens. Vous croyez en Dieu, Mademoiselle ?

– Non. Mais j'admire ceux qui ont de la religion comme vous.

– Je n'ai pas de mérite. C'est un fil qui conduit mon existence et qui se réactive chaque dimanche.

*
* *

Quelques jours plus tard, rendu à la solitude, Armand commença par faire le ménage des affaires de son voisin. Il ouvrit la penderie et sélectionna les quelques vêtements qui pouvaient lui plaire. Il avait la certitude que Pierre ne reviendrait pas. Sa fille ne risquait pas non plus de reprendre ses fripes et, dans les cas de décès ou de départ pour une destination inconnue, l'établissement avait pour habitude de faire un don aux petits frères des Pauvres.

Avec un sentiment de désolation, il contempla le trousseau de son colocataire.

Une chemise à carreaux jaunes sur fond rouge, qui aurait même déplu à un bûcheron canadien, était correctement posée sur un cintre.

– Est-il possible de porter un truc pareil ? murmura-t-il.

Il continua à fouiller comme dans un musée où il ne serait pas interdit de toucher aux vieilleries poussiéreuses. De plus en plus bougon, insatisfait de la matière à piller, il déplia des pulls en se désespérant des goûts de son camarade de chambre. Posé sur une étagère, un seul objet trouva grâce à ses yeux.

– Autant que cela profite à l'un de ses derniers intimes, dit-il en se regardant dans la glace avec les lunettes de soleil de son ancien voisin.

Nichée au fond du placard, il découvrit une toute petite valise.

Elle devait faire à peine trente centimètres de longueur pour une vingtaine en largeur.

Sans ménagement, il força la serrure ridicule.

Des photographies jaunies, des analyses médicales, le double d'une convention obsèques et une enveloppe où il était inscrit « *En cas de malheur* ». L'écriture était penchée et tremblotante. On sentait déjà poindre la douleur de son auteur qui avait dû se résoudre à la rédiger.

L'impression d'inéluctabilité se retrouvait dans les jambes du *m* et du *n* qui semblaient prendre racine alors que le *l* et le *h* tentaient d'atteindre le ciel. Un pied dans la tombe et pas encore promis au paradis, Deledieu-Lacaze faisait ainsi partie de ces hommes qui réglèrent leurs petites affaires avant de disparaître.

Se comportant comme s'il avait la certitude que ce dernier l'aurait assurément nommé légataire universel, Armand décacheta sans vergogne. Il sortit une lettre toute simple qui le mécontenta sur le coup. Quitte à faire du cérémonial, pourquoi n'avoir pas choisi un papier filet ou un parchemin ?

Prenant un air d'abord détaché, il lut à mi-voix, en totale insouciance de ce viol intime.

– Bla-bla... *et que je ne souhaite pas de fleurs.* Oui, ça, je m'en doutais. Il était triste comme les pierres... Bla-bla... *une incinération dans ma bonne ville de Villejuif.* Bah ! C'est bientôt l'hiver, c'est pas lui qui aggravera le trou de la couche d'ozone. Tiens, il avait ses œuvres celui-là... *dont les fonds pourront être versés à la Croix-Rouge, en remerciement pour le dévouement d'Adriana.* Oh ! Le vieux cochon, j'y crois pas. Pervers, va ! Quatre-vingt-douze piges, constata-t-il en souriant. Remarque, entretenir l'étincelle à l'âge de Pierre, s'esclaffait-il.

Riant bêtement à son bon mot, il s'attarda toutefois sur le dernier passage.

Cette fois, il le décortiqua :

Si je devais disparaître brutalement, il conviendrait de prévenir ma fille adoptive à Ambohitrolomahitsy. L'adresse figure ci-dessous. Ne lui dites pas que je suis mort, elle aurait trop de chagrin. Je vous remercie de lui écrire que je suis parti au ciel et que je la regarde.

Il replia le testament et ferma les yeux comme s'il répétait en boucle cette dernière volonté. Puis il les rouvrit machinalement en direction du plafond.

– Il s'est trouvé une Martienne, ma parole ! C'est où, ce bled à la con ? Pas foutu d'être respecté par sa progéniture, mais ça ne l'empêche pas de faire chier le monde avec les gosses des autres. J'te jure, murmura-t-il entre ses dents.

En remettant nerveusement le papier dans l'enveloppe, une photo glissa sur le sol. Il s'accroupit pour la ramasser et découvrit une jeune fille toute souriante. Elle devait avoir une quinzaine d'années et posait devant une grande banderole où était mentionnée l'inscription *La fête*

à Tana.

– Madagascar. Elle est marrante la gamine, elle a les dents du bonheur.

Il garda le cliché en caressant le visage de l'enfant.

Il le punaisa au-dessus de son lit et jeta le reste à la corbeille qui se trouvait près du petit bureau.

Quelques minutes plus tard, la gentille infirmière vint le voir. Son sourire ressemblait à un rayon de soleil illuminant la chambre. Et ce regard ! Ses prunelles maternaient tous ceux qu'elle croisait et, à cet instant, elles n'étaient là que pour lui. Une autre femme l'accompagnait. Vêtue d'un tailleur strict, elle détailla immédiatement tout ce qui meublait ou décorait la pièce avant de s'attarder sur le pensionnaire qu'elle fit mine d'ignorer.

– Monsieur Bouzies, on ne vous dérange pas ?

– Non. Vous voyez, je faisais du tri.

– Je vous présente madame Nadine Médricourt. Elle est psychologue à Nogent.

– Ah ! Bonjour, lança-t-il en regardant le mur pour ne pas donner d'importance à la thérapeute, tout en revenant machinalement sur la blouse blanche. Et vous, mon petit, je ne connais pas encore votre prénom. À part gentille ou mignonne, je n'ai guère d'imagination. Il faudrait quand même que nous brisions la glace !

– Fabienne, dit-elle d'une voix douce. Voilà, Monsieur...

– Appelez-moi Armand. Vous savez, j'entame ma dixième décade chez vous. Nous nous croisons si souvent ! s'exclama-t-il, avec un sourire un peu forcé.

– D'accord, Monsieur Armand. En fait, j'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer.

Il s'assit sans la perdre du regard.

– Monsieur Deledieu-Lacaze. C'est fini.

– Fini ?

– Il est décédé ce midi.

– Ah ! chevrota-t-il. Et on sait...

– C'est un suicide, répondit la psychologue sans ménagement.

– Ah !

– Vous qui viviez si proche de lui, sans doute aviez-vous dû ressentir son malaise ? demanda délicatement l'infirmière.

À présent, il était prostré, les coudes sur les genoux, et regardait le

sol.

– Oui. Enfin, si l'on veut. Il n'était là que depuis dix jours à peine. Je m'en suis d'ailleurs ouvert auprès de la directrice.

– Et vous avez parfaitement réagi.

– Merci. J'ai fait ce que je pensais être mon devoir dans ce genre de situation.

– Votre geste aurait pu fort bien lui sauver la vie !

Il ne broncha pas sur cette dernière parole.

Fabienne combla le vide.

– Il est clair qu'il n'avait plus toute sa tête. Nous ne l'avons pas décelé à temps. D'ailleurs, il s'est pendu en laissant le mystère derrière lui.

– Un suicide. Étrange... bredouilla-t-il.

– Oh ! Rassurez-vous, juste une preuve supplémentaire que monsieur Deledieu-Lacaze glissait de plus en plus vers la sénilité. On a retrouvé des inscriptions du chiffre neuf partout dans la chambre.

– Tiens.

– Son jour de naissance. Typique d'un message envoyé par un enfant traumatisé suite à une oppression parentale dans la jeunesse, ajouta la psychologue.

Il se détendit peu à peu tout en réfléchissant à voix haute.

– Une espèce de révolte adolescente en quelque sorte. Un acte de rébellion contre ses ascendants... à quatre-vingt-douze ans. Il avait la rancune tenace, le Pierrot.

– Vous avez vu juste. Il avait des troubles accentués du comportement.

La jolie infirmière lui frictionna les épaules comme elle l'avait fait le jour où l'on avait emmené le moribond à l'hôpital.

– Je vais vous laisser discuter un peu avec Nadine. Elle est là pour vous apporter tout le concours nécessaire en ces instants pénibles. C'est important.

– M'aider ? À quoi ?

– Six disparitions en trois mois, l'établissement a souhaité que vous bénéficiiez d'un accompagnement. Vous devez dialoguer et, surtout, vous ouvrir à cette occasion.

– Moi ? En parler ? Mais de quoi ? questionna-t-il à la cantonade.

Alors que Fabienne s'éclipsait, Armand fit un point rapide dans sa tête. Immanquablement, la psy avait flairé quelque chose. Peut-être que

la directrice l'avait mise au parfum. Sans doute avait-il commis une erreur sans s'en rendre compte. Cette fameuse bourde qui lui avait si souvent permis d'offrir le champagne au service quand il résolvait les affaires criminelles.

Quel idiot !

« Surtout, se méfier des questions pièges », se rassura-t-il intérieurement en reprenant peu à peu ses esprits. Toutes les séries américaines fonctionnaient avec des profileurs qui finissaient par percer toutes les énigmes.

Mais c'était quoi, une question piège ?

Les techniques avaient tellement évolué, il ne la verrait sans doute pas venir. Se fabriquer un personnage. Voilà ! C'était ça, la solution. À peine eut-il le temps d'affiner sa stratégie que la cambrioleuse d'inconscient commença son interrogatoire. Bizarrement, elle n'était plus fermée comme une huître. Elle semblait détendue et beaucoup plus à l'aise que lui.

– Monsieur Armand, permettez-vous que je vous appelle par votre prénom ?

– Oui, Madame.

– Nadine, glissa-t-elle gentiment. Voulez-vous me parler ? De votre voisin ou de toute autre chose.

Pour seule réponse, elle obtint un silence gêné.

– Tenez, par exemple, que vous passe-t-il par la tête à cet instant ?

– Heu... je n'ose pas l'évoquer. C'est délicat pour un homme de mon âge.

– Je suis thérapeute et habituée à tout entendre. Vous et moi avons quitté l'adolescence, dit-elle, souriante.

Il frotta ses mains moites le long des cuisses. Essuyant une goutte de sueur qui commençait à perler sur le front, il se décida à se lancer.

– Je pense à vos jambes. J'ai toujours aimé les bas.

Il hésita un peu et adopta un regard gourmand.

– Aussi, je me demande, porte-jarretelles ou des bas autofixants ?

La psychologue parut gênée dans un premier temps. Elle qui revendiquait l'absence de barrière adolescente se retrouvait piquée d'un fard bien enfantin.

Souhaitant passer très vite à autre chose, elle souleva délicatement le rabat de sa sacoche et en sortit des dessins. Ils représentaient des espèces de taches aux couleurs très variées. Il y en avait des grosses,

des petites, avec des éclaboussures partout ou prenant la forme de grandes giclées compactes d'encre noire.

Elle lui en montra une.

– Que vous inspire cette image, Monsieur Armand ?

– Une chatte.

– Bien, acquiesça-t-elle, l'air satisfait. Pouvez-vous me préciser la race ? Est-elle domestique ou vit-elle dehors ? Pourquoi pensez-vous qu'il s'agit d'une femelle ?

Il se troubla en souriant gauchement.

– Pardon. Je me suis mal exprimé. Un sexe de femme.

Elle le regarda en mimant un geste d'incompréhension et il compléta.

– Un sexe de femme, une foufoune, une chatte, quoi !

Nadine ne se démontra pas et lui proposa un autre dessin qui était plus gros et plus coloré.

– Et ceci ?

– Une partouze.

– D'accord. Pouvez-vous me donner des détails ? interrogea-t-elle en soupirant.

– Elle est totalement consentante, ils sont sept autour d'elle. Elle a une tête à aimer ça et son corps ondule dans tous les sens.

– Décidément. Oui, je vous en prie, l'encouragea-t-elle avec une mine pincée.

– Elle crie des mots crus, je n'ose pas vous répéter, minaуда Armand en commençant à y prendre goût.

– Si, si. C'est important, affirma-t-elle en remontant ses lunettes.

– Baisez-moi comme une chienne ! Je suis votre salope, je l'ai bien mérité, j'en veux plus, je prends tout et...

Il stoppa net et se pencha un peu sur la tache pour l'examiner.

La psychologue était bien décidée à ne pas le lâcher.

– Oui. Que distinguez-vous encore ?

Il releva la tête, abasourdi, incapable de sortir un mot.

Au bout de quelques secondes, elle enchaîna.

– Qu'arrive-t-il, Monsieur Armand ? Ça ne va pas ? Racontez-moi, que voyez-vous ?

– Elle a vos bas, dit-il surpris. Remettez vos lunettes comme vous venez de le faire à l'instant.

Machinalement, Nadine Médricourt exécuta le geste.

Il eut l'air stupéfait.

– Ben, ça alors !

– Bon, passons. Quoi d'autre ?

– Reprenez votre mimique d'exaspération, s'il vous plaît ?

Cette fois-ci, elle ne se fit pas avoir.

– Qu'est-ce qu'elle a ma tête ?

– On dirait celle de la fille dans la partouze, elle a les mêmes faux seins que vous. Elle est tout aussi bien fichue d'ailleurs. C'est quand même fou ce que vous lui ressemblez.

La thérapeute s'agaça.

– Arrêtez ! On ne va pas passer des heures sur ma poitrine. J'imagine que pour vous la femme est guidée par un instinct unique, non ?

– Je vous demande pardon, rectifia-t-il, j'en vois deux. L'instinct de préservation c'est animal, celui de conservation c'est chirurgical.

Jugeant cette conversation totalement désespérante, elle posa ses lunettes sur la tablette.

– Monsieur Armand, à quand remonte votre dernière relation sexuelle ?

– Vous savez, moi, les dates...

– Vous êtes veuf, c'est bien cela ?

– Oui.

– Quel métier exerçait votre épouse ?

– Écrivain.

– Quel âge aviez-vous quand elle est morte ?

– Cinquante-huit.

– Et elle ?

– Pareil. Ou pas loin.

– De quoi est-elle partie ?

– Brutalement, devant son ordinateur. Un empoisonnement foudroyant. Une forme rare de septicémie, enfin, moi, le médical...

– Aviez-vous eu une libido active et satisfaisante quand vous formiez un jeune couple ?

– Oui, comme tous les gens de notre génération. Je crois.

– Et plus tard ?

– Un peu moins. Là aussi, comme tout le monde.

– C'est vous qui étiez le plus demandeur ?

– Je suis un homme ! s'exclama le mâle, atteint dans sa virilité.

– Après sa disparition, votre sexualité ne s'est pas arrêtée brutalement n'est-ce pas ?

– Si, quand même. Les deux premiers mois, on ne peut pas dire que je courais après. Remarquez, les idées sont revenues vite.

– Et ensuite ?

– Plus tard... j'ai eu des occasions de refaire ma vie.

– Répondez-moi juste sur le plan charnel. Alliez-vous voir des professionnelles ? Fréquentiez-vous des clubs échangistes ? Vous intéressiez-vous à des annonces ou consultiez-vous des forums sur Internet ?

– Sans doute. Mais ça rime à quoi toutes vos questions, là ? C'est très privé !

– J'en termine. Rassurez-vous. Diriez-vous que la disparition de votre épouse a créé chez vous un nouveau départ de vos fantasmes ?

– Oui et non, hésita-t-il en faisant la moue. Je l'aimais. Forcément, j'ai eu une période de chagrin. J'y pensais tous les jours, mais j'étais encore jeune, alors...

– Vous avez perçu dans cet événement douloureux une ultime chance de relancer votre activité sexuelle, n'est-ce pas ?

Armand devint rouge à l'extérieur et bouillonnant dans les tripes.

Elle devait aussi savoir quelque chose sur la mort de sa femme.

Tant d'années après !

À tous les coups, c'était la collaboratrice de la Brigade criminelle de La Garenne-Colombes, un plan style *Cold Case*. On en voyait plein à la télé des nanas en tailleur strict avec les seins refaits qui, mine de rien, retrouvaient des trucidés limite centenaires.

Réagir. Vite.

– C'est ça. Un renouveau de ma vie sexuelle. Attention ! Pas un truc graveleux. Non ! Elle m'avait inspiré ce nouveau départ comme vous l'affirmez.

– C'est intéressant. Pourriez-vous développer cela, Monsieur Armand ?

– Quand je l'ai trouvée inanimée sur son écran, je l'ai relevée. Elle avait son doigt enfoncé sur une touche. En pleurant toutes les larmes de mon corps, j'ai eu la force de le décrisper. Je n'ai plus prêté attention à l'appareil. Vous savez ce que c'est, il fallait appeler le médecin et après, l'enterrement, les formalités... Et quelques jours plus tard, j'ai repris le clavier pour consulter sa session. Une lettre était restée

enfonceée. Impossible de la faire revenir. J'ai dû utiliser un tournevis et, du coup, je l'ai même pétée. Vous me croirez si vous voulez, il s'agissait de la touche de laquelle j'avais ôté son doigt.

– Vous vous souvenez de ce qu'elle représentait ?

– Ah ! Ça, si je me rappelle, elle m'obsède encore. Elle y était tellement accrochée que si elle avait souhaité me laisser une lettre de quinze pages, elle ne s'y serait pas prise autrement.

– Et cette touche, c'était ? insista-t-elle, terriblement intriguée.

– Le Q. Si ce n'est pas un signe, je vous le demande !

La psychologue, dépitée, continua à le harceler de questions.

À l'issue de cet entretien, le vieux commissaire à la retraite était épuisé.

Que cherchait-elle ?

La mort de Pierre paraissait si éloignée de ses préoccupations.

Quand elle quitta la chambre, Armand regarda la poubelle et reprit l'enveloppe. Il s'installa sur son lit et dirigea vers lui la table à roulettes. Il ouvrit son petit placard de chevet et en sortit un bloc de papier. Il peina à trouver un stylo, car il ne s'en servait plus depuis si longtemps !

– Si c'est pas malheureux... Il est crevé. Qu'est-ce que j'y peux ? Dans le ciel, tu parles ! Si elle croit à celle-là. Arriver à quatre-vingt-douze piges et ne pas avoir de nerfs, c'est vraiment user la corde par les deux bouts.

On frappa à la porte au même moment.

Sans attendre de réponse, Fabienne entra.

– Oh ! Je vous dérange peut-être ?

– Non, mon petit. À mon âge, une visite, c'est une parenthèse de vie dans une mort lente.

– Ça ne va pas, Monsieur Armand ? Contrarié ? interrogea-t-elle en posant la main sur son épaule.

– C'est pas ça... Cela vient de vous, l'idée de la psy ?

– Du médecin. Il n'envisageait pas de rester sans rien faire. Vous sentez-vous mieux après cet entretien ?

– Il s'agissait de tout sauf d'une conversation. On aurait dit qu'elle faisait un scanner de mon âme. Enfin, si elle existe...

– Vous avez un regard si profond, si triste...

Il leva la tête pour l'observer.

Elle n'était pas bien grande, mais sous la blouse blanche caressée par une lumière naturelle indiscreète, se devinaient des formes

troublantes et des passions exacerbées. Afin de ne pas l'importuner, Armand s'arrêta sur son visage. De fines lèvres habiles, sans volubilité éreintante, laissaient échapper des mots brefs, prévenants, qui seuls étaient encore capables de réchauffer les vieilles peaux quand le froid irréversible gelait les viscères usés par les ravages du temps et les excès d'une jeunesse trop insouciante.

– Vous savez, souvent j'imagine la fin. Pas la mienne, elle importe si peu. La disparition chagrine, mais la mort est fascinante. A-t-elle un visage ? Est-il dur ou apaisé ? Quand je vous vois, Fabienne, je me dis que j'aimerais qu'elle ait vos yeux.

Ne s'y attendant pas, elle rosit et baissa la tête.

– Non. Surtout pas ! Ne soyez pas gênée par un compliment de gâteaux. Je ne cherchais pas à vous séduire, mais simplement à me rassurer sur le passage.

– Le passage ?

– Oui ! C'est passionnant, n'est-ce pas ? Juste avant, vous sentez un souffle de vie, plus grand-chose, mais suffisamment pour espérer encore. À cet instant, l'homme doit croire aux miracles. Hélas ! Elle arrive... Sous quels traits ? A-t-elle vos yeux ? Après, vous le ressentez, ce sera fini, mais il y a ce fameux couloir. Le tunnel, comme disent certains. Vos tendres mirettes m'accompagneront-elles ? Serez-vous présente pour me tenir la main jusqu'à la porte qui conduit vers l'inconnu ?

– Elle vous angoisse ?

– La peur s'éloigne quand vous avez eu des enfants. En avez-vous, mon petit ?

– Non. On en parle avec mon mari. À quarante et un ans, il n'est jamais trop tard !

– Vous verrez. Vos plus mémorables sources d'inquiétude, ce seront eux. Puis ils pousseront, quitteront le nid et fonderont eux-mêmes une famille. Là, votre crainte disparaîtra. Elle leur sera transmise. Et pour tout le reste de vos jours, vous n'aurez plus d'appréhension mais un tourment.

Elle se mit à rire.

– Petits enfants, petits tourments, grands enfants...

Il lui sourit en secouant la tête pour lui signifier qu'elle se trompait.

– Arrivé à un certain âge, vous n'êtes plus que le spectateur, parfois critique, de votre propre tribu. En réalité, le tourment qui sera le vôtre,

au soir de l'existence, concernera toujours la seule personne qui vous semblera compter à cette heure. Vous. Égoïste, l'homme descend d'une matrice prétentieuse qui le laisse croire qu'il serait unique en son genre et, à l'heure de disparaître, il voudrait encore que sa vie, si ordinaire, brille par une conséquence singulière, alors qu'elle est d'une banalité somme toute affligeante. Comment conclure ? Comment en finir ?

– C'est terrible, Monsieur Armand, ce que vous dites là. Si vos enfants quittent très jeunes le foyer, vous pourriez vivre avec ces idées qui vous tourmentent durant des années et des années. Remarquez, ma mère m'a abandonnée à la naissance, alors...

– Toute règle se confirme par une exception, affirma-t-il d'une voix douce.

– Depuis quand y songez-vous ?

– Au trépas ? Depuis l'âge de dix-sept ans, pour des raisons diverses, puis j'ai eu cette pause que nous évoquions. Et, depuis des dizaines d'années, j'y réfléchis.

– Ici, les pensionnaires parlent souvent de la belle mort. Je n'ai jamais bien compris. Il y a la vie et, après, la mort. Une belle mort, ça n'existe pas !

– Et une belle vie ?

*
* *

– Alors, Monsieur Bouzies, des nouvelles ?

– J'ai mis sur le coup mes anciennes équipes. Pensez, ils ne peuvent rien me refuser. Ça avance, Madame Chapillons, n'ayez aucune crainte. Et pour ma chambre ?

– Vous m'impressionnez ! À la retraite depuis si longtemps, vous avez conservé tant de contacts. Croyez-vous qu'il y ait des complicités extérieures ?

– Cela ne fait que vingt ans que je suis pensionné, se renfroga-t-il. Les stagiaires sont devenus titulaires, tout au plus ! Oui, je pense qu'il peut y avoir quelques voyous de seconde zone là-dessous. Vous savez, pour les vieux, même en souffrant de la DMLA, les médocs restent des drogues dures qui ont pignon sur rue avec un serpent vert qui clignote à six mètres de haut. On trouve plus facilement de la came dans une pharmacie que dans la cave d'une cité, où, entre nous soit dit, vous courez toujours le risque de vous péter le col du fémur. Et pour mes

appartements privés ?

– Oui, suis-je bête, lâcha-t-elle en rougissant, vous pensez à des détournements d'ordonnances. Puisque vous m'interrogez sur votre chambre, je me suis arrangée provisoirement. Attention ! Je vous le répète, ce sera momentané. Vous n'aurez pas de voisin pour l'instant.

– Et à part votre dictionnaire des synonymes, pour obtenir de l'éphémère qui dure ?

– Le budget est trop serré.

– Celui des hommes que je mets sur le coup en loucedé également.

– Laissez-moi un peu de temps, s'il vous plaît.

– C'est vous la directrice, bougonna-t-il.

En sortant du bureau, il emprunta le couloir jaune, l'un des « *circulants* » comme on les appelait ici.

Il croisa Jeanne.

Jeanne Tilleul était une Ardéchoise au cœur infidèle.

D'abord, sous les crises d'arythmie provoquées par des envies de mourir qui, finalement, ne se concrétisaient jamais, mais aussi en considération du nombre de maris et d'amants qui parcoururent son existence.

Quatre-vingt-onze ans, quatre veuvages, cinq divorces, six filles, vingt-quatre petits-enfants, vingt arrière. L'arbre généalogique de la famille expliquait à lui seul l'augmentation des cotisations de retraite et l'allongement du temps de travail, un régal d'étudiant à Sciences Po.

Pour une pouliche, malgré le handicap, c'était la certitude de la voir placée à Vincennes. Dans la vraie vie, Armand s'en méfiait, car il craignait trop de n'être pour elle qu'un boute-en-train. Dans le monde hippique, c'était le bourrin utilisé pour vérifier que la jument se trouvait bien en chaleur. Une fois assuré que la belle était fin disposée, lui, il pouvait se rhabiller et rentrer à l'écurie.

Il fallait céder la place à l'étalon.

À l'hospice, Prince noir n'était autre que monsieur Duvernay-Patelière.

Souffrant des intestins, il faisait des séjours fréquents en milieu hospitalier. Un peu hypocondriaque sur les bords, il se voyait toujours atteint d'un cancer, tantôt des voies digestives, tantôt du côlon. Ce mal-être restait toutefois insoupçonnable pour ceux qui n'étaient pas dans la confiance.

D'ailleurs, il arrivait justement à hauteur de la nymphomane.

Une veste en tweed !

Un homme chic, habillé au plus près d'une élégance anglaise affirmée et du flegme associé. Smart pour les dames, précieux pour les mâles virils. Le vieux commissaire de police ne lui trouvait aucun mérite. D'une part, s'il se tenait encore bien droit, c'est qu'il n'avait que soixante-dix-huit ans. Sa dégainé ne devait en rien à un goût particulier pour les belles étoffes ou la mode du siècle passé, mais il avait été commerçant dans le Sentier.

En plus, il avait fait faillite.

Ce con.

Adieu Biarritz, le Cap d'Antibes, les palaces ou la Croisette, bonjour l'hospice et les buvettes de Nogent-le-Rotrou.

Quand Armand faisait revenir ses fringues des surplus militaires, Monsieur Duvernay-Patelière usait son stock d'invendus que le liquidateur judiciaire n'avait même pas réussi à fourguer.

– Pas difficile de se la péter auprès des vieilles quand tu te casses avec le matériel de bureau, bougonna-t-il en voyant les tourtereaux en rapprochement. J'aurais dû garder mes menottes, mon Minitel et mon bidule. Salope !

Traînant des pieds, il arriva enfin à leur hauteur.

– Monsieur Bouzies, quelle forme vous tenez ! lui lança le pédant.

– Vous étiez sous ma douche ce matin ? répondit-il sans même lui adresser un regard.

Il se tourna directement vers Jeanne pour l'embrasser.

– Monsieur Bouzies, vous piquez encore. Vous savez, c'est parfois désagréable.

– Pas plus que de porter des chaussures antistatiques en prévision des vieilles peaux qu'il faudra biser dans les couloirs.

– Oh ! Méchant.

– Vraiment, Bouzies, vous avez un caractère de, de... s'insurgea le notable ruiné.

– Ça va, le fauché multiethnique ! S'faire enfumer par des Indiens qui pigent mieux que vous le prince-de-galles, sincèrement... En plus, la Jeanne, si elle pique pas, c'est qu'elle se rase pas et, par ailleurs, elle est bourrée d'électricité, dit-il en la jaugeant des yeux, elle peut vous le confirmer. À moins que Madame Tilleul mente ?

Cette dernière éclata de rire.

– J'adore votre humour. Vous connaissez si bien notre sensibilité, on

vous pardonne tout. N'est-ce pas mon cher ? interrogea-t-elle en faisant un signe de la main engageant Duvernay-Patelière à acquiescer.

– Pff... Vous savez, moi, la plaisanterie.

Armand fit un pas sur le côté, bien décidé à les quitter rapidement. Au passage, il frôla l'homme en tweed pour lui glisser une ultime vacherie.

– T'as tort, femme qui rit... Remarque, ça doit être une sacrée expérience. Si elle a la même touffe en bas qu'au sommet, t'emmerde pas avec les pilules bleues, vu la châtaigne que tu vas t'y prendre...

L'ancien commerçant écarquilla les yeux.

Armand connaissait très bien l'impact psychologique que pouvaient avoir les images subliminales. La description d'une simple scène de crime, sans aucune mention de cadavre, de sang ou de brutalité, pouvait générer un sentiment d'horreur et des nuits de cauchemar sur des esprits faibles, incapables de contrôler leurs émotions.

Il en joua tant de fois au cours de ses enquêtes.

En attendant le repas, il fallait trotter un peu dans le parc.

Deux heures de balade quotidienne obligatoire.

Sinon, c'était vélo d'appartement pour les plus valides ou tapis de marche pour les autres. Un système de surveillance ingénieux avait été mis au point. À la porte de l'établissement, d'énormes badges, montés sur des ficelles à passer autour du cou, étaient prêts à prendre. Il suffisait d'insérer son numéro de chambre, suivi de la lettre A ou B qui vous avait été affectée à votre arrivée.

Parfois, il y avait des contrôles.

La directrice ne plaisantait pas avec la discipline, surtout à l'extérieur des bâtiments.

Bouzies n'avait jamais triché.

Certains se firent pincer avec ceux des copains, planqués, au mieux, sous les vêtements, ou en tapant complaisamment l'identifiant d'un tiers qui avait monnayé le service.

Lui, il respectait les règles du jeu.

Nonchalant, on le voyait tranquillement parcourir les allées. Souvent, il pouvait se tenir des heures devant un arbre, une haie parfaitement taillée ou un parterre de fleurs aux parfums enivrants.

Par hasard, on le surprenait devisant avec les vieilles pensionnaires, sur la pluie ou le beau temps. Tout le monde l'avait à la bonne quand il était détendu. En réalité, les jours où il souriait aux autres

correspondaient aux périodes où il aurait fallu particulièrement s'en méfier. Dans ces moments-là, il affûtait les lames, aiguisait les flèches, s'entraînait sur des cibles mouvantes qui ne voyaient rien venir.

Le personnel ne s'étonnait plus de devoir consoler de pauvres mamies qu'il convenait de raccompagner le soir jusqu'à leur lit, incapables de terminer leur repas, après que « monsieur Armand » n'ait vraiment pas été gentil avec elle.

Elles ne comprenaient pas ce qu'elles lui avaient fait.

Il s'était montré si charmant dans le parc cet après-midi !

Elles ne pouvaient pas savoir, les malheureuses.

En fait, il arpentait l'endroit, comptait ses pas, observait les interstices.

Un jour, peut-être, faudrait-il s'évader.

Ce jour-là, il serait prêt.

Et ce n'était pas une vieille conne assise sur un banc qui allait l'empêcher de recenser les derniers mètres.

CHAPITRE 2

La petite nouvelle

– Louis, c’est ça l’amour. Pourquoi tu lui dis pas ?

– Arrête, Armand. La gamine a peut-être vingt ans à tout casser. Qu’est-ce qu’elle ferait d’un vieux croulant comme moi ? Tiens, passe-moi la salade plutôt.

Le midi était le seul véritable moment de mélange des classes et des affections. Suivant l’ordre d’arrivée, on voyait de grands troupeaux de silencieux ou des banquets plus bruyants. Aujourd’hui, la table numéro sept était assez équilibrée, six alzheims pour quatre valides désargentés. Dans le quatuor bipède et sain d’esprit, il y avait également Jeanne et son étalon. Quant à Louis, c’était un pensionnaire toujours de bonne humeur et a-mou-reux.

Enfin, le terme de doux rêveur était plus exact.

Une fille de salle d’une vingtaine d’années lui aurait fait les yeux de biche. À quatre-vingt-huit ans, pourquoi lui casser son dernier fantasme ? Certains l’encourageaient à vivre son ultime passion enflammée, alors que d’autres le motivaient aussi pour mieux se moquer.

Pire que les gosses en maternelle, il y avait les gâteaux en caveau de famille.

– Vous savez, Louis, la vieillesse n’est pas une maladie, lâcha Duvernay-Patelière sur un ton péremptoire.

– C’est quand même l’affection chronique la plus longue et la plus définitive qui soit remboursée par la Sécu, compléta Bouzies.

Léternel sentimental regarda son reflet dans la fenêtre qui donnait sur le jardin. Il prit une grande inspiration avant de livrer à ses deux acolytes sa réflexion profonde sur le sujet.

– Maladie ou affection, je sais pas, mais c'est tout de même une putain de fatalité, lâcha-t-il en tirant sur son double menton.

– Tu te fais de la bile pour pas grand-chose, mon vieux. Dis-toi qu'entre elle et toi, c'est juste une histoire de fesses.

– T'es comique, toi ! Ça ne vient pas en claquant des doigts. Tu te rends compte, Armand, que jusqu'à mes soixante piges, je n'ai jamais osé les plans cul à la hussarde. Et puis, passé la soixantaine, je me suis enhardi. J'avais des idées et je constatais bien que les femmes me trouvaient désirable. Enfin, certaines...

– Alors, qu'attends-tu ?

– J'ai les moyens qui ne suivent pas, si tu vois ce que je veux dire. Avant, je pouvais et je n'y pensais pas et maintenant que ça m'obsède, je ne peux plus.

– Prostate ? interrogea Jeanne avec l'œil inquisiteur.

– Non. Un chirurgien à la noix surtout ! Quand il m'a annoncé qu'il fallait l'enlever, je ne savais même pas à quoi ça servait et depuis qu'elle est partie, c'est fou ce qu'elle me manque.

– Oh ! Je compatis, sincèrement. J'ai eu trois maris qui sont passés par là. Et vous, Monsieur Bouzies, vous sentez-vous concerné par ces misères toutes masculines ? interrogea-t-elle sur un ton badin.

Ce dernier n'avait aucune envie de deviser à table sur ses problèmes de glande. D'abord, il avait une certaine éducation et puis cela aurait trop fait plaisir à la curieuse nymphomane. Une apparition miraculeuse le sauva.

– Chut ! fit Armand, la voilà ton amoureuse. Ne te livre pas tout de suite, elle a le dessert entre les mains.

La pauvre Ophélie tenta de se frayer un chemin vers les plus vaillants qui ne l'aidèrent pas pour autant. Jeanne et Duvernay-Patelière avaient enchaîné sur un autre sujet et montrèrent leur agacement à devoir s'interrompre en grande conversation pour laisser passer ce qui s'apparentait à du flan.

Un silence religieux se fit donc, et ce fut la jeune fille qui le brisa en arrivant à la hauteur de Louis.

– Oh ! Monsieur Valembray. Venez avec moi, il n'y en a pas pour longtemps et vous serez plus confortable pour le dessert.

Il rougit de honte.

– Je suis désolé, Mademoiselle Ophélie. Je ne m'en étais pas aperçu.

– C'est rien, je le sais. C'est mieux pour vous et pour votre

entourage, dit-elle en s'éloignant vers le grand couloir.

Alors que Louis s'apprêtait à se lever, Armand s'arrangea pour lui glisser un dernier conseil en faisant semblant de baisser la voix pour que l'assemblée ne l'entende pas. En l'occurrence, il avait opté pour le quart de ton.

– Ben tu vois, entre elle et toi, c'est déjà scatologique. Faudrait juste que tu pousses un peu dans le vicelard et...

Furieux, Duvernay-Patelière intervint en tapant du poing.

– Bouzies ! Vous êtes dégueulasse. Pas à table ! Merde à la fin avec vos réflexions à l'emporte-pièce. Oui. Vous m'entendez ? Merde !

L'apostrophé se leva d'un bond.

– Attends, mon pauvre Louis. Je vais t'aider, camarade. Je laisse Jeanne à la bourgeoisie vulgaire.

Et, comme toujours, elle se mit à rire des saillies de son boute-en-train favori.

Assuré que la revanche n'était pas nécessaire en terrain conquis, Prince noir fit son muflé.

Le bouffon de la reine partit avec son ami bras dessus, bras dessous.

– Dis donc, vieux ! Il était quand même temps de s'en soucier. Un coup à démoustiquer la Camargue ton truc, là.

En passant devant la cafétéria, bondée à cette heure, Armand eut une vision quasi irréelle.

Une femme.

D'un certain âge, c'était commun dans le décor. Distinguée, cela allait moins de soi dans l'environnement qu'il pratiquait au quotidien. Sans doute venait-elle visiter sa sœur ou un mari confié aux bons soins du mouroir. Elle semblait chercher quelque chose ou peut-être quelqu'un.

Elle s'approcha de lui en regardant nonchalamment les alentours. Il essaya de se détacher de son compère pour qu'elle remarque bien qu'il n'était pas la source des nuisances olfactives, mais elle ne s'en aperçut pas.

Elle lui tourna ostensiblement le dos en stationnant devant un plan de l'immeuble.

Là, il n'en crut pas ses yeux.

Il fixa longuement et revint tout à coup à la réalité.

Armand se regarda dans le reflet de la vitrine de la petite maison de la presse.

Forcément, en jean trois fois trop grand, sous un sweat dix fois trop large, pas rasé depuis quelques jours, il n'avait aucune chance qu'elle s'intéresse à lui.

Il décida de faire demi-tour et de l'oublier.

Il n'allait pas commencer à devenir abruti comme Louis !

Après avoir laissé Louis aux bons soins de la douce Ophélie, il traîna les pieds jusqu'à la réception et sortit des papiers froissés qu'il extirpa de sa poche de pantalon. Il resta un bon quart d'heure là-bas, déambula un peu et rentra dans sa chambre.

Quatorze heures trente.

Pile à l'heure pour la deuxième visite des infirmières.

– Alors, Monsieur Armand. Petite mine, on dirait, n'est-ce pas ?
demanda-t-elle visiblement inquiète.

– Non. Et puis, c'est l'hiver.

– Vous n'avez pas le moral ?

– Si, si.

– Vous voulez en parler ?

– Vous êtes gentille, Fabienne, mais je sais bien que vous n'en avez pas le temps. Laissez les araignées gamberger au plafond des caves et allez prendre toute la lumière du jour, c'est celle-ci que vous méritez, jeunesse !

– Oh ! C'est beau ça.

– J'parie que ce n'est même pas d'moi...

– J'ai un nouveau cachet à vous donner.

– Je les ai tous eus ce matin. Vous devez faire erreur.

– Un nouveau, vous ai-je dit !

– Pour quoi faire ?

– Justement, un traitement pour l'hiver.

– Me confondriez-vous avec une plante d'intérieur ?

Elle sourit en lui tendant un verre d'eau.

– Vous ne vous en sentirez que mieux au printemps.

– C'est vrai qu'il y a encore cette saison à passer aussi. On verra bien, grommela-t-il, abattu, en avalant le comprimé.

Elle sortit en fronçant les sourcils.

Quelques minutes plus tard, il fut pris d'une envie irréprensible de parler.

À qui ?

Les seuls qui l'écoutaient, c'était pour rire de ses blagues et

s'indigner de ses provocations plus ou moins orchestrées avec raffinement.

S'il se confiait au personnel soignant, cela finirait sous perfusion ou avec deux ou trois pilules supplémentaires. Il s'en méfiait.

Il se dit que, pour une fois, il pouvait bien appeler sa fille.

Il prit le téléphone et composa le numéro.

Quinze heures ici, neuf heures du soir là-bas.

Tout allait pour le mieux.

Un silence gêné s'établit quand elle décrocha.

– Papa ?

Il attendit encore un peu.

Bien qu'il n'y ait pas de webcam comme durant le week-end, il se força à sourire.

– Camille ? Ah ! Je constate que tu as vu mon nom s'afficher sur ton appareil.

Un blanc s'installa à nouveau entre eux.

– On n'est pas dimanche. Pourquoi appelles-tu comme ça, en pleine semaine ? As-tu un problème, Papa ?

Il ferma les yeux.

Une émotion terrible lui barra la poitrine.

– Non, ma petite fille, nous ne sommes pas le jour habituel. Je voulais juste te dire bonjour. Je me demandais comment vous vous portiez tous, si loin de moi.

– Bien. Tu sais, il faut que je reprenne Zoé qui est à sa leçon de violon. Ce serait préférable qu'on s'appelle plus tard. Vraiment, crois-moi, le dimanche, c'est mieux.

– Je m'en doutais. Je vous dérange.

– Que vas-tu chercher là ? C'est juste que je suis moins disponible. Mais dis-moi, tu voulais me faire part de quelque chose en particulier ?

Ses yeux devinrent humides.

Habituellement si grave et posée, sa voix chevrota.

– Oui. Enfin, c'est pas grand-chose. Mon ordinateur s'est détraqué et je ne pourrai pas vous appeler comme chaque semaine.

– Mince ! Il faut t'en acheter un autre. Si je n'étais pas si loin.

– En effet, si tu étais plus proche... balbutia-t-il.

– Allô ? Allô... je t'entends mal ! hurla Camille.

– C'est rien, sans doute un souci sur la ligne. Enfin, dans les satellites, quoi... Ne vous inquiétez pas. De toute manière,

l'établissement dispose de vos coordonnées.

– Mais il te reste encore ton téléphone !

– Je ne vais pas te retenir plus longtemps. Embrasse-les tous pour moi. Embrasse-les, fort !

Sans attendre de réponse, il raccrocha.

Les mains tremblantes et le visage embué de larmes, il ôta la coque de son vieux Nokia. Lui qui avait dit un jour qu'il lui survivrait ! Il enleva la batterie qu'il jeta à la poubelle et extirpa la carte SIM. Puis il chercha quelque temps une paire de ciseaux avec laquelle il entreprit de la découper.

Ce soir-là, il resta dans sa chambre.

Personne ne s'en aperçut.

Vers vingt-deux heures, Fabienne s'en inquiéta.

Elle ouvrit la porte et le vit dormir profondément.

Après avoir posé la main sur son front, elle vérifia qu'il avait pris ses médicaments. Rassurée, elle décida de le laisser tranquille.

*
* *

– Je ne vois aucune raison valable justifiant votre maintien à l'isolement. Vous aviez ce que vous souhaitiez, non ? Pas de voisin, pas de vis-à-vis. Vous n'êtes pas à l'hôtel, Monsieur Bouzies. Et je vous rappelle que nous avons convenu d'un marché, dit madame Chapillons sur un ton de reproche.

– M'en fous !

– Vous ne vous êtes pas lavé depuis quand ? interrogea-t-elle avec un air nauséux.

– M'en fous !

– Fabienne me rapporte également que si vous prenez correctement vos médicaments, toutefois vous mangez peu.

– M'en fous !

– D'accord. Si notre accord devient caduc, apprêtez-vous à recevoir de la visite.

Il la regarda pour la première fois depuis son irruption dans la chambre.

– De la visite ?

– Un camarade ou un colocataire, si vous préférez.

Immédiatement, il entra dans une colère noire.

– Vous savez ce que vous êtes ? Voulez-vous que je vous le dise ?

– Je me doute trop bien pour ne même pas chercher à le deviner précisément. Je comprends que vous ayez un coup de mou, ça arrive. Il y a toutefois des limites ! Surtout quand on voit ceux qui ont moins de chance que vous. Et nos affaires ?

– Ça avance, ça progresse tranquille, comme on dit chez nous...

– Votre fille s'inquiète. Vous le saviez ? Elle m'a confié que votre ordinateur était cassé et que votre téléphone portable ne répondait pas.

– Sur ce sujet, dites-moi, Madame la directrice, j'ai le droit de m'en foutre sans que vous me menaciez de colocation ?

Elle sourit.

– C'est votre vie privée. Ma mission s'arrête là. Si vous aviez rencontré une quelconque difficulté, nous vous aurions aidé. Si, à l'inverse, il s'agit de votre volonté...

– Voilà, vous savez. C'est mon désir.

Madame Chapillons allait ouvrir la porte quand elle se ressaisit.

– J'oubliais. Vous aviez mentionné à votre arrivée que vous aimiez le tango, n'est-ce pas ?

– Oui, peut-être, dit-il dans la vague.

– Vous n'êtes plus le seul. Le hasard faisant bien les choses, je peux même vous annoncer que vous avez une future partenaire au sein de la maison, lâcha-t-elle avec un grand enthousiasme.

Armand sentit la terre se dérober sous ses pieds.

Il se décida à ne lui laisser aucun espoir.

– Super ! Une tête bleue de cent vingt kilos avec des hanches à boucher le port de Marseille. Si elle ne perd pas ses dents en me récitant sa romance, elle me cassera les couilles en argent.

– Vous êtes terrible, Monsieur Bouzies ! s'emporta-t-elle. Cette pauvre femme ne risquerait pas de vous inviter à partager sa passion si elle vous entendait. Apprenez, Don Juan, qu'elle est blonde et pas bleue. De plus, elle est encore svelte et d'un contact tout à fait agréable. Trop, pour un homme comme vous, si vous voulez connaître le fond de ma pensée.

– Oui, alors là, je peux vous dire que ce que vous avez sur le cœur, je m'en...

– Fous. Je sais ! Faites un effort. Elle n'est parmi nous que depuis hier. Soyez un peu solidaire, cela vous changera.

Faisant mine de ranger un faux désordre dans ses affaires, il se

retourna brusquement.

– Elle vient d'arriver ?

– Il est vrai que dernièrement vous vous étiez mis en retraite des réalités de l'établissement. Vous ne risquiez pas de l'apercevoir, glissa-t-elle ironiquement. Descendez pour le repas du soir et vous la rencontrerez, madame Élisabeth Löturz.

Il replongea le nez dans ses chaussettes.

– Ça va ! J'aviserai. Vous voyez bien que j'ai plein de choses à faire.

Quand la responsable eut tourné le dos, il regarda sa montre.

Dix-huit heures dix.

Il se dirigea vers la salle de bains. Il se contempla dans le miroir et fit une grimace. En ajoutant du bazar au fouillis, il trouva un blister de lames neuves et de la crème. Du savon, aussi. Un peu plus minutieux dans ses recherches, il mit la main sur un flacon d'eau de Cologne. Un don posthume de son premier colocataire.

Enfin propre et rasé de près, il se précipita vers son armoire.

Ses traits se tirèrent à nouveau.

Il prit sa chemise blanche, celle des dimanches de Skype.

Passant les cinq doigts au travers du trou, il se décida à appuyer sur la sonnette qui se trouvait au-dessus de l'oreiller.

Fabienne arriva vite.

Elle vit de suite son visage blême. Assis sur le bord du lit, il l'accueillit avec les mains tremblantes.

– Mon petit, vous allez me sauver. Avez-vous du fil et une aiguille ?

– Vous vous êtes coupé avec le rasoir ? Montrez-moi votre joue, s'inquiéta-t-elle immédiatement.

Il éclata de rire.

– Vous n'y êtes pas ! Je voudrais recoudre un bouton et je n'ai rien pour le faire.

– Donnez-le à une fille de salle, elle vous le rendra dans quelques jours. Cela fait partie du service de blanchisserie. Moyennant un léger supplément, je crois.

La déception envahit son regard.

– Ce n'est rien. Laissez tomber. Je verrai ça demain. Merci quand même.

– Attendez ! Je peux sans doute...

– Non, ça ira, dit-il en la poussant dehors.

Il posa à nouveau les yeux sur la dépouille de chemise qui gisait sur

la couverture.

Il lui vint une idée qui traversa son esprit comme un éclair.

Du sparadrap !

En traînant les pieds, il se dirigea vers la petite armoire à pharmacie et trouva son bonheur. Le troisième occupant du lit d'à côté avait subi une opération chirurgicale et Armand lui avait subtilisé du ruban microporeux, ainsi que tout le nécessaire pour effectuer les pansements.

Affairé à réunir les deux morceaux de tissu avec de grandes bandelettes autocollantes, il parlait seul tout en maudissant les gabarits qui s'étaient succédé jusqu'alors parmi ses voisins.

– Je me fais peut-être un film pour rien, mais si c'était elle ? Attends, une gamine d'ici qui porte un string. Un string ! Elle doit avoir quatre-vingt-deux ou quatre-vingt-trois, au max. En plus, j'ai vérifié sur Internet, t'as pas ce genre de modèle chez Pampers. Elle doit encore être pas mal.

Cette fois, la chemise le boudinait un peu par-devant. Les boutons étaient prêts à exploser, mais en faisant quelques mouvements avec les bras, les sparadraps se détendaient dans le dos, lui permettant ainsi de retrouver une certaine aisance.

– Cravate. Où ai-je mis c'te fichue cravate ?

Après une demi-heure de lutte acharnée contre lui-même, Armand enfila son gilet à chevrons gris clair, du plus bel effet.

Se refusant à prendre le monte-charge des vieux, il emprunta les escaliers en essayant de se grandir à chaque pas.

Le problème dans les hospices était que l'on s'accommodait vite du luxe des béquilles, des chariots à roulettes et des ascenseurs. Les occupants se faisaient une montagne des marches à gravir et l'ancien commissaire découvrit à ses dépens que celles à descendre n'étaient pas mal non plus.

Le souffle coupé, une main sur la poitrine, il aborda la porte du réfectoire.

Il réajusta rapidement ses vêtements.

Armand essaya à nouveau de se grandir, mais la sciatique lui rappela que l'homme d'âge mûr avait des limites sensibles. Il accéda à la salle de restaurant et se mêla d'abord à l'assistance du premier service. Dans le gris bleuté des permanentes fraîches et le blanc jaunissant des laissés-pour-compte, il ne distingua pas son objectif argentin.

Une fois entré dans une session, on ne pouvait plus en sortir.

L'âme en peine, il prit place à côté de Prince noir et de sa pouliche.

– Et Louis ? demanda-t-il à Duvernay-Patelière avec lequel il était pourtant en froid.

– Tenez, Jeanne, ma chère, aviez-vous remarqué ? Un revenant ! Il s'agit là de la bonne expression concernant un mort, non, exquise ?

– Un jour, l'fripier, vous aurez ma main dans la gueule. Et si j'patiente, c'est pas qu'j'aie peur, menaça-t-il en le regardant dans les yeux et en prenant soin de laisser pendouiller sa paume à hauteur de son visage, c'est que j'sens venir de l'arthrose déformante. Les os décharnés et saillants, les ongles taillés en pointe, si j'vous prélève la cervelle par les orbites, j'irai même pas aux assises. Ça restera des coups et blessures volontaires, simplement aggravés par ma vieillissante disgrâce. Touchez donc ma bosse en attendant.

Il lui montra ses parties intimes qu'il tenait dans la main, par-dessus le pantalon.

Un *oh* ! parcourut l'assistance, visiblement outrée par les propos et le geste.

Les yeux de l'ancien commerçant se révoltèrent et Jeanne ne rit pas. Le silence devint pesant et fut tout à coup rompu par une voix féminine.

– Excusez-moi. La place est-elle libre ?

Encore rouge de colère, Armand ne prit même pas la peine de se retourner.

– Ouais. Pose tes miches et quand tu penses parler, tais-toi.

– Merci. Quel accueil !

Au moment où il regarda furtivement sur sa gauche, il blêmit.

Un ange aux cheveux d'or avait atterri à ses côtés.

Vêtue d'un chemisier blanc et portant une longue chaîne, elle semblait prête à sortir au restaurant. Il l'aurait bien enlevée dans la chaleur de la nuit, histoire de finir en discothèque, mais ici, aux confins de Nogent, la seule boîte connue était réfrigérée et approvisionnée régulièrement par les pompes funèbres de la ville.

– Je suis, mais alors... enfin, si j'avais su. En réalité, pour tout vous dire... car il faut que je vous explique. J'y tiens, bégaya-t-il.

Elle cligna lentement des paupières et mit la main sur son bras gauche.

– Ne vous inquiétez pas, c'est déjà du passé. Je m'appelle Elisabeth

Löturz et vous ? lança-t-elle à la cantonade.

Prince noir ne laissa aucune chance à Bouzies.

Relevant le menton, un rictus rapide vint donner le top départ des salutations.

– Absolument ra-vi ! Enchanté de faire votre connaissance. Nous ne sommes jamais assez nombreux, dans un certain milieu. Vous en conviendrez. Patrick Duvernay-Patelière, gérant, durant près de vingt ans, de *Belles et Rebelles pour Hommes Chic*, boutique d'élégance et de tentations fortes au cœur de Paris. Depuis très, très peu de temps, à la retraite. Tous mes intimes m'appellent Pat !

Armand interrogea Jeanne à distance qui fit signe que, pour elle aussi, il s'agissait là d'une grande nouveauté. Le bourgeois se rendit compte de son envolée et baissa d'un ton pour achever les mondanités.

– Permettez-moi de vous présenter Madame Jeanne Tilleul, ancienne directrice d'école. J'ajouterai, si, si, ma chère amie, point de fausse modestie entre nous, officier des Palmes académiques.

Patrick continua à décliner le pedigree de tous les autres pensionnaires de la table, y compris de celles d'à côté.

Un lourd silence se fit.

Il en avait oublié un.

Élisabeth se pencha légèrement vers son voisin de droite, en fixant le regard du pédant. Un nouveau rictus lui barra le visage et il prit un air dédaigneux.

– Lui, c'est Bouzies.

– Enfant trouvé et SDF, pour que vous n'ayez ainsi ni prénom ni métier ? interrogea-t-elle ironiquement.

– Excusez-le. Nous avons une inimitié sincère qui ponctue les grands rendez-vous de la maison. Armand, ancien commissaire de police. Voilà, jamais mieux servi que par soi-même. Et vous, vous faisiez dans quoi ?

Élisabeth se troubla.

– Rien. Enfin, pas grand-chose au regard de vos occupations respectives.

Il s'apprêta à renchérir, mais elle l'interrompit.

– Rien en tout cas qui susciterait l'intérêt autour de cette table.

– Pardonnez par avance les fautes de goût de ce pauvre hère, nous avons dû nous y faire. Les pensionnaires sont répartis ici par affection, pas par classe naturelle. Vous supporterez donc ce machiste, déplora Duvernay-Patelière.

– Misogyne, Monsieur Bouzies ? demanda-t-elle en feignant la surprise.

Armand foudroya l'étalon du regard.

– Pas du tout ! On dit que j'suis phallocrate, mais ma chienne était blonde, lâcha-t-il en se forçant à sourire.

La vieille Tilleul éclata de rire.

Elle fut la seule.

La nouvelle arrivante ne céda rien.

– Sable, peut-être, non ? Et quel nom lui aviez-vous donné, à votre compagne à quatre pattes ?

Il se tortilla sur sa chaise en implorant Jeanne des yeux.

– Quand j'ai eu le clébard, c'était l'année des s. Vous pensez bien, personne ne brillait par l'originalité. Sultan pour les mâles et...

– Salope, pour une femelle ! Goûtez ici, Madame Löturz, l'extrême distinction de votre voisin, balança Pat sans ménagement.

L'Ardéchoise fit un signe d'excuse vers le pauvre qui se débattait depuis quelques secondes. Oui, elle en avait parlé à Patrick. Comment pouvait-elle deviner que cela ressortirait un jour ?

Armand aurait aimé se trouver ailleurs.

Loin.

Être mort.

Élisabeth se mit alors à rire aux éclats.

– Vous savez, Monsieur, toutes les femmes de couleur sable n'ont pas vocation à en être...

Quand il rentra dans sa chambre, il était épuisé, vidé, anéanti.

Il avait dû maîtriser chaque geste, chaque parole, durant près d'une heure et demie. Pat, le dandy du cachemire et de *Modes et Travaux* réunis, ne lui épargna pas grand-chose. Les piques ne connurent pas de répit.

Et encore, ce ne fut rien.

Au dessert, chacun parla de ses loisirs ou de ses passions.

Bien évidemment, elle évoqua le tango.

Jeanne, muette jusque-là, car souffrant d'une rivalité affective, lui donna le coup de grâce.

– Comme toi, Armand !

Élisabeth se tourna vers lui à nouveau et lui lança un regard brillant d'admiration.

Par chance, une conversation à bâtons rompus se déclencha et il fut

bien content que le fripier du Sentier monopolise la parole.

Quand, le jour de son arrivée, madame Chapillons lui avait glissé cette fameuse fiche à remplir, il avait manqué d'inspiration. Rien, cela aurait semblé louche. Aussi pensa-t-il au tango, comme d'autres à l'espéranto, au grec ancien ou au tricotin. En mettant un truc has been, limite précieux, il asseyait une forme d'élévation culturelle et, surtout, il était certain de ne pas trouver grand monde pour la partager.

Statistiquement, dans la police, on éliminait pareillement les criminels en vue de dénicher le suspect idéal.

Là, avec cette danse folklorique, en une seule activité, il excluait tous les mecs, toutes les tarées, les trois jambes, les quadrupèdes et les montées sur roulement à billes.

À une heure déjà avancée de la nuit, il prit son ordinateur portable et il murmura à voix basse :

– Si Dieu existe, Google, viens à mon secours !

*
* *

– Mon pauvre ami ! Si vous n'étiez pas commissaire, je porterais plainte, dit Élisabeth en riant. Vos connaissances théoriques m'ont époustouflée tantôt, mais là, mon Dieu, que vous êtes raide !

Armand partagea également ce moment de bonne humeur.

– Alors, dois-je avouer ?

– Reconnaissez et expiez, menaçait-elle joyeusement en s'approchant de lui.

– Ici, à part vous offrir un cadeau à Noël, il me sera difficile de vous inviter dans un restaurant qui ne fasse pas table commune. Je n'ai jamais pratiqué le tango de ma vie.

– Du tout ?

Il secoua la tête en baissant les yeux.

– Mon professeur, c'est YouTube. Et encore, limité à quarante-six minutes, le temps qu'il me restait hier soir. En règle générale, je suis un piètre danseur.

– En l'absence de dommage corporel, je vous pardonne !

– Madame est trop bonne, reconnut-il en courbant le torse. Une orangeade à la cafét ?

– En effet, ça le fait moins bien, dit-elle visiblement déçue, mais n'existe-t-il pas des dérogations ? Que la maison conserve jalousement

ses grabataires, je peux le comprendre. Mais, nous ?

– Ils ont mis au point un système de permission, quand il vous reste encore de la famille. Vous en avez ?

Elle retourna la question du tac au tac.

– Et vous ?

– Non. En tout cas, pas de celle qui nous délivrerait de cette prison médicalisée.

Elle prit son bras gauche et ils avancèrent vers la sortie du gymnase.

– Alors, cher gentleman, sans amertume, sus à l'orangeade.

– Je peux rouler des mécaniques ?

– J'ai déjà les miennes, reconnut-elle avec un air dépité. N'en faites pas trop. Les jalousies démarrent vite dans les petites communautés. Je viens à peine d'arriver, murmura-t-elle sous le sceau de la confiance.

– Étant la seule femme digne de ce nom parmi les deux cents résidents, les convoitises, je m'en...

– Oh ! le coupa-t-elle en mettant un doigt sur la bouche.

Quelques instants plus tard, ils se retrouvèrent attablés dans un petit coin de la cafétéria, près de la fenêtre. Alors qu'elle allait lui parler, on entendit un « *scratch* » résonner. Bouzies regarda immédiatement vers le comptoir et lui fit un signe d'incompréhension, tout en s'adossant le plus possible à la chaise. Elle se retourna machinalement dans la direction qu'il lui indiquait et il en profita promptement pour gesticuler afin de recoller au mieux les sparadraps qui n'avaient pas démerité au cours de la fameuse session de danse.

Sentant le calme revenu et son partenaire apaisé, Élisabeth s'ouvrit davantage.

– Depuis mon arrivée, vous êtes très prévenant. Je trouve cela très... réconfortant. Toutefois, nous nous connaissons à peine, Armand, et je ne voudrais pas que...

– Qu'allez-vous chercher ? l'interrompit-il un peu brusquement. Notre horizon n'est-il pas de finir ici ensemble ? À trois tables d'écart ou en tête à tête avec huit personnes, vous savez...

– Oui, bien sûr, dit-elle d'une voix douce. Je ne parlais pas de cela précisément. À nos âges ! Nous ferions sourire. Je pensais surtout à mes soucis de santé. À aucun moment, vous n'avez évoqué ma perfusion et cette chose-là, lâcha-t-elle, émue, en désignant l'aiguille plantée dans le poignet et la poche qui se balançait désormais sur son support mobile.

Elle découvrit partiellement un pansement transparent et étanche qui dissimulait un cathéter. Pour la première fois depuis longtemps, le vieil homme fut saisi d'un frisson qui lui parcourut l'échine en observant l'ensemble.

C'était pourtant un grand classique de l'établissement, les perfusés à béquilles ou à roulettes, mais il n'arrivait pas à associer l'image de cette belle femme avec une quelconque souffrance ou maladie visible.

– Nous avons toutes et tous nos petits tracas. Entre nous, je comptais bien sur votre équipement mobile pour glisser plus facilement nos pas de deux. Hélas ! Vous m'avez trop vite démasqué.

– Je ne voudrais pas... Enfin, comprenez-moi, la compassion...

– De la pitié ? De l'envie, oui ! Votre élégance naturelle, votre distinction, une silhouette si féminine et vos yeux. Saviez-vous que c'est votre regard qui a attiré mon attention la première fois que je vous ai croisée ? interrogea le menteur expérimenté.

– N'en faites pas trop non plus. Vous ne me ferez pas rougir, flatteur. Quatre-vingt-deux ans, vous ne pensiez quand même pas être le premier à essayer ?

– C'est certainement la seule occasion dans ma vie où je me réjouirais d'être le dernier, plaisanta-t-il. Quand j'ai vu votre perfusion, j'ai deviné que notre amour serait impossible.

– Pourquoi donc ?

– Avec tant de glucose dans vos veines, si j'embrassais vos lèvres, considérant mon début de diabète, ce serait un défi à la médecine !

Elle fit des yeux ronds et parut estomaquée.

Armand se figea en constatant qu'il avait sans doute été un peu loin dans la blague potache.

Elle voulut parler, mais rien ne sortit.

Immédiatement, une émotion forte mouilla son regard et un spasme intérieur la fit glousser.

Elle chercha dans son sac durant quelques secondes et trouva un petit bout d'étoffe qu'elle porta à la bouche, mais il ne fut pas d'un grand secours. Elle laissa partir une provision de rires insoupçonnée chez une femme si discrète et distinguée.

À présent, elle pleurait à chaudes larmes.

– Vous vous êtes marié aussi sur un jeu de mots ? Vous êtes terrible, Monsieur Armand.

Il mit la main dans la poche de son pantalon.

– Voici un paquet de mouchoirs en papier. Moins classe que Clark Gable, je vous le concède, les siens étaient brodés. Vous constaterez néanmoins que les miens sont à la menthe forte, progrès de la science au service de la séduction. Il faudra me les rendre, hein ? J’y tiens.

– Mais vous n’arrêtez jamais !

Ils dissertèrent ensemble une bonne heure. Une nouvelle tablée s’installa à côté d’eux et déranger leur complicité. Ils décidèrent d’en rester là pour aujourd’hui et, en parfait chevalier servant, il proposa de raccompagner sa conquête de l’après-midi.

– Donnez-moi le bras droit, puisque vous avez confié le gauche à la médecine.

– Merci. Peu importe, je vais y arriver. Nous nous retrouverons demain, lâcha-t-elle brusquement, un peu gênée.

– Attendez, voyons ! Nous avons tout le jaune pour cheminer ensemble, s’enthousiasma Armand.

Elle afficha une mine défaite.

– Oui, mais je tourne déjà ici. Je suis en rouge, mon cher ami.

*
* *

Cette révélation tarauda Armand.

« Je suis en rouge », comme marquée au fer, frappée d’incapacité, atteinte d’une folie non passagère. Elle n’était ni alzheimer ni démente, il s’en serait aperçu.

Suicidaire ?

Même si elle se trouvait au bon endroit pour commencer sa mort, l’établissement n’offrait pas le choix des circonstances. Ce serait lent, médicalisé et insupportable. Lui qui avait côtoyé si longtemps les pensées noires des agresseurs et des victimes, sans oublier les stages pseudo-psychocomportementaux, ne retrouvait pas le profil d’une personne souhaitant se supprimer.

Il mit toute son expérience dans cette nouvelle enquête, ne comptant ni les heures ni les jours. Durant une quinzaine, il la scruta sans lui dévoiler ses talents d’inquisiteur.

Rien.

Ou plutôt, beaucoup.

Un rapprochement plaisant s’était mué en un attachement sentimental.

Elle lui avait confié que les cours de tango, auxquels il avait bien voulu se sacrifier, rythmaient agréablement ses journées. Un soir, elle lui avoua également que, sans lui, elle ne descendrait pas manger aussi régulièrement.

Et de son côté ?

Rien.

Comme toujours, quand une idée fixe s'insinuait dans ses pensées, il fallait finir d'abord le travail. Il serait bien temps d'en tirer des conclusions ultérieurement. L'intérêt majeur de cette méthode résidait en un éclaircissement total des situations, mais elle présentait en son sein le travers rédhibitoire de la mise à nu. Une fois débarrassé de son mystère, l'homme n'avait plus grand attrait aux yeux des autres.

Alors, une femme !

N'obtenant rien d'elle, il s'attaqua au personnel médical.

Il ne voyait que Fabienne, la gentille infirmière, pour l'aider. Hélas ! Attachée à d'hypocrites serments, elle se trouvait bien en peine de lui confier le moindre élément.

Un matin, il la coinça dans un couloir où il n'y avait personne. Il lui expliqua sa démarche dans les grandes lignes. Elle s'en offusqua de suite.

– Et je suis tenue au secret médical, enfin !

– Je ne vous demande pas de me donner le taux de cholestérol de l'un de vos patients, je sollicite un service en pure amitié. Un besoin de savoir, c'est tout.

– Arrêtez de bougonner, vous m'agacez, dans ces cas-là, vous faites dix ans de plus.

– N'importe quoi ! Avec dix ans de plus, je ferais le mort. Vous êtes la reine des expressions tartes, vous.

– Et désagréable en plus ! Qu'est-ce qui vous tient tant à cœur ?

– Chut ! Laissez-le passer, dit Armand en surprenant l'arrivée d'un pensionnaire. Salut, Casimir !

Un homme ratatiné au visage tout ridé se déplia légèrement pour les reconnaître. Il prit appui avec les deux mains sur sa canne et leur adressa un coup de menton. Quand il vit que Fabienne était là, il écrasa une larme en lui faisant un petit signe amical. Toujours aussi douce, elle tenta de le rassurer.

– Vous allez rapidement vous sentir mieux, Monsieur Joyeux. Vous avancez plus facilement qu'hier, non ?

– Bah ! Guérir vite pour mourir plus tard, c'est partir un jour ou l'autre quoi qu'il arrive.

Ils le regardèrent s'éloigner en silence.

– Vous ne deviez pas lui augmenter ses antidépresseurs au Casimir ? interrogea Armand à mi-voix.

– Si, mais depuis peu, il a appris qu'il souffrait de polyarthrite rhumatoïde.

– Qu'est-ce que ça change ? Il est suicidaire.

– Il a l'impression que la décision finale lui échappe.

– Je ne comprendrai jamais rien aux angoissés de la vie. C'est un manque de volonté manifeste. Quand on veut, on peut ! reprocha Bouzies, droit dans ses bottes. Pour revenir à mon affaire, maintenant que vous m'avez lâché une info médicale sur Casimir, vous voyez qu'il vous est possible de faire de même pour un autre pensionnaire, mon petit, affirma-t-il en imitant la voix tremblotante de celui qui venait de les quitter quelques secondes auparavant.

– De qui s'agit-il d'abord ? demanda-t-elle, en se troublant.

– Ma danseuse de tango.

– Ah ! C'est donc elle. Coquin ! s'exclama-t-elle en souriant.

– Elle est en rouge, moi, j'suis en bleu. Vous parlez d'un pratique dans le relationnel.

– Vous vous plaignez parce que vous ne savez pas tout. Quand j'ai débuté ici, les pensionnaires d'un bloc ne se mélangeaient pas avec les autres. Même pour les déjeuners ou les dîners.

– Et en quoi devrais-je me réjouir ? Je devrais plutôt féliciter l'établissement d'avoir créé un réseau social mortuaire ?

– Ce sont les efforts et l'implication de la directrice qui nous ont permis l'ouverture et la participation des cas légers aux activités mixtes, et c'est aussi grâce à elle que nous prenons des repas communautaires qui font beaucoup de bien à chacun.

– Je vois le genre. Pour les fous, ça les immerge dans un monde fantastique et pour les autres, ça leur montre qu'ils n'ont pas à se plaindre ou, pire, qu'il faut coûte que coûte éviter ce qui leur tend les bras très bientôt.

– Vous déformez tout. D'accord ou pas, votre loisir de l'après-midi, vous le devez à madame Chapillons.

– Dites, mon petit, vous ferez quelque chose pour moi ?

– Non.

– Comment ça ? s’indigna-t-il.

– Je ne peux rien pour vous, mais attendez le passage d’Élodie demain. Je sais qu’elle la connaît, car elle m’en a parlé. Il paraît même qu’elle reçoit souvent de gros bouquets de fleurs.

– Élodie ? Je ne vois pas.

– Mais si ! C’est ma collègue qui s’occupe de l’entretien de votre chambre. Vous la côtoyez tous les jours. Vous pourriez faire un peu plus attention aux gens qui vous entourent.

– Ah ! Oui. La moche désagréable à pustules.

Fabienne haussa les épaules en signe de protestation. Elle regarda l’heure à sa montre et fit signe à son interlocuteur qu’il était temps pour elle de rejoindre les autres patients. Elle s’approcha délicatement de son oreille.

– C’est bête, hein ? Il va falloir faire un gros effort, Monsieur Armand, lâcha-t-elle au vieux bougon en le quittant.

– *C’est bête, hein ? Va falloir faire un gros effort, Monsieur Armand,* répéta-t-il mot pour mot en l’imitant grossièrement. Comme si j’étais un monstre ! Un thon, ça reste un thon. Tu peux bien le cuisiner de mille manières ou mettre une étiquette or et diamant sur la boîte ! cria-t-il dans le couloir.

Toute la nuit, il ressassa la meilleure façon d’aborder les choses. Sans pousser l’excès d’amabilité jusqu’à lui écrire un joli compliment, il tâcha de trouver de délicates attentions et des amorces pour lui tirer les vers du nez sans en avoir l’air.

Mieux encore, il répéta devant le miroir de la salle de bains.

Le premier jour, l’accueil fut particulièrement soigné.

– Bonjour, Élodie. Il ne fait pas chaud aujourd’hui, hein ?

La jeune femme n’en crut pas ses oreilles.

– Pas trop, balbutia-t-elle.

Il en resta là, craignant sans doute l’overdose de bons sentiments.

Le deuxième jour, il fit plus fort.

– Bonjour, Élodie. Il ne fait pas beaucoup plus doux qu’hier, hein ?

– Bonjour, Monsieur. Non, en effet.

– Je vous ai rangé la tablette du lavabo et j’ai débarrassé la chambre. Vous avez tellement de travail, ma pauvre.

Durant toute son intervention, elle regarda au-dessus des portes pour vérifier si une plaisanterie potache ne s’y trouvait pas glissée et inspecta chaque objet qu’elle devait toucher comme un potentiel colis

piégé. Elle ne vit rien de suspect, hormis qu'il avait pratiquement accompli sa mission de nettoyage.

Le troisième jour, à l'heure où elle devait se rendre dans la chambre, c'était le prélèvement de sang et les analyses.

Il fut bien ennuyé, mais les « bleus » avaient l'obligation de se déplacer à l'infirmerie pour la visite mensuelle avec prise des mensurations, pesée et examens divers dont la pratique était plus simple en cabinet.

Aussi, il laissa un mot coincé dans le miroir juste au-dessus du lavabo.

« J'ai déjà fait les sanitaires, vous aviez l'air épuisé hier. J'aurais aimé refaire mon lit, mais c'est le jour du change.

Je vous salue. À demain, Élodie. »

Le quatrième jour, il pensa que le moment n'était pas encore venu.

Il ne la sentait pas parfaitement disposée.

Il trama un scénario précis fondé sur une idée totalement machiavélique à issues multiples.

– Bonjour, Élodie. Ben, dites donc, de jour en jour, ça rafraîchit finalement !

– Oh ! Pour sûr. Vous verriez les gens dans les rues de Nogent, les écharpes et les bonnets de laine sont de sortie.

– Le pire, c'est quand même pour les gosses. Ils partent dans la nuit noire, en grelottant de froid et, quand ils rentrent, ce n'est pas mieux.

Alors qu'elle passait une lingette désinfectante sur une poignée de porte, elle se retourna.

– Vous avez des petits-enfants, Monsieur Armand ?

– Ils sont grands maintenant. Et vous, une petite famille ?

– Oui, j'ai ma fille, Lucie.

– Oh ! Lucie, quelle coïncidence !

– Vous en avez une qui s'appelle comme la mienne ?

– Non. Pour tout vous avouer, c'est ma femme qui a gagné. On l'a prénommée Camille, mais, moi, j'aurais préféré Lucie. Lucie, c'est *lux*, hein ? La lumière. L'éclat de vos jours ! insista-t-il en totale improvisation.

Elle étouffa un rire.

– Ça, la mienne, c'est sans doute pas une lumière, mais elle m'éclate bien en fin de journée ! Cinq ans, c'est de l'occupation.

L'effet produit n'était pas forcément celui escompté dans la

digression latine, mais il avait fait mouche. Il laissa reposer le soufflé, mais pas trop non plus. La machination était en place.

Le vendredi, ce fut l'apothéose.

– Bonjour, ma chère Élodie ! Convenons-en, on a plongé dans le froid. En une semaine, vous vous rendez compte.

– Oh ! Ça. J'ai même remis une polaire de plus à la gamine, Monsieur Armand.

– P'tite puce, va. Justement, j'ai pensé à elle. Ce n'est pas grand-chose, une infime bricole. Ici, on n'a pas de magasin comme en ville, mais vous lui donnerez, en espérant que cela lui fasse plaisir. Vous lui direz qu'un vieux moribond songe à elle.

Il lui tendit une poupée de chiffons confectionnée en Swiffer, achetée quelques heures plus tôt à Jeanne.

Enfin, échangée.

La bougresse était en panne d'Imodium. Sa fille la rationnait. Pour autant, un service en valait bien un autre. Ce fut presque un sacrifice pour lui, car la boîte qu'il avait troquée avec elle lui avait déjà coûté une plaquette de Lexomil que Jules avait exigée en contrepartie d'un reste de Smecta, issu du traitement du virus à la mode qui l'avait cloué à la chambre une bonne semaine le mois dernier.

Ici, seules les infirmières avaient le droit de donner des médicaments, mais chacun des pensionnaires trafiquait pour constituer sa pharmacie personnelle en automédication, car les médecins ne comprenaient jamais rien aux affections de la vie courante.

Élodie n'en crut pas ses yeux.

– Non, Monsieur Armand, il ne fallait pas. Elle est si belle, c'est trop gentil.

– C'est rien, j'vous assure. Et puis, j'ai songé à une petite attention pour la famille, lança-t-il en lui mettant dans les mains un ballotin de chocolat. C'est bientôt les fêtes, n'est-ce pas ?

Elle devint rouge de confusion.

– Quand je pense ! Je vous revois, au début...

– Oui ? interrogea-t-il.

Elle se rendit compte qu'elle était sur le point de lâcher une bêtise, mais elle ne disposait pas de la même souplesse verbale que lui et les transitions n'étaient pas son fort.

– Enfin, je veux dire, vous ne le prendrez pas mal, hein ?

– Pensez donc ! incita le faux-cul qui se régala.

– J’imaginai que vous m’aviez dans le nez, mais là... je n’en reviens pas ! C’est votre abord, j’étais impressionnée et puis vous êtes grand et costaud.

– Où alliez-vous chercher une chose pareille ? Faut pas ! Non, vraiment, ma chère, croyez-le bien. En plus, j’ai perdu deux centimètres en un an, je deviens de plus en plus fréquentable, dit-il en riant. Vous savez, la petite mention sur les étiquettes, *Plaisir d’offrir*, c’est vrai.

– Vous avez raison, convint-elle. Vous aimez les sablés ? Attention ! C’est une authentique spécialité percheronne.

– J’adore ça. Toutefois, je dois vous avouer ne pas connaître exactement toutes les belles friandises de cette magnifique région du Perche.

– J’vous en amènerai demain, lui confia-t-elle en baissant la voix, avec un coup de cidre.

– Ça me gêne, vraiment, mais que c’est gentil. Avec la bolée, en plus ! répondit-il en regrettant d’avoir refilé tous ses comprimés d’Imodium à Jeanne. Je serai bien le seul à recevoir quelque chose ici. Ça me touche.

Armand se recroquevilla comme s’il était parcouru de frissons et sa main tremblotante vint effleurer son cœur en joignant à la parole un geste de gratitude.

Le piège s’ouvrait.

Face à l’émotion du vieux, elle tenta de le consoler au mieux.

– C’est la moindre des choses, vu comme vous nous gâtez. Je connais d’autres pensionnaires qui ont des cadeaux et qui sont moins reconnaissants que vous, évoqua-t-elle avec un clin d’œil complice.

Le traquenard se refermait.

– Oh ! Les gâteaux, les bonbons, ça fait toujours plaisir. Et pas seulement ce qui se mange, prenez les fleurs... glissa-t-il en faisant mine de s’affairer ailleurs.

– Justement, j’en vois une du rouge, elle en reçoit chaque semaine. Un bouquet magnifique. É-nor-me ! Ben, vous pensez qu’elle sourirait ou qu’elle dirait un truc gentil ? Rien.

– En même temps, au rouge...

– Oui, mais celle-là, elle a encore toute sa tête !

– Ah ! La nouvelle... Attendez. Comment s’appelle-t-elle déjà ? Élisabeth ou un prénom dans ce genre.

– Voilà ! Vous avez mis le doigt dessus du premier coup.

– Ça. Elle doit avoir un admirateur...

– Celui-là, il joue la discrétion, à la limite du mystérieux. Il n'y a jamais d'identité, juste une société.

– Tiens, ponctua Armand en fronçant les sourcils.

La bavarde était harponnée, il n'était plus nécessaire de poser de question. Il pensait qu'elle parlerait toute seule et, forcément, dans ces situations de monologue, qu'elle en dirait trop.

– Ça ne me revient pas, un nom pas commun, Monsieur...

– Ce n'est rien ma chère. Cela nous apporterait quoi de plus de le savoir, hein ? Elle est encore bien physiquement, la nouvelle du rouge, n'est-ce pas ?

Élodie le regarda bizarrement.

– Ne vous méprenez pas, je décris l'allure générale, rectifia-t-il.

– Pour sûr ! J'aimerais finir à plus de quatre-vingts ans comme elle et disposer de sa garde-robe. Vous verriez les toilettes. Y a pas assez de dimanches dans une année pour toutes les mettre, et puis certaines...

– Oui ?

– C'est olé olé, si vous comprenez ce que j'veux dire.

– Bah ! Tant qu'on a la santé...

Bien évidemment, elle n'évita pas la seconde ruse.

– Là, par contre, elle n'a pas trop de chance, souligna-t-elle en rebondissant sur la remarque du pensionnaire toujours affairé.

– Vous croyez ? demanda Armand, l'air absorbé par autre chose.

– Les nerfs, ça joue quand même de vilains tours. Cependant, elle est parfaitement bien depuis qu'elle est arrivée.

– Tant mieux, lança-t-il en tapotant sur sa tablette de chevet.

– Une sacrée bonne femme, malgré tout. Un caractère pas facile, mais elle a dû beaucoup en baver. Vous ne savez pas ?

– Ma foi, non. Dites-moi toujours, pour voir...

– Pas plus tard que mardi, c'est elle qui voulait mettre sa sonde. Fabienne qui était de garde dans le bloc ce jour-là a dû insister et même grogner. C'est rare ! C'est un geste médical, lui a-t-elle rappelé, on ne peut pas laisser faire ça, quand même.

– Ah ! C'est spécial, en effet, releva-t-il un peu dégoûté. Bon, on discute, on bavarde et qu'est-ce que je vois ? Je vous retarde dans votre ménage. Alors, on fait comme on a dit ?

– Oui, Monsieur Armand.

– Vous cherchez le nom de la société et vous me le donnerez comme

ça, à l'occasion. Que voulez-vous ? Une manie de vieux, j'aime bien savoir. Vous avez éveillé ma curiosité, c'est de votre faute, la taquina-t-il.

– Quand il n'y aurait que ça pour vous faire plaisir, pensez !

La pauvre femme se trouva en charge d'une mission primordiale, alors que, cinq minutes auparavant, il lui avait dit de laisser tomber.

Armand lui aurait demandé d'aller chercher du réseau en pleine forêt avec un portable sans carte SIM, elle l'aurait fait.

Enfin, un doublé en moins de six mois, au sein de la résidence, cela ne serait pas passé inaperçu.

Bouzies soupira.

*
* *

– Non, je ne mettrai pas votre couvre-chef ridicule et j'irai pas sous le sapin.

– Monsieur Armand, auriez-vous décidé d'être pénible ? Tout le monde l'a fait, pensez à votre famille. C'est une attention si délicate pour les fêtes !

– Pour ce qu'ils pensent à moi, ceux-là. Faire une tronche de débile devant un épicéa avec un chapeau de Chinois sur la tête, vous trouvez ça fin et élégant, vous, Madame Chapillons ?

– Vous n'êtes pas gentil. En plus, Monsieur Barbant, le député-maire, nous fait l'honneur de sa présence, précisa-t-elle en se tournant vers l'édile qui afficha un grand sourire.

– Ah ! Parlons-en. La mairie qui offre des chocolats à des diabétiques, une demi-bouteille de pinard à des vieux pour qui l'alcool est interdit et un roman à la con sur la guerre de 14 dont on nous a rebattu les oreilles étant mômes, on se sent vachement flatté. S'il espère que j'aille voter pour lui, il a intérêt d'améliorer le colis à Pâques, lança-t-il méchamment sans les regarder.

– Mais je suis aussi ici pour en discuter, Monsieur... tenta l'écu en souriant bêtement au photographe de la presse locale qui mitraillait depuis déjà une bonne demi-heure.

Bouzies l'interrompit net.

– Cela fait vingt ans que je ne participe plus à aucun scrutin, alors votre carton de victuailles, hein ? Et je ne me planterai pas sous votre conifère.

– Et avec moi, vous le feriez ? interrogea Élisabeth qui se tenait non loin de là.

– Avec vous, parce que c'est la veillée de Noël, et que vous êtes sans doute la plus civilisée de la cité interdite, je ne dis pas non, avança-t-il d'une voix apaisée. Avec elle, mais pas pour vous, invectiva-t-il la directrice.

Il prit une chaise qu'il installa à côté de l'autre sous le sapin.

En cette soirée si particulière pour tous les pensionnaires, Jeanne n'avait pas de perfusion. Seul le cathéter recouvert par du sparadrap transparent rappelait que nous n'étions pas dans une salle des fêtes ordinaire.

– Monsieur Armand, souriez ! se désola madame Chapillons.

– J'ai dit que je viendrais, pas que je ne ferais pas la gueule.

Élisabeth posa une main sur la sienne, mais il ne concéda rien.

Barbant se dépêcha de changer de secteur pour recueillir les félicitations ou les doléances de chacun. Il fut pris à partie par Raymond, un ancien pensionnaire qui ne comptait plus ses années de présence.

– Vous nous rendez visite avec votre politique, mais qu'est-ce qu'on en a à faire ? Vous trouvez ça normal, vous ? Toute ma vie, j'ai été sans emploi. Ma femme ? Chômeuse. Mes pauvres enfants ne nous ont jamais vus travailler et, remarquez bien, je ne les ai jamais surpris en train de bosser non plus. Je ne les aurais pourtant pas engueulés et ils ne m'auraient pas fait honte pour autant.

Le député hochait la tête mécaniquement en feignant tour à tour son empathie ou son incompréhension. N'y tenant plus, il décida de s'échapper de cette ambiance misérable par une question dont il avait le secret.

– Mais comment avez-vous fait pour réussir à faire vivre toute votre tribu ?

– On a fait des gosses ! confessa le vieux en haussant les épaules, comme une évidence. Enfin, tant que ma pauvre femme a pu. Après, les enfants ont suivi le chemin qu'on avait tracé pour eux.

– Monsieur Riboule est rarement seul ici. Vous avez une grande famille ! lui hurla dans les oreilles madame Chapillons avec un sourire niais.

– Ah ! Ça, ils ne me fichent jamais la paix, répliqua l'ancien alors que le député levait les yeux au ciel. S'ils viennent, eux, c'est sûrement

pas pour l'héritage, cria Raymond à l'adresse des deux bourgeois bien décidés à changer d'air.

Le repas fut animé et, comme toujours, les convives furent répartis sans distinction d'âge ou de pathologie. Armand ne rata pas une occasion de distraire l'assistance. Personne n'avait compris son entêtement à faire un plan de salle pour cette soirée, certes un peu spéciale, car les tables étaient recouvertes de nappes blanches, mais, pour le reste, il s'agissait bien du réfectoire et des pensionnaires habituels.

Comme il semblait y tenir, on le laissa faire.

Il décida que Max, opéré d'un cancer du côlon et sorti depuis peu de l'hôpital, devait se joindre à eux. Bouzies entama un couplet inattendu sur la tolérance et l'ouverture aux autres, la solidarité. Madame Chapillons ne vit rien à redire à cette idée et il imposa ainsi le fameux placement des invités.

– Donc, Max au centre, car il sera à l'honneur durant toute cette belle soirée. Immédiatement à sa droite, Patrick. Mince ! se ravisa-t-il soudainement en relisant un bout de papier. Excusez-moi, Duvernay-Patelière, finalement, c'est à gauche. À gauche !

Tout commença dès l'entrée.

– Pas de champagne, camarade ?

– Eh ! Non, Armand. Tu sais, être parmi vous, c'est déjà énorme. Quand tu passes par où je suis passé, je peux te confier que...

– Oui, je me doute bien, mon vieux. En fait, c'est juste que ton quart, tu aurais pu le donner à un autre. Seulement voilà, je n'ai pas réussi à le négocier. Vingt-cinq centilitres ! râla-t-il en balayant du regard toute la tablée. N'y voyez-vous pas une sorte d'humiliation ? Enfin, ne t'occupe pas de nous, mange ton entrée, Max, chuchota-t-il en lui faisant un clin d'œil complice. Petit, ma mère me disait : « Allez, tu rentres ! Je te laisse un quart d'heure. » Un synonyme de pas grand-chose. Plus tard, certains d'entre nous ont connu les fameux quarts. Une corvée bien militaire ! C'est bon Max, hein ?

Le miraculé passa pour un glouton auprès des autres convives qui devaient attendre poliment que le maître de cérémonie en termine avec ses revendications d'alcool.

– Oh ! Oui, c'est délicieux. Cela me gêne de finir l'entrée avant que vous n'ayez commencé la vôtre.

– Qui cela dérange-t-il ? On sait très bien qu'avec la fatigue, il vaut

mieux que tu profites de suite. Après, si tu veux, tu pourras aller te reposer. N'est-ce pas, les amis ?

Chacun acquiesça aux propos d'Armand.

– Bien. Où j'en étais ? Ah ! Oui. Et donc, ce fameux quart, je trouve cela, au bas mot, infantilisant. Nous avons tous un âge suffisamment respectable, non ? lança-t-il sans oublier de jeter un coup d'œil au rescapé. Et vous, cher Pat, permettez-moi cette familiarité festive, Duvernay-Patelière, c'est Noël !

Ce dernier resta stupéfait tandis que son interlocuteur surveillait toujours Max très discrètement. Alors qu'une conversation se déroulait bon train entre Élisabeth et Jeanne, Armand intervint soudain.

– Chut ! S'il vous plaît, écoutons notre ami. Chut ! Ah ! Quand même, je vous remercie.

Le silence se fit et il tendit la main vers son voisin. Patrick allait s'élancer sur cette invitation quand il le vit sourire béatement, ce qui eut pour effet de le retarder encore un peu.

On perçut alors un bruit sourd, une espèce de gargouillis et une suite de gaz.

Bouzies fixa Duvernay-Patelière.

– C'est rien Max, c'est dans la poche ! dit-il sans regarder le convalescent.

– Oh ! Je suis désolé, vraiment, se confondit-il. Tu sais, Armand, je t'avais prévenu, c'est délicat.

– Penses-tu ! On comprend très bien, n'est-ce pas Patrick ? interrogea-t-il en le sondant du regard.

On ne l'entendit plus une seule fois de la soirée.

Tantôt ce grand hypocondriaque, fragile des intestins, se tenait le côté, tantôt il se serrait la gorge comme s'il manquait d'air. À chaque fin de plat, il regardait sur sa droite, hypnotisé et anéanti par le bruit qu'il attendait. Son ennemi intime lui avait porté un coup fatal en jouant sur ses propres peurs. Pire que la mort, il y avait la souffrance et la maladie qu'il craignait par-dessus tout.

Langoisse montait lentement à chaque silence. Saisirait-il encore ce glouglou terrible de tuyauterie usée ? Elle redoublait lors du brouhaha des conversations, car il se surprenait à tendre l'oreille, de crainte de le rater. À d'autres occasions, il portait sa serviette à la bouche, comme s'il sentait venir une nausée.

– Quelque chose qui cloche, Pat ? s'inquiéta Armand quand arriva le

dessert. C'est vrai, on ne vous a pas entendu de la soirée !

– Non, rien. Ça va, grommela-t-il, le teint jaunâtre.

– Prenez exemple sur Max, cher Pat. Tu as tenu tout le repas avec nous, camarade, et, crois-moi, c'était un régal de te contempler si heureux d'être vivant. Quel convive, n'est-ce pas ?

Chacun confirma à nouveau.

Les dames firent quelques simagrées patronnesses.

Patrick ne broncha pas. À présent, il avait un drôle d'arrière-goût en bouche.

L'ancien commissaire avait retrouvé du poil de la bête. Il était décidé à l'achever.

– Et, voyez-vous, Pat, je ne me lasse pas d'apprécier les progrès de la médecine moderne. Et de la chirurgie ! Qui pourrait deviner ce soir que Max souffrait d'un cancer ? D'ailleurs, cher ami, quand as-tu eu la sensation que cela n'allait pas bien ?

– Oh ! Je ne voudrais pas ennuyer l'assemblée.

– Tu plaisantes ! Qui cela gêne-t-il ? lança Armand à la cantonade.

Personne ne répondit et la description put commencer.

– Pour tout vous dire, cela a débuté par un matin où je me trouvais au cabinet et juste au moment de m'asseoir, j'ai senti comme...

Duvernay-Patelière devint blême. Quand Max eut achevé la dernière phase détaillant les premières analyses, il toussa longuement dans sa serviette. Il résista avec un courage remarquable jusqu'aux résultats de la biopsie, mais il ne tenait plus. Il prétexta un appel téléphonique à passer impérativement et on ne le revit pas de la soirée.

– Vous avez été désagréable, glissa Élisabeth à son voisin de droite.

– Vous plaisantez, Max est ravi. Regardez-le !

– Vous savez très bien à qui je fais allusion.

– Ah ! L'autre précieux. Il l'a cherché.

– Armand, personne ne mérite de subir la méchanceté gratuite. Vous me sidérez.

– Disons qu'il était inscrit à mon tableau personnel. Par ailleurs, apprenez que je ne me lasserai jamais de vous surprendre.

– Certainement pas par la rancœur.

– Je crains de ne pouvoir jamais briller à vos côtés par mon intelligence, affirma-t-il en souriant.

– Cabotin, glissa-t-elle en se penchant légèrement vers lui.

– Assurément, vous en êtes une autre, répondit-il sans se démonter.

Après une nuit plus courte que d'ordinaire, les infirmières ne passèrent qu'à dix heures du matin.

– Vous prenez bien votre nouveau comprimé ?

– Oui, Fabienne. Vous m'interrogez chaque jour. Je ne suis pas en rouge, moi ! Et puis, c'est quoi d'abord ?

– Vous me le demandez chaque jour, Monsieur Armand et, pourtant, vous n'êtes pas en rouge, dit-elle de bonne humeur.

– Malin ça ! grogna-t-il.

– Vous n'ouvrez pas vos lettres ?

Elle désigna quelques enveloppes posées négligemment sur sa table de chevet. Seule l'une d'elles avait été consultée.

– Des publicités.

– Et votre fille, non ?

– Sans doute. Dans tout ça, il y a un truc coloré qui schlingue la vanille. La connaissant, un bidule très voyant qui pue à cent mètres, cela ne peut être qu'elle !

– Alors, comment cela se passe-t-il à l'étranger ? Singapour, je crois ?

– J'en sais rien, j'ai pas ouvert. Pour le reste, vous avez le *Guide du routard*.

– Toujours en froid ? interrogea-t-elle, visiblement contrariée.

– Je n'ai jamais bien compris ce que les températures venaient faire là-dedans. Disons plus sobrement que je n'ai rien à lui raconter et que je n'ai pas envie d'en parler davantage.

– C'est dommage.

– Vous voulez adopter ma fille ? Faites gaffe, elle est plus vieille que vous. Sans compter que vous vous taperez la smala avec mon gendre, un morceau de choix chez les arrivistes prétentieux. Si vous saviez comme je m'en...

– Oui, je me doute, affirma-t-elle en abrégant sa tirade. Cela ne me regarde pas. Quand on a la chance de connaître ses parents, je dis juste que c'est dommage.

Armand réfléchit à la dernière phrase de l'infirmière.

Ainsi, le fait de supporter longtemps sa tribu serait donc une opportunité à saisir. Au mieux, il y percevait surtout un prolongement des emmerdements que les gamins vous causent très jeunes. Il avait une image qu'il aimait ressortir sitôt qu'on le bassinaient avec l'âge et la famille.

Les dents.

– Voyez-vous, mon petit, un enfant vous les brise quand il les perd, lorsqu'elles repoussent, le jour où on les lui rectifie, les nuits où on les lui a arrachées en appelant cela bizarrement les dents de sagesse. Et, au moment où vous pensez en avoir fini, il se reproduit et recommence un cycle pour vous évoquer celles de sa descendance. Un beau matin, arrive ce jour tant redouté où il vous confie qu'il les use à nouveau en vous entretenant, sans pudeur excessive, de ses prothèses et de ses produits fixant l'appareil au palais. À aucun moment, de ses cinq mois à ses cinquante ans passés, il ne s'est demandé, lui, si vous en aviez eu. Des dents ! L'être humain est un ingrat qui engendre des individualistes dont l'instinct de survie pousse égoïstement à la reproduction d'un schéma morbide, donc insatisfaisant, mais relativement adaptable à l'égoïsme. En cela l'Eros et le Thanatos freudiens me conviennent parfaitement.

– Vous dites cela sur le coup de la colère. Je suis sûr qu'au fond de vous-même, vous les adorez tous.

– Ne focalisez pas que sur moi ! Dans ma génération, nous rencontrons tous ce problème. Avant que je vienne mourir ici, l'un de mes copains me confiait qu'il avait réalisé la même chose que moi au pot de départ en retraite de son fils. En rentrant, il a embarqué sa femme pour un voyage dans une île lointaine afin qu'ils puissent claquer tout leur fric. Leur gamin les avait tapés toute leur vie et ils craignaient qu'une fois pensionné, ce dernier les taxe encore pour qu'ils lui payent le ciné-club !

Fabienne éclata de rire et s'éclipsa sans demander son reste.

Elle était déjà partie depuis de longues minutes quand Élodie vint sortir le vieil homme de sa profonde méditation. Après les salutations d'usage, elle lui remit un petit bout de papier tout griffonné.

– Il vous faut m'excuser, j'ai pas de mémoire.

– Arrêtez de fréquenter le bloc rouge, malheureuse, vous voyez que ça s'attrape !

– Oh ! Méchant.

Décidément.

Tout le monde le trouvait sans-cœur en ce moment.

Sans doute une mode.

– J'ajouterai qu'il est heureux que vous ne rédigez pas les ordonnances, dit-il en ouvrant la demi-feuille soigneusement pliée en

quatre.

Il dut se reprendre à plusieurs reprises pour la lire.

Ékinoxir SAS y était-il écrit.

Une fois que son espionne eut terminé ses œuvres hygiéniques, il alluma son ordinateur. Après quelques instants, on entendit un cri si puissant qu'il traversa le couloir.

– Fais chier !

*
* * *

– Inadmissible. Vous pouvez me rappeler mon âge ?

– Quatre-vingt-cinq ou sept, dans ces eaux-là, Monsieur Bouzie. C'est cela ?

– Oui, Madame Chapillons. Je suis né au début de la guerre. J'avais presque dix ans lorsque le BCG est devenu obligatoire, pas loin de vingt ans pour le retour du général de Gaulle au pouvoir et pas encore trente quand Mai-68 a éclaté.

La directrice l'interrompit net.

– Vous allez me faire toutes vos dizaines ratées avec les grands rendez-vous de l'Histoire ?

– J'ai pas fini ! Presque cinquante ans pour la réélection de Mitterrand et la soixantaine quand on a gagné la Coupe du monde.

– D'accord, rien ne vous plaisait dans les années soixante-dix et vous n'avez pas de souvenir marquant sur le nouveau millénaire... Et alors ? interrogea la cadre supérieure, manifestement fatiguée par l'intervention du pensionnaire.

– Après, il y a que je n'ai pas attendu quatre-vingt-cinq piges pour qu'on me colle un contrôle parental sur mon ordinateur. Facho !

– Il suffit, Bouzies ! Qu'est-ce que vous voulez de plus ? Je croyais qu'il était en panne, votre PC.

– Pour ma fille. Seulement pour elle !

– Il doit l'être aussi pour autre chose, avança-t-elle goguenarde.

– Comprenez-moi, à la fin ! C'est irritant et infantilisant au possible. Quand je fais une requête sérieuse, il me marque *catégorie interdite*.

– Ah ! Mais encore ? demanda-t-elle avec gourmandise.

– Forcément, ça bloque tout.

– Que cherchiez-vous ?

– Cela ne vous regarde pas ! Je suis libre de revendiquer une part

d'intimité, non ? Déjà qu'une fois par semaine, il faut montrer son cul à des vilaines alors que je ne suis pas malade. Parce que, je vous le rappelle, moi, je ne suis pas l'un de vos débiles ou de vos perfusés. Tremblez, Madame Chapillons ! Tremblez que je fasse un recours auprès de la CNIL, du Défenseur des droits, à la Fondation de l'abbé Pierre, voire chez mes amis francs-maçons. Et vous savez, on a le bras long. Vous voulez que je vous dise comment ils me surnommaient, hein ?

– Calmez-vous ! Prenez donc une chaise, s'il vous plaît.

– Je m'assois, car j'ai mal aux genoux et non parce que j'accepte votre invitation.

– Si vous le souhaitez. Ici, il n'y a que deux catégories interdites. La première a trait aux médicaments et à tout ce qui touche au domaine médical.

– Ah ! Ben, c'est du propre. Voilà, on cache la vérité au malade. Vous nous laissez crever sans qu'on se doute un seul instant de quoi il retourne. Pire, vous nous empoisonnez à notre insu, puisque vous nous donnez des pilules alors qu'on ne sait même pas de quoi on souffre ! Malgré le haut respect que je vous porte, je vais saisir l'Académie de médecine et des sciences morales, écrire au président de la République et à *Notre Temps*, cria-t-il en extirpant un calepin et un crayon de papier de sa poche de veste.

– Je salue vos talents littéraires, mais vous n'y êtes pas. L'accès aux informations médicales perturbe énormément nos patients souffrants et âgés. Au tout début, je n'avais pas mis ces barrages. Très vite, il a bien fallu me rendre à l'évidence. Certains contestaient les diagnostics, d'autres refaisaient les ordonnances, on ne s'en sortait plus. D'ailleurs, tiens, où en est votre enquête ? Vous avez dû être visible et faire peur, car je n'ai plus remarqué de circulation de médicaments entre les pensionnaires.

Armand était gêné.

– Ça avance bien. Pensez donc, je vous l'ai dit, ils ne peuvent rien me refuser. Au fait, c'est quoi la seconde catégorie ?

– Je croyais que vous alliez m'éviter ce sujet. Cela ne vous paraît pas évident ? Si vous avez échoué, c'est bien en tapant une adresse interdite, non ?

– Oui. Enfin, j'sais pas.

– La mauvaise foi faite homme, Monsieur Armand Bouzies. Oh !

Vous n'êtes jamais gêné ? Aucune limite quand il s'agit de provoquer, chez vous. Comme vous souhaitez une mise au point précise, la seconde catégorie proscrite est la pornographie.

– Hein ?

– C'est ça, jouez-moi votre innocent. Cela vous va si mal ! Là encore, j'ai fait ma propre expérience. Non seulement le réseau était saturé par des connexions intempestives mais nous n'avions jamais eu autant de virus informatiques et de comportements déviants à traiter. Il a bien fallu que je prenne la décision qui s'imposait.

Armand ne dit rien et rejoignit sa chambre avec beaucoup de perplexité.

Quelques jours s'écoulèrent.

Après avoir échafaudé un plan digne de *Mission impossible*, où Max et Louis bâillonnaient la directrice dans un couloir, pendant qu'il cherchait dans son ordinateur les codes d'accès au surf non surveillé, il se résigna à passer par une source de renseignement extérieure.

Enfin, pas tant que ça.

Et un matin comme les autres, il franchit à nouveau le pas.

– Élodie, mon petit, vous seriez mignonne si vous me rendiez un grand service.

– Avec plaisir, mais il faut d'abord me laisser le temps de finir vos toilettes.

Il en profita pour réfléchir.

Comment Élisabeth avait-elle pu atterrir ici ? Existait-il une mutuelle plus cruelle que la sienne qui l'aurait contrainte à venir s'enterrer vivante en forêt percheronne ? Pourquoi ne parlait-elle jamais de sa famille ou de son entourage ? Qui pouvait bien être ce mystérieux admirateur dont la signature se confondait avec celle de sa société ?

Il fallait en avoir le cœur net et la mission ne pouvait plus attendre.

– Je suis à vous ! lança la fille de salle en frottant ses mains avec une solution hydroalcoolique.

– Vous vous souvenez du papier que vous m'avez remis l'autre fois ?

– Oui, sourit-elle. Vous me testez encore pour voir si je suis en passe d'accéder au rouge prochainement ?

– Ne craignez rien, répondit-il l'air agacé. Pourriez-vous me trouver qui se cache derrière ce nom sur votre Internet ? Vous le ferez à la maison puisque le surf sur les téléphones est brouillé dans cet asile.

– Facile ! Dites, je n'aurai pas d'ennuis au moins ?

– Non, je vous le promets. Cela restera entre nous. Et puis, tant que vous y serez, je vous le marque sur une feuille, cherchez-moi un peu cette molécule.

Elle fronça les sourcils en lisant le terme qui n'en finissait pas.

– De prime abord, je ne vois pas où cela vous mène. Vous pourriez le demander aux infirmières, mais je suppose que vous avez vos propres raisons. Si vous m'assurez que cela reste entre nous, alors c'est d'accord, conclut-elle en lui faisant une œillade complice.

– Et la petite Lucie ? enchaîna le fourbe.

L'après-midi qui suivit était un jour sans tango.

Élisabeth se sentait lasse et préféra descendre à la cafétéria.

Ils souffraient tous les deux du plan de zonage. Les terrains neutres étaient assez restreints en hiver et l'interdiction de toutes communications entre les rouges et les bleus au sein des chambres ne facilitait pas l'affaire.

– Vous avez vraiment l'air fatigué, chère amie.

– Oui, un peu. Demain, cela ira mieux. J'ai ma fidèle compagne, plaisanta-t-elle en désignant le portique où était suspendue sa perfusion.

– Je vous le souhaite ! C'est un peu long quand on ne fait rien d'autre que les repas.

– Je suis sincèrement désolée, mais je ne me sentais pas capable de danser.

– Oh ! Je disais cela à titre général. Tenez, en sortant d'ici, je vais à la réception. Voulez-vous que j'y dépose une correspondance ou que je vous retire votre courrier ?

– Non, merci. Je n'écris pas et je n'attends pas de nouvelles.

– Maudits téléphone et Internet, plus personne n'utilise de stylo.

– De ce côté-là, je n'escompte rien non plus.

Elle regardait par la fenêtre comme si elle espérait que quelqu'un vienne la chercher. Élisabeth ne lui avait jamais paru aussi frêle, lui semblant prête à défaillir sous ses yeux à chaque instant. À quoi aspirait-elle ?

– Ça ne vaut pas la mer, n'est-ce pas ?

– Pour ne rien vous cacher, Armand, j'y pensais.

– J'ai une petite bicoque en Normandie, je vous en avais déjà parlé ?

– Racontez-moi, je connais très bien ce coin-là, s'engoua-t-elle en reprenant quelques couleurs.

– C'est pas le Normandy, mais je suis à deux rues de la plage, à Deauville.

– Très chic le secteur.

– Tape-à-l'œil. Une idée d'investissement de ma femme. Au décès de mon père, nous étions propriétaires de notre maison. Comme on se sentait à l'aise, nous avons franchi le pas. Avec ma belle-mère, on a beaucoup moins bien profité.

– Elle est morte sans fortune ?

– Ah ! Non, répondit-il surpris. Elle était juste casse-couilles et elle a mis du temps à s'éteindre. Il fallait toujours l'y emmener, sur la côte...

– Ne la blâmez pas ! En plus, votre épouse n'en a guère abusé.

– Elle n'a qu'à s'en prendre qu'à elle-même. Moi, j'aurais aimé plus tôt, plus petit et moins cher pour qu'on en profite plus vite. Mais Madame avait ses exigences de standing !

– Eh bien ! Dites-vous que, grâce à elle, vous en jouissez maintenant. Vous êtes un horrible grincheux, capable de reprocher à votre femme d'être morte en vous laissant, pardonnez du peu, une superbe villa sur la Côte fleurie.

– En travaux ! Nous avons dépensé une fortune là-dedans. Pour le même prix, j'aurais été propriétaire d'une magnifique maison au Crotot. Vous aimez les oiseaux ?

– Moins que Deauville et ses mouettes. Vous avez la rancune tenace. Vous lui en voulez, n'est-ce pas ?

– Indirectement, je lui dois notre rencontre juvénile.

– Juvénile ?

– Pour moi, la vieillesse, c'est comme la jeunesse, ça passe trop vite. On est dedans, on suit le chemin, on ne s'embarrasse pas trop de questions. Et puis un jour, on se retourne, c'est déjà fini !

– L'issue n'est pas la même...

– D'un côté comme de l'autre, c'est un grand saut vers l'inconnu. Quand je découvre quelque chose de nouveau à mon âge, je le vois toujours avec des yeux d'adolescent. Quelque chose... ou quelqu'un.

Il croisa son regard.

Elle se troubla.

Il choisit de la sortir élégamment de cette impasse en relançant la conversation.

– Et vos enfants ? Nous n'en avons jamais parlé.

– Pour cause, je n'en ai jamais eu.

Armand se sentit mal à l'aise à son tour.

– Je vous prie de m'excuser, je ne savais pas.

Élisabeth le foudroya.

– Vous ai-je dit que j'en avais perdu un ? Que j'avais avorté ? Que je ne pouvais pas en avoir ?

– Ma foi... non, reconnut-il gauchement.

– C'est une chose que je n'arriverai jamais à comprendre. À quatre-vingt-deux ans, on me plaint toujours quand je réponds à cette question indiscreète que, par ailleurs, je ne me suis pas permis de vous poser directement la première !

Il baissa les yeux et, ne trouvant pas les mots, décida de rester coi.

– Je n'ai pas eu d'enfant, parce que je n'en ai pas voulu. J'ai aimé des hommes, mais sans avoir l'idée de tomber enceinte. Et j'ai vieilli sans caresser de rêve de descendance, saisissez-vous cela ?

– Oui. Enfin, à ma façon, sans doute, balbutia-t-il en relevant légèrement la tête.

– Non. Vous ne comprenez rien. Ça se voit à votre regard ahuri ! grogna-t-elle en se rendant compte qu'elle élevait la voix.

Elle mit son visage entre les mains et prit une profonde inspiration.

– Excusez-moi, je me suis emportée, mais cette réflexion est toujours blessante pour moi. J'ai le droit à une revanche, dites-moi, annonça-t-elle gaiement tout à coup. Et vous ?

– Moi ?

– Combien d'enfants ?

– Une fille, je vous en ai déjà un peu parlé.

– Ah ! Voici donc démasqué votre empressement quotidien à relever le courrier à la réception.

– Détrompez-vous. On ne se cause plus. Je pensais qu'elle ferait un signe pour les fêtes, mais ce ne fut pas le cas. Remarquez, c'est bien comme ça. On se serait mal rabibochés et cela aurait fini par repartir en vrille un jour ou l'autre. Là, au moins, chacun respecte ses propres limites. C'est mieux, non ?

– C'est toujours dommage de couper les ponts quand on a une famille, déplora-t-elle.

– J'ai déjà entendu ces mots il n'y a pas très longtemps. Cela doit être une remarque purement féminine.

– Je ne sais pas. Toutefois, je constate que si vous dissimulez bien votre éventuelle déception, vous ne me semblez pas plus heureux pour

autant. Est-il indiscret de... ?

– Je n'ai pas de secret. Elle a suivi mon gendre à Singapour. Toute la famille a pris l'avion et a choisi de changer de vie. Je les accompagnais partout jusque-là. À la mort de sa mère, elle s'est mis en tête de m'accueillir dans leur maison. J'y étais bien. Parfois, on se gênait un peu, mais pas souvent tout compte fait. Cette promotion leur a tourné les sangs. Ils ont décidé de bouleverser leurs habitudes, de tirer un trait sur tout ce qui les entravait. J'ai dû en faire partie sans m'en apercevoir. Un jour, il n'y a pas très longtemps de cela, j'ai bien remarqué que tout était fini. Pourquoi jouer la comédie ? Alors, j'ai arrêté.

– Vous avez pu leur expliquer ou leur décrire votre souffrance ? Ils ont dû être surpris !

– J'ai stoppé net. J'ai coupé les connexions et taillé dans les sentiments.

– Je ne pense pas que votre femme vous aurait approuvé. Réfléchissez encore, mon ami... il n'est jamais trop tard. Croyez-moi, Armand.

– Oh ! Elle... soupira-t-il.

– Pardon, je suis indiscrete.

– Pas trop. Dites-moi, à charge de revanche, existe-t-il un monsieur Löturz ? interrogea-t-il avec un œil coquin.

– Cabotin ! Vous êtes irrésistible au jeu des questions et des réponses. Il n'y a jamais eu d'époux. C'est mon nom, tout simplement. Pas d'enfant, pas de mariage et si vous me traitez de vieille fille, je vous boude pour les trois mois à venir !

– Loin de moi cette vilaine pensée. D'autant que vous êtes ma seule amie ici.

– Amie ?

– Ben, oui ! Comment qualifieriez-vous notre relation ? Se rencontrer tous les jours, manger ensemble, partager des passions identiques, apprécier les mêmes discussions et, si possible, en rire plus souvent que d'en pleurer, vous appelleriez ça comment ?

– Bonne question. Pour moi, ce sera de l'inédit.

Elle réfléchit un court instant. Sa main balaya la table dont le plateau était en marbre et elle sourit tendrement.

– Oui, Armand. C'est parfaitement cela. Inédit.

– Bien. Si votre inédit se réalise à deux, on vieillira côte à côte grâce à votre bel idéal. Ça sonne bizarre, mais je respecte.

Ils partirent à rire.

Le lendemain matin, comme à son habitude, Élodie vint faire la chambre.

– Vous auriez pu me prévenir quand même, Monsieur Armand.

– De quoi ?

– J'ai un mari. Par chance, il était à la cuisine avec la petite.

– Je ne saisis pas bien...

– La boîte que vous m'avez fait chercher, vous auriez pu me préciser qu'elle était dans vos catégories interdites.

– Qu'est-ce que j'y peux si votre directrice nous empêche d'accéder à tout ce qui est médical !

– Je ne parle pas de votre molécule mais de votre fameuse entreprise.

– Et alors ?

– C'est une agence d'artistes.

– D'artistes ?

– Plutôt d'un genre spécial, si vous voyez ce que je veux dire...

– Comment ça ?

Elle se rapprocha du lit où il était assis.

– Une société de modèles porno. Du X, chuchota-t-elle.

Bouzies écarquilla les yeux et éclata de rire.

– Vous plaisantez ! Vous avez dû remplacer une lettre par une autre.

– Justement, non. Je m'y suis reprise à deux fois.

– Attendez ! Vous êtes en train de m'affirmer qu'une entreprise représentant des actrices de films de cul envoie, chaque semaine, un énorme bouquet de fleurs à madame Élisabeth Löturz ?

– Oui.

– Cela ne colle pas du tout avec son attitude.

– Oh ! Son genre, vous savez... Enfin, je reconnais que j'ai pensé comme vous quand j'ai vu ça.

– Sans doute en était-elle l'une des administratrices ou travaillait-elle au standard.

– Alors, là...

– Mon p'tit, quand on tient un fil, il faut dérouler la pelote. Demain, vous...

– Rien du tout ! Ni les autres jours, d'ailleurs. J'ai ma gosse et mon époux. J'vous raconte pas le scandale s'ils étaient amenés à découvrir que je m'intéresse à ces choses.

– Tentez de me faire croire aussi que cela ne vous a pas titillée un peu, allez ! provoqua-t-il presque en l'hypnotisant. Vous en mourez d'envie. Avouez !

– Oh ! s'exclama-t-elle en rougissant.

Elle se donna quelques secondes pour peser le pour et le contre.

Un éclair illumina son visage.

– Et puis, après tout, les occasions de se marrer ne sont pas si fréquentes ! Je peux bien vous le dire, oui, j'ai cherché. Mais je ne sais pas comment m'y prendre.

– Attendez ! Je vous note deux ou trois noms. Rendez-moi le papier. D'abord, on regardera qui sont les dirigeants, vous taperez cela, ordonna-t-il en écrivant des adresses de sites. Puis vous irez voir l'organigramme de la société et, au cas où, dans leur fichier d'actrices. Il doit y avoir un onglet avec un truc genre « nos modèles » ou je ne sais quoi.

Élodie, hilare, prit le papier.

– Mais, Monsieur Armand, elle a quatre-vingt-deux ans !

– C'est vrai ! Suis-je idiot, je vous remercie. Soyez donc surtout attentive à toutes les catégories « archives », suggéra-t-il en soulignant deux fois le mot qu'il venait de consigner sur le pense-bête rédigé à l'attention d'Élodie.

Elle tourna vite les talons, faisant mine de repartir dans le couloir.

– Vivement demain, hein ?

– Là, je dois reconnaître que je suis impatient. Et, au fait, ma molécule ?

– Oups ! J'allais oublier. Une fois de plus, heureusement que j'étais dans la salle à manger.

– Encore ! Pourquoi donc ? s'inquiéta-t-il.

– J'ai pas pu l'écrire ni même vous l'imprimer, rapport aux sanctions que je risque, voyez-vous ?

– Oui, dit-il, excédé, mais l'essentiel vous l'avez compris ? Vous ne bossez pas dans un garage, non plus.

À petits pas, elle revint vers le lit pour chuchoter à nouveau :

– Antidépresseur principalement utilisé pour son effet secondaire.

– Un psychotrope ! Et quelles sont ses fameuses conséquences indésirables ?

– Réduction de la libido, reconnu-elle, visiblement gênée.

Armand resta prostré sur sa couverture.

– Je suppose que ça a dû bien vous faire marrer.
– Pour être honnête, dans un premier temps, j'étais écroulée. Juste après, je me suis bien douté que si vous me le demandiez...
– C'était qu'on me l'avait prescrit.
– Alors, là, j'vous jure, j'ai plus ri. J'me souviens même avoir dit : « Pauvre monsieur Armand, ça ne doit pas être simple tous les jours quand on a des pulsions qu'on n'arrive pas à satisfaire. »
– Je puis vous assurer que je n'ai pas de pulsion insatisfaite !
– Oh ! Moi, vous savez, tant que cela reste entre nous, j'vous crois. Bon, il faut que j'y aille. À demain !

*
* *
*

– Madame la directrice, je vous somme de me dire pour quelles raisons on m'a prescrit du peine-à-jouir en comprimés ? Et deux fois par jour, s'il vous plaît !

– Qu'est-ce que j'en sais moi ?! Je vous le rappelle, je ne suis pas médecin. Au passage, Monsieur Bouzies, cela vous permet de houspiller quelqu'un d'autre, lâcha madame Chapillons qui étudiait un dossier, assise derrière son bureau.

– Si ce n'est pas vous, tant mieux ! Car, ce coup-ci, j'alerte les médias. L'opinion a le droit d'être informée. On nous torture dans cette maison. Pire encore, on nous stérilise, dit Armand avec gravité. Vous nous castrez chimiquement, accusa-t-il en pointant l'index.

– À votre âge ? Non, mais ça ne va pas bien en ce moment...

– Parfaitement ! J'ai les preuves dans la main.

Il lui montre deux comprimés blancs.

– Et alors ?

– Réducteurs de plaisir. Oui, Madame, de libido. Je suis humilié dans ma virilité. En quatre-vingt-cinq ans, après n'avoir reçu que des compliments de la gent féminine, on bâillonne mes capacités d'expression.

– Ah ! Parce que vous vous exprimiez par là, vous ?

– C'est une image. Entre nous, si je peux vous confier un petit secret qui ne sortira pas de ce bureau...

– Non, je ne préférerais pas. Gardez-le !

– Si, si, ça me tient à cœur.

Elle afficha un sourire convenu.

– Voilà. Certains matins, j'ai encore la ficelle chaude entre les deux quignons.

– Oh ! J'en étais sûre. De grâce... Pas ça !

– Quoi ? La sexualité des vieux, vous en faites des colloques, mais dès qu'il s'agit de mettre les mains dans le cambouis, y a plus personne !

– D'accord. J'ai vraiment du travail qui m'attend, supplia-t-elle en lui montrant une pile de chemises remplies de documents. Je suis contente pour vous. Voilà, c'est bon ? On a fait le tour de votre virilité ?

La chef d'établissement soupira profondément. Elle ôta ses lunettes et le regarda avec un air désespéré.

– Pour l'amour du ciel, asseyez-vous. Finalement, cela tombe bien que vous soyez ici. Il fallait que nous vous parlions avec Nadine et comme c'est son jour de visite dans nos murs, dit-elle d'une voix douce en tapotant sur son téléphone portable.

– La psychopathe ?

– La psychologue, oui. Thérapeute, mon cher. Ne l'accablez pas, elle n'a fait que son travail.

– Incompétente, surtout. Saviez-vous qu'elle était nymphomane ?

– Monsieur Armand, s'il vous plaît, juste une petite pause. Vous êtes charmant, mais par moments...

Nadine Médricourt entra dans la pièce.

Elle le salua rapidement. Apparemment, elles avaient déjà eu une conversation le matin même. Elle s'assit sans le regarder et donna un coup de menton en direction de Chapillons.

– Je t'en prie. Monsieur Armand, je laisse le soin à Madame la directrice de vous expliquer les choses et j'interviendrai pour les éclairages nécessaires.

N'entendant rien à ce qui se tramait, il décida d'écouter sagement.

Son cœur palpitait plus intensément que d'habitude. Cela paraissait si sérieux, si grave.

– Voilà. Suite aux incidents malheureux qui se sont déroulés dès les premiers jours de votre arrivée, nous étions obligées de procéder à une évaluation psychomédicale et administrative, si je puis dire. Vous comprenez ?

– Oui, balbutia-t-il, visiblement inquiet.

– Il fallait que nous sachions impérativement si la rapidité avec laquelle vous aviez vu votre environnement immédiat évoluer avait eu

un impact physiologique ou affectif sur votre santé ou votre perception, précisa Nadine.

– Les machins cognitifs ?

– Si vous voulez, Monsieur Armand. On peut évoquer cela aussi.

– Les conclusions ne sont pas faciles à entendre, je me doute bien.

– Parce que vous en avez trouvé ? s'adressa-t-il à la directrice.

– Oui. Sur l'aspect médical, vous avez une consultation avec le docteur Landrim tout à l'heure. Je ne peux pas vous en dire plus, mais rassurez-vous, il vous expliquera. Par contre, sur la résonance psychologique... écoutez bien ce que ma collègue va vous préciser.

La thérapeute le fixa dans les yeux avec sévérité.

– Il est manifeste que cette situation vous a largement perturbé en développant des sentiments contrariés par une confrontation morbide récurrente.

– Hein ? interrogea Armand, totalement incrédule.

– Vous vous sentez oppressé, n'est-ce pas ?

– Oui, si on veut.

– Des choses que vous trouviez insignifiantes, il y a peu encore, vous paraissent insupportables.

– Ce n'est pas faux.

– Vous êtes en rupture avec votre entourage proche ?

– Je vous rassure, ça peut revenir vite aussi. Enfin, si je retrouve une carte SIM.

– Et vos amis de l'établissement vous reprochent souvent votre caractère bougon, voire, parfois, une certaine forme de méchanceté. Vous ne niez pas ?

– Certains voient le mal partout, que voulez-vous !

– Nous allons vous aider. Vous n'êtes pas seul, Monsieur Bouzies, affirma Nadine en lui posant une main sur l'épaule.

– Là, je vous arrête de suite. Si c'est pour recommencer vos parlottes à la con, ça ne m'intéresse pas.

– Ce sera pourtant nécessaire.

– Je confirme ce que vous dit Nadine. Nous ne pouvons pas vous laisser comme cela et vous ne sauriez rester attentiste. Il y a déjà des répercussions visibles de ces événements. Nous sommes convaincues que vous avez la capacité de remonter la pente, mais il faut que nous vous aidions... au moins, temporairement.

– Des répercussions visibles, répéta-t-il avec un air hébété. Vous

allez me mettre un voisin ? C'est ça ?

– Non. Mais à la demande de votre fille, nous avons établi tout ce bilan médical. L'équipe est tombée d'accord pour qu'une mesure de sauvegarde soit prise en votre faveur. Attention ! Que l'on soit bien sur la même longueur d'onde. Il s'agit de vous protéger.

– Attendez ! Je ne suis ni fou ni idiot. Votre charabia ne veut rien dire. Précisez davantage pour voir, Madame Chapillons.

– Nous le savons bien que vous n'êtes pas sénile. Sinon pourquoi vous aurions-nous invité à venir ici ?

Armand se tenait aux deux bras du fauteuil.

Encore quelques révélations et il les briserait à coup sûr.

La directrice prit le temps de poser la voix et se lança d'une seule traite.

– Une demande a été adressée au juge des tutelles afin qu'une curatelle renforcée soit prononcée.

– Contre moi.

– Pour vous, précisa Nadine.

– Ma propre fille, la garce...

Il plongea dans le vague. Des sentiments de désespoir et de haine luttèrent à l'intérieur. Son cœur cogna si fort dans la poitrine qu'il décida d'affronter pour ne pas sombrer davantage.

– La renforcée, c'est quand on n'a plus accès à rien. C'est ça ?

– Pas vraiment, répondit la thérapeute. Pour vous protéger, une personne de confiance va gérer vos comptes bancaires et réfléchir avec vous aux engagements que vous seriez amené à prendre.

– Quatre-vingt-cinq piges et je retombe en enfance. Vous parlez d'une cure de jouvence ! Enfin, si on veut. Quand on pense qu'un minot de douze ans peut avoir une carte bleue. Je ne suis plus rien, en fait. Vous m'enlevez tout, balbutia-t-il la larme à l'œil.

– Votre réaction est compréhensible, n'est-ce pas Nadine ? Rassurez-vous, rien n'est définitif. Cela ne dure que cinq ans.

– Oh ! Je connais tout ça. Ne vous cassez pas la tête, va. Dans cinq ans, on renouvelle ou je passe carrément sous tutelle. Franchement, vous avez beaucoup de pensionnaires qui ont retrouvé leur autonomie juridique après un placement aux bons soins d'un curateur ?

Elles ne répondirent pas.

La directrice tenta d'illuminer son visage et prit une posture enthousiaste et volontariste.

– Malgré tout, vous conservez le droit de vote et vous pourrez même continuer à voir toutes les personnes que vous désirez.

– Oui, la liberté d'aller et venir dans les couloirs jaunes d'un asile bâti dans un trou paumé près de Nogent, se résigna-t-il. L'énorme privilège de fréquenter des vieux séniles, malades, désorientés. Tenez, vous qui êtes pleines d'esprit, bardées de diplôme, vous pourriez m'expliquer un truc ?

Ses deux interlocutrices opinèrent du chef.

– Imaginons une idée folle et que, demain, je veuille me pacser ou me marier avec l'une de vos pensionnaires. Il faudra l'assentiment de mon curateur, enfin de ma fille, je suppose, voire du juge...

– Oui, mais...

– J'ai pas fini, Madame Nadine ! Par contre, je suis libre de reconnaître n'importe quel gamin et de vous dire que je vous emmerde. Vrai ou faux ? Elle est où la justice ?

– Certes, vous pouvez assumer la paternité d'un enfant sans le soutien de la personne garante de vos droits ou de l'autorité judiciaire, mais on peut aussi penser qu'à votre âge...

– Je pourrai mourir sans gêner tout le monde, hein, c'est ça ?

L'entretien dura près de deux heures.

Il apprit notamment que sa fille avait décliné la sale besogne et que, si le juge validait cette option, ce serait madame Chapillons qui gérerait ses intérêts.

Comme il était très affaibli, la directrice décida de faire venir le médecin dans la chambre au lieu d'obliger Armand à se déplacer à l'infirmerie. La psychologue l'accompagna et assista à l'entretien avec le docteur Landrim.

Il resta silencieux et Nadine Médrécourt respecta cette volonté un long moment.

On entendit des pas dans le couloir, puis une voix.

C'était Fabienne qui commençait le tour du soir.

– Je vais vous laisser, Monsieur Bouzies. On se reverra demain, glissa tendrement la psychologue.

– Ai-je le choix ? murmura-t-il.

– Dites-moi ? Vous n'êtes pas obligé de me répondre, mais votre épouse, son doigt n'était pas enfoncé sur la touche Q, n'est-ce pas ?

Il releva la tête et la regarda droit dans les yeux.

– *Escape*. Pas glorieux, hein ?

CHAPITRE 3

La grande évasion

– On s’tire ! Je vous assure que c’est possible. Regardez, j’ai tous les plans et, en plus, c’est bientôt le printemps. L’an dernier, j’ai planqué une clef dans le puits de la maison de Deauville. Vous vouliez voir la mer, non ?

– Armand, j’ai des attaches ici.

– Votre glucose, je sais ! J’ai réfléchi, Élisabeth, j’aurai des provisions pour le transfert et Jeanne peut me trouver un portemanteau pour vos poches de précieux liquide.

Elle écarquilla les yeux.

– Un portique ?

– Un truc pliant que je pourrai mettre dans le sac de voyage. La garce me demande cinq cents pour l’ensemble, mais je m’en fous, j’ai encore assez d’oseille. Par contre, après, je compte sur vous, vous en avez assez ? interrogea-t-il l’air inquiet.

– Du fric ?

– Oui, pas du glucose ! Ça, je m’en charge.

Elle éclata tout à coup en tortillant un mouchoir qu’elle tenait à la main depuis le début de leur conversation.

– Vous me barbez à la fin avec vos perfusions ! Vous croyez que ma vie se résume ici à un cathéter et à ce machin à la noix dont les roulettes se grippent en permanence ?

Élisabeth, dont le teint était souvent aussi pâle que ses chemisiers blancs immaculés, prit brusquement quelques déclinaisons de rouge aux joues. Ce que Bouzies pouvait l’agacer parfois ! Toujours à titiller le point sensible, à s’acharner, comme il s’en vantait, sur le fameux bout de ficelle d’une pelote dont il ne voyait jamais le terme.

Ces derniers jours, elle était fatiguée. De tout.

Des traitements, de ces murs clos angoissants et des gens qui désespérément la laissaient indifférente au sort des autres. C'était sans compter avec ce drôle de zig, monsieur Armand, comme ils l'appelaient tous ici. Habillé à la mode d'un magazine qui ne devait tirer qu'en noir et blanc, d'une hygiène sans doute sommaire pour peu que l'on trouve suspecte son immersion matinale dans toutes sortes de parfums qui devaient être des échantillons échangés avec des pensionnaires bleutées.

Il cumulait tous les défauts rédhibitoires qu'elle avait pu lister au fil des décennies, sauf un.

Il la faisait rire.

Ces derniers temps, cette particularité, qui ne s'achetait pas, revêtait le plus grand prix pour elle. Pourtant, à ses yeux, elle le payait un peu trop cher en ce moment. Elle fut arrachée à ses pensées par la contrition sincère de son partenaire de tango.

– Pardon, Élisabeth. Je croyais que cela vous tenait à cœur de savoir que j'assurerais votre bien-être et même votre confort, s'excusa-t-il, visiblement affecté.

– Je vous jure ! Vous êtes un drôle de type. Pour l'argent, oui, j'en ai. Na ! Si je le voulais, nous partirions en taxi d'ici jusqu'aux Seychelles. Cela vous conviendrait-il ?

– Bah ! Deauville, ça vaut bien l'océan Indien. Et puis le bout du monde, on est fatigué de le voir sur les chaînes de télé. J'étais sûr que vous aviez de l'oseille. Je ne comprends toujours pas pourquoi vous êtes venue vous enterrer à Nogent. Bon, volontaire ? interrogea-t-il, visiblement excité à l'idée de la réponse positive.

– Non.

Armand blêmit. La passion avec laquelle il avait mené cette conversation depuis le début s'était éteinte sur un mot de trois lettres. Comme pour le vélo ou le cheval, il décida de ne pas abandonner dès la première chute.

– Je ne vous demande pas en mariage, merde ! s'énerva-t-il.

– Tant mieux, car je refuserais. J'ai bien éconduit des princes, alors un p'tit pandore...

– Quand Madame faisait l'actrice peut-être ?

– Oh !

Élisabeth se ferma brutalement et rembobina le fil de sa perfusion.

Elle se leva d'un bond et partit, visiblement fâchée, sans se retourner.

Il ne chercha pas à la retenir.

Quelle raison avait-il de forcer le destin à tout prix pour une échappée en solitaire qu'il rêvait égoïstement de réaliser à deux ?

Tout le reste de l'après-midi, Armand demeura seul au fond de la cafétéria.

Il fit le point.

Un peu sur lui, beaucoup sur les autres.

Ceux qui lui manquaient et qui n'étaient plus là et, bizarrement, ceux qui étaient encore bien vivants et qui n'avaient pas eu la bienséance de partir avant lui. L'humanité avait un grave défaut à ses yeux. On n'était jamais le dernier à se retirer. En s'installant pernicieusement entre la vieillesse et la fin, le temps devenait angoissant.

Il se souvint d'une anecdote concernant son oncle. Une génération tellement convaincue qu'elle ne serait pas centenaire que les jeunes gens, à peine sortis de leurs obligations militaires, achetaient leur plaque mortuaire. « *La classe 1920 à notre camarade* ». Ils en rigolèrent plus d'une fois au bistrot du village. Puis, un jour, ils ne furent plus que trois et il fallut bien désigner celui qui aurait la garde des épitaphes. Quelques années plus tard, le destin n'en retint plus que deux et un funeste jeudi des années cinquante, l'Indochine fit le vide. Le seul militaire de la bande de copains avait écopé d'une balle perdue.

Il ne resta plus que son aïeul et le regard d'une veuve, ancré à tout jamais dans sa mémoire, qui l'émut aux larmes en lui remettant l'article funéraire. Ce jour-là, il apprit à ses dépens que l'injustice n'était pas forcément de disparaître trop tôt mais de vivre trop longtemps après les autres.

Durant plus de quarante ans, le tonton contempla sa plaque gravée dans le salon. Gardien de sa propre mort, il n'avait pas trouvé de meilleur endroit permettant à la famille et aux pompes funèbres de s'en souvenir le jour venu.

Quand le vieux dévissa à quatre-vingt-dix-neuf ans, Armand n'eut pas le cœur de laisser le bout de marbre à l'humidité et aux quatre vents. Il conserva ce trophée macabre dans son bureau, en expliquant cette singulière histoire à qui voulait bien l'entendre. Une fois à la retraite, il l'emporta à Deauville. Comme il ne s'était rendu qu'une ou deux fois sur la tombe de son oncle, le bibelot mortuaire le rapprochait

de lui.

Cet après-midi-là, Bouzies décida de se faire incinérer.

Une idée, comme ça.

À l'instar de mille autres combinaisons qu'il avait adoptées en regardant la mer et qui s'étaient effacées inexorablement avec chaque marée basse.

Durant trois jours, Élisabeth et lui s'efforcèrent de ne pas se croiser, en choisissant des heures de service différentes ou en jonglant avec les plannings des activités.

Le mardi midi, il se trouva en conversation passionnée avec Max.

Les jours de saucisse aligot, les résidents avaient toujours le verbe haut.

On ne comptait pourtant pas énormément d'Auvergnats parmi les pensionnaires, mais le personnel l'avait remarqué aussi. Les femmes mangeaient plus vite et disparaissaient pour laisser la place aux grandes causeries masculines qui faisaient s'éterniser le dessert.

– Non. Je ne dis pas, Max. La curatelle te permet de voter. Mais t'avoueras quand même que t'as des mecs sains d'esprit qui élisent plus mal que des hommes que la justice a décidé d'accompagner.

– Pas sûr, Armand ! s'exclama-t-il tout en levant la main et en rehaussant le menton.

– Ah ! Quelle caboche ! La retraite des vieux, c'est la gauche.

– La revalorisation la plus sensible des pensions, ce fut la droite, mon cher.

– Putain, que t'es borné ! Blum, Jaurès, Mitterrand, même Hollande a fini par se rendre compte qu'on existait. Le progrès, camarade !

– Napoléon, de Gaulle, Giscard d'Estaing, Chirac. T'as qu'à lire Anquetil, tu verras ce que c'est qu'un dessein national !

– Gagner cinq Tours de France et cinq Paris-Nice, je suis d'accord, ça force le respect. Mais je te parle des idées, pas de cyclisme.

– Louis-Pierre Anquetil, patate ! *Histoire de France depuis les Gaulois jusqu'à la fin de la monarchie*, quatorze volumes, j'attaque le sixième sur le site internet de la BNF.

– Alors là, forcément. Si son éminence grise nous la joue intello en mode droite caviar, sous prétexte qu'il s'emmerde en l'absence de rediffusion des *Derrick* à la télé... On discute plus, quoi !

– Comme tu vois Armand, on cause plus. Et quelque chose me dit que tu ne perdras rien au change, bougonna-t-il en sortant une petite

boîte argentée.

– Encore tes saloperies de cachets, tu ne devrais pas en avaler autant.

– Qu'est-ce que t'y touches ? T'es médecin ? D'ailleurs, je sais comment me soigner.

– T'es sûr que t'en prends pas un peu trop ?

– Je vais te faire une confidence. Quand ma légitime est tombée malade, j'ai systématiquement divisé par deux les prescriptions du docteur.

– Quel rapport ?

– Qu'elle est morte malgré tout à soixante-deux ans ! Pour une femme, c'est bien non ? Juste avant ma retraite, lança-t-il en éclatant de rire devant son interlocuteur stupéfait.

– T'es con, toi, je te...

– J'interviens à temps. On s'étripe ? demanda Élisabeth qui était arrivée dans le dos d'Armand.

– Allez, les amoureux, j'vous laisse.

– T'es lourd Max, vraiment...

Quand l'historien amateur eut tourné les talons, Armand prit de suite la parole.

– Je voulais vous dire que...

– Stop ! Je ne souhaite pas en savoir davantage. Vous, écoutez. Ça vous changera un peu. C'est parfois reposant, affirma-t-elle sous le sceau de la confidence.

– D'accord.

– Votre plan est mauvais. Nous ne serons pas partis de quelques heures que les gendarmes viendront bien évidemment vérifier si nous ne sommes pas dans votre maison normande.

– Si vous le permettez, je comptais bien brouiller les pistes. Je pensais donner votre téléphone à Max pour lui demander de chercher du réseau dans la...

– Ben voyons, James Bond, encore un complice ! Vous ne voulez pas faire une distribution de tracts non plus ou installer une banderole au portillon ?

Il se renfroigna.

Elle lui posa alors une main sur l'épaule et adopta une voix douce.

– Mon ami, j'en ai envie de votre balade. Vraiment.

– Chouette ! Si vous saviez...

– Attendez. J'ai la volonté de partir, mais également de revenir. Comprenez-vous ? Je vous l'ai dit, j'ai des attaches ici. Tout n'est pas toujours aussi clair que vos yeux veulent le voir ou que vos oreilles peuvent l'entendre. Avec votre plan, nous arriverons là-bas dans un grand état de fatigue et on se retrouvera dans un fourgon de gendarmerie dès le lendemain. Pas ça, Armand. Surtout pas ça !

– Que préconisez-vous ? interrogea-t-il en se grattant la tête.

– Je vous laisse faire pour la traversée du jardin. Je vous avouerai n'avoir pas compris grand-chose à votre machination. Après, j'appellerai un taxi, direction Paris, en une ou deux étapes. En trois stations de métro, on les sèmera. Et puis, on recommencera la multiplication des moyens de transport.

– On ne prend pas l'A13 ?

– Vraiment, c'est pas facile avec vous ! Non, on ne l'emprunte pas. J'ai envie d'y passer quelques jours, moi, à la mer. Pas quelques heures ! Nous courrions le risque de nous faire arrêter à l'une des nombreuses barrières de péage.

– Ah ! Vous brouillez les pistes. Remarquez, ça vous connaît.

Elle ne releva pas l'allusion.

– Pour le retour, on fait la même chose en sens inverse et on rentre honorablement. Dignement, ça, vous avez compris ?

– Oui, mais ça ne change pas l'emplacement de ma maison à Deauville.

Elle étouffa un cri avec la main.

– Ah ! L'cornichon. Vous n'êtes pas possible, c'est dingue. On ne croirait pas que vous avez été flic.

– Commissaire, rectifia-t-il. C'était une promo retraite, j'ai des circonstances atténuantes, non ? plaisanta-t-il en souriant.

– Vous sauvez toujours tout avec votre humour, hein ? On se la joue facile depuis quatre-vingts ans. Monsieur, apprenez que nous descendrons au Normandy.

Il laissa échapper un sifflement et revint de suite à la charge.

– C'est ça votre discrétion ? demanda-t-il, goguenard.

– Qui penserait aller nous chercher là-bas ? Un nom au hasard sur le registre et c'est Madame et Monsieur Machin qui s'offrent un séjour sur la côte. Pas mal, n'est-ce pas ?

– J'aurais pu faire la même chose avec un Formule 1.

– Finalement, votre épouse, c'était peut-être une sainte, soupira-t-

elle.

– Au fait, j'y songe tout à coup. Une chambre double ?

– C'est mieux pour un faux couple, non ?

– Mais je croyais que nous étions juste des « inédits » ?

Elle se mit à rire aux éclats.

– Ne rêvez pas, mon cher ! Dans un *king size*, on peut passer une nuit complète sans rencontrer son voisin.

– Ah ! s'exclama-t-il, un peu déçu.

*
* *

– Cinq cents euros ! Vous êtes gonflée, ma cocotte.

– Armand, si vous le voulez, on annule le *deal*. Vous irez vous procurer ailleurs votre matériel médical, vos perfs et le glucose. Pourquoi pas à la Pharmacie du Centre et sur ordonnance ?

– Ne soyez pas cynique, Jeanne. J'ai toujours été réglo et vous aussi. Vos aiguilles, c'est quand même pas des recyclées au moins ? Non, j'dis ça, c'est à cause de la filière albanaise qui a été démantelée la semaine dernière. C'est pour offrir, alors, vous comprenez...

– Origine cent pour cent contrôlée par mes soins. Vous ne voudriez pas non plus une bénédiction des sœurs de Saint-Vincent de Paul ?

– Les seringues albanaises aussi, elles avaient été certifiées. Il n'empêche qu'une sur deux était rouillée. Ah ! s'exclama Bouzies qui s'acharnait toujours à en remonter à l'Ardéchoise.

– Eh bien ! Pour vos beaux yeux, l'année prochaine, je passe en bio et je double les tarifs. Ça vous convient ?

– Vous êtes en forme ce matin !

La vieille femme tira sur les pans de son gilet et le toisa avec un air féroce.

– C'est d'être assurée que vous partez enfin.

– Coquine. Dites plutôt que vous en bavez, car Élisabeth vient avec moi. L'étaalon va rentrer à l'écurie.

– Gardez-la, votre morue.

Il secoua la tête en levant l'index.

– Faites attention, Jeanne. La vulgarité bourgeoise de votre godelureau décrépît vous gangrène déjà l'esprit. Et on sait comment ça se termine, la gangrène...

– Parlez donc de ce que vous connaissez, minot ! J'avais à peine

vingt ans que j'amputais des gars sur le théâtre des opérations. J'ai pansé des plaies larges comme vos deux mains en Algérie et le ministre a refusé ma demande de dérogation pour que je puisse partir en Irak. Votre remake de la grande évasion avec votre Marilyn du Bolchoï, vous pouvez vous le...

– Ça va. Je sais. C'est quand même une sacrée aventure, non ? En plus, on devrait rentrer, dignement, dans quelques jours, comme elle le souhaite.

Elle reprit les yeux rieurs qu'il lui connaissait à l'accoutumée.

– Oh oui ! Une belle histoire d'amour, comme au cinéma !

– En ce moment, j'aurais bien besoin des Sept Mercenaires.

– Pensez donc, avec votre starlette, ce serait plutôt les Douze Salopards.

– Les nouvelles vont vite à ce que j'entends.

– Quand on voit les extraits sur Internet, on se dit qu'elle a été souple et pas farouche.

– Où est-ce que vous avez eu accès à ça ?

– Chez ma fille. À votre avis, d'où émane toute la camelote que je trimalle depuis des mois ? Vous pensiez peut-être que j'avais creusé un tunnel sous la forêt de Nogent avec la spatule du petit pot de Miko ?

– Ça vient de là !

– Non. Ça ne part pas exactement de chez elle. La visite familiale, c'est l'alibi. Mon bon de sortie, quoi. Le reste, ça me regarde.

Il était branché sur la découverte que la pensionnaire avait faite sur l'Internet. Les infirmières qui passaient dans le couloir ne le dérangent même pas dans son évocation.

– Dites, comme ça, entre nous, c'était quoi son nom de scène ?

– Vous ne voudriez pas je vous fasse des dessins ou bien du mime non plus ? Quand on fréquente du beau linge, on assume. On n'embarque pas les autres dans ses délires, entendu ? Pervers ! l'apostropha-t-elle d'un œil noir.

– Je cherchais juste à me renseigner. Je ne l'ai jamais regardée en train de... enfin, sur... Vous m'avez compris quoi...

– Facile. Vous m'voyez là ?

– Oui, répondit-il vaguement.

– Vous m'imaginez soixante ans plus jeune, chevauchant un magnifique éphèbe au glaive vengeur. C'est pareil.

Il fit une grimace.

Jeanne se rendit à l'évidence.

– Vous avez raison. Vous chercherez sur le Net quand vous sortirez d'ici. On ne peut pas être et avoir été...

Il se mit à sourire bêtement.

– Mais vous avez été une femme cougar, alors ?

– Oui, Monsieur. Et je n'en ai jamais eu honte. Quand j'ai atteint les soixante-quinze ans, j'ai stoppé immédiatement.

– L'arthrose ?

– Vous plaisantez ? Non, ce n'est pas du tout cela. Un écart d'âge de plus de cinquante ans vous fait consulter trop souvent le Code pénal dans Légifrance.

– Bah ! C'était pas de la pédophilie.

– Quand vous avez plus de poils à la moustache qu'eux, ça vous tараude quand même.

Un bon quart d'heure après cette conversation, il se rendit, songeur, à la réception.

Élodie avait parlé, il n'en revenait pas. La petite fille de salle, en qui il avait toute confiance, dont il avait choyé la famille avec des cadeaux uniques constitués d'articles confectionnés en respectant le développement durable, l'avait trahi.

Arrivé tardivement dans sa chambre, en empruntant des ruses de Sioux afin d'éviter les patrouilles nocturnes du couvre-feu, il se dépêcha de se mettre au lit pour l'ultime inspection de service.

À vingt-deux heures trente, l'établissement s'offrait un dernier comptage des vivants. Quand la porte s'ouvrit, Armand afficha un large sourire.

C'était la nouvelle. Manon faisait partie du clan des gentilles.

Une petite brune, toute en bonne humeur, dont les blouses flattaient la féminité jusqu'à rendre les courbes parfaitement indécentes, surtout quand elle se baissait en direction des pensionnaires.

– Toujours pas sommeil, Monsieur Armand ?

– C'est un tantinet agité ce soir.

– On peut en discuter si vous le souhaitez, vous êtes mon dernier patient.

– Votre mari doit vous attendre, voyons !

– Je ne suis pas inquiète, il joue à la console.

– Quelle drôle de génération ! Les femmes bossent pendant que les mecs s'amuse avec des Lego.

Elle sourit.

– Des constructions modernes, alors ! Et qui coûtent assez cher en plus.

– Il ne pourrait pas vous inviter au restaurant, vous achetez des strings ou des gadgets comme on en croise partout à présent ?

– C'est fini ce temps-là, déplora-t-elle en inclinant la tête.

– Quel âge avez-vous ?

– Vingt-six.

– Et vous dites que c'est terminé ! cria-t-il estomaqué.

– Ben oui, quoi. Mariée, métro, boulot, dodo.

– Mais vous allez vivre jusqu'à cent vingt ans ! Qu'envisagez-vous de faire au cours du prochain siècle ?

– Changer de voiture, avoir des enfants.

– Ça, on le pratiquait déjà avant 1936 ! À l'époque, on était en retraite à soixante-cinq ans et on mourait à soixante-six. À l'heure actuelle, vous avez une espérance de vie du double. Fois deux, répéta le vieil homme comme s'il souhaitait s'en convaincre lui aussi.

– Cela fera beaucoup plus de crédits pour les bagnoles, dit-elle en se mettant à réfléchir longuement. Mais pas plus d'enfants, ça, c'est sûr. Avec l'autre qui ne fout rien à la maison.

– Si vous n'aviez pas les yeux de ma mort, je vous tancerais. Comment pourrais-je en vouloir à celle qui m'accompagnera bientôt vers le grand tunnel ?

– Je croyais que c'était Fabienne, coquin, minaуда-t-elle.

– Oui, mais imaginez que cela m'arrive ce soir. Ce serait vous !

– Arrêtez, vous me faites peur ! On a beau le vivre de temps en temps, on ne s'y habitue pas, savez-vous ? Je m'attache aux pensionnaires, moi.

– Nous aussi ! La preuve, j'aimerais vous tenir la main pour passer, affirma Armand d'une voix douce, presque affaiblie.

– Rho ! Vous le faites exprès. Moi, je dis qu'aux prochaines fêtes de fin d'année, vous me ferez encore danser, s'enthousiasma Manon en riant.

– Non.

– Et pourquoi pas ?

– Parce que je le sais.

Le voyage ne fut pas simple.

Élisabeth se fatiguait très vite. Il faudrait bien qu'il sache un jour. De quoi souffrait-elle exactement ?

Grâce à Max, l'ancien électrotechnicien, la traversée du parc se passa en un temps record. Juste après la sirène fixant le signal de la rentrée obligatoire, ils attendirent quelques minutes supplémentaires, cachés dans les fourrés. Les badges se déconnectèrent parfaitement, permettant ainsi, tout à la fois, une sortie sans encombre et un différé de quelques heures avant que les alarmes ne retentissent sur l'ordinateur de madame Chapillons.

Le collègue était malade, mais pas gâteux.

Dans le premier taxi qui les emmenait, Armand se rendit compte que la collection de tous les talents, acquis ou reçus comme un don du ciel, leur avait offert l'occasion de soulever des montagnes. Il pensait à la manière dont il pourrait remercier ses camarades à l'occasion d'une petite fête qu'ils organiseraient, tous les deux, pour leur grand retour.

Enfin, après la punition.

Il avait peur.

Bouzies s'approcha de l'oreille d'Élisabeth pour que le chauffeur ne les entende pas.

– Vous y croyez à celle-là ? À l'instant, je me demandais quelle pourrait être notre sanction à la rentrée. Vous rendez-vous compte du degré d'abrutissement auquel nous étions arrivés ?

– Moi aussi, j'y ai pensé. Là-bas, on me traite comme une gamine. D'ailleurs, depuis quelques semaines, je me suis surprise à ne plus vouloir lutter. Si vous ne m'aviez pas sortie de cet enfer, je crois bien que, dans quelques jours, je les aurais mises, leurs satanées couches !

Ils décidèrent de passer la nuit à Rambouillet.

Un petit hôtel, sans prétention.

– Ils n'auront pas de *king size*, dit-il avec un sourire en coin.

Elle ne releva pas.

Arrivés devant la réception, c'est elle qui parla la première.

– Bonjour, mon frère et moi n'avons pas eu le temps de réserver, mais disposez-vous de deux chambres, s'il vous plaît ?

Armand resta bouche bée.

– Oui. Bien sûr, répondit avec tact le responsable de l'accueil. Non contiguës, hélas ! L'une est au premier et la seconde au quatrième étage.

– Avec ascenseur ? s'enquit-elle.

– Malheureusement...

– Ce n'est rien, je prendrai celle du premier. N'est-ce pas, Henri ?

Elle se tourna vers son partenaire qui fit une moue dépitée.

– Pour le registre, Madame, Monsieur ? demanda l'employé avec le stylo en main.

– Oui, bien sûr ! Madeleine et Henri Wintchwyski. Comme ça se prononce. Je vais vous régler en liquide.

Elle regarda son compagnon d'échappée qui n'en croyait pas ses oreilles. Où avait-elle trouvé une telle assurance et un nom pareil ? La suite le conforta dans son étonnement.

– Nous nous rendrons dans nos chambres après. Vous reste-t-il deux couverts au restaurant ?

– Parfaitement. Si vous voulez bien m'accompagner.

Élisabeth fit un petit signe à son coéquipier, et le trio emprunta un grand couloir donnant sur plusieurs portes vitrées.

La salle était joliment décorée avec des tableaux représentant la ville et son emblématique monument. Ils s'assirent près de la cheminée dont le feu crépitait. Un apéritif leur fut servi rapidement. En ce début de printemps, il n'y avait pas encore beaucoup de touristes et le restaurant était presque vide.

Les entrées arrivèrent très vite.

Les deux fugitifs n'avaient guère eu le temps d'échanger jusqu'alors.

– Romantique, n'est-ce pas ?

– Ça, c'est plutôt l'homme qui le fait remarquer à la femme, non ?

– Ah ! Ah ! Les petites conventions d'Armand le magnifique. Je pourrais écrire un livre sur vous. Vous enlevez les filles, vous leur promettez monts et merveilles, vous jouez l'extravagance verbale dans les projets, vous complotez tel un agent secret, mais chut avec les codes, les bonnes manières et le protocole.

Il se renfrogna.

– J'avais affirmé qu'on le ferait, on l'a fait, alors ? bougonna-t-il.

– Je vous avais confirmé que je sauterais le pas, je suis venue, non ? dit-elle en riant.

– Oui, mais je vous pensais plus... fragile.

– Macho.

– C'est pas ça. Enfin, comprenez-moi, nous appartenons à une génération qui...

– Macho.

– Pas du tout ! La commande du taxi, la réception à l'hôtel, la table du restaurant, c'est quand même, dans la tradition française, une affaire plutôt...

– Macho, répéta-t-elle en buvant une gorgée.

– D'accord, trois fois macho. Il reste quoi aux hommes qui partagent votre compagnie ?

– Ils doivent me faire rire. Cela, vous y arrivez parfaitement. Ils doivent m'émouvoir. Vous y parvenez aussi. À votre insu, mais c'est mieux ainsi ! Ils doivent me protéger quand j'ai décidé d'être fragile et ne pas lutter contre vos « traditions françaises ».

– Le féminisme à la carte ?

– Si on veut. Cela vous choquerait-il ?

– Non. Ma femme était comme ça.

– Quand je vous entends parler d'elle, vous n'évoquez jamais de souvenir heureux. Sa disparition ne vous a-t-elle pas rendu triste ou, avec le temps, devrais-je dire... nostalgique ?

– Si, bien sûr, mais c'est vieux. Dans deux ans, ça fera trente ans. Si la mémoire n'efface rien pour l'instant, la prescription grignote malgré tout certaines pensées.

Ils discutaient depuis un bon quart d'heure quand il se rendit compte que l'assiette de sa voisine était toujours intacte.

– Vous n'avez rien mangé. Ce n'est pas à votre goût ?

Elle eut l'air gêné.

– J'apprécie. Beaucoup même, mais j'ai peu d'appétit.

– Ah ! C'est donc ça, votre compagne à roulettes...

– Aussi.

– Vous aimez entretenir le mystère, n'est-ce pas ?

– Non. Je ne me livre pas facilement, ce n'est pas pareil.

– Remarquez, j'suis comme vous.

Par conséquent, il y eut quelques silences à table.

Un non-dit trônait au centre, comme un énorme bouquet de fleurs qui les empêchait de se voir et, en l'espèce, de se comprendre.

Ils tournaient autour depuis une bonne heure.

Quand elle s'en approchait, elle se piquait aux épines de sa fragilité et s'enfonçait vers le dossier de sa chaise. S'il attaquait et touchait presque le premier pétale, il sentait un vent de face qui le contraignait à reculer davantage.

Ce soir-là, ils n'y arrivèrent pas.

La fatigue les gagna tous les deux et ils se couchèrent relativement tôt.

Le lendemain, au petit déjeuner, ils étaient reposés et en forme.

– Vous avez l'air de bonne humeur, Élisabeth.

– Nous partons à la mer, non ?

– Certes, votre regard est celui d'une gamine de dix ans. Remarquez, cela fait plaisir à contempler.

– Votre observation tombe à pic, vraiment. Je m'y suis rendue assez tard. La première fois que je l'ai vue, c'était à Dunkerque.

– Vous êtes originaire de quel coin ?

– De Paris. Pure Parigote, mon cher. Mon père travaillait pour une usine implantée dans ce secteur, et me jugeant suffisamment grande pour me débrouiller toute seule, il m'avait emmenée là-haut.

– Joli voyage, à l'époque !

– Un aller simple.

– La famille a déménagé ?

– Eux, non. Moi, j'ai emménagé dans le Nord à seize ans, priée de chercher de quoi améliorer un frugal ordinaire. Je n'avais pas à me plaindre, j'étais pauvre comme à Paris, mais je vivais à la mer ! J'ai trouvé une chambre pas trop miteuse et j'ai commencé différents boulots. Voilà. À l'adolescence, j'ai donc admiré la côte. Et vous ?

– Cinq ou six ans, je ne sais plus trop. Je l'ai vue si souvent que cela ne m'a pas marqué l'esprit aussi tenacement que vous. Avez-vous constaté comment, avec le temps, les souvenirs ne paraissent éclatants que sur de petites choses futiles ? La dernière fois, figurez-vous qu'il m'était impossible de retrouver l'image de mon oncle, alors que j'avais vécu chez ma tante durant près de six ans. Par contre, le laitier était venu un soir pour dîner et il en avait pris une sévère au calvados. Eh bien ! Je m'en souviens parfaitement. J'avais sept ans. Si je disposais du talent nécessaire, je pourrais vous le dessiner avec une précision inouïe dans les moindres détails. C'est dingue, non ?

– Toujours troublant, souvent cruel. Je n'arrive plus à me souvenir du visage de maman. Elle est morte quand j'avais cinq ans et j'ai perdu les portraits de famille au cours de mes multiples déménagements. Longtemps, je me suis dit que cela n'était pas important. Les photos, ce n'était que du matériel et l'image de sa mère, on ne pouvait pas l'oublier. Pourtant, un beau jour, pff ! envolée. Certainement un signe...

évoqua-t-elle, un peu pensive.

– De... ?

– Rien. Un présage, comme ça.

– Au fond, en vieillissant, on en a sans doute trop dans la tête. Ça déborde et les premiers arrivés sont les plus mal servis, lança-t-il en souriant.

– Vous avez raison. À un certain âge, on souffre d'un trop-plein de vie.

Armand sentait que la conversation plongeait dans une nostalgie un peu triste. Il fallait d'urgence sauver la situation.

– Allez, on ne va pas sombrer dans la mélancolie. Je vous rappelle que nous partons à la mer. On perfuse, ma générale ?

– Non.

Il fut surpris et insista même.

– Je vous propose une balade, d'accord, mais je me fais fort de vous ramener aussi en bonne santé.

– Je suis en grande forme puisque vous m'emmenez sur la côte. Je ne vous ai pas contrarié quand vous m'avez parlé de tout votre bazar là...

– De toute manière, c'était ça ou on ne partait pas ! la coupa-t-il.

– Voilà, preux chevalier, c'est ce que je disais. Enfin, pour quelques jours, je survivrai. Tenez, je vous promets même de ne pas mourir.

Elle releva la manche de son chemisier.

– D'ailleurs, vous feriez comment sans cathéter ?

Il s'assombrit tout à coup.

– C'est si grave que cela, Élisabeth ?

– Non, puisque nous allons à la mer !

Bouzies ne ferma pas beaucoup l'œil de la nuit. Le fait qu'elle renonce au dispositif médical l'inquiétait terriblement. Il avait couru un risque sérieux en l'embrigadant dans son ultime délire de vieux.

Le second trajet en taxi vers Paris ne fut pas long.

De manière préalablement convenue, ils s'arrangèrent pour parler à voix haute de Nogent et de leur volonté de rejoindre... Bruxelles. Le chauffeur les déposa près de la gare du Nord, elle fit un retrait d'argent à un guichet de la Banque populaire, en prenant soin d'essayer toutes les fonctionnalités de l'automate afin que la caméra de surveillance prenne bien le temps d'enregistrer leur présence dans la capitale.

– Armand, restez près de moi, allons ! Qu'avez-vous à gesticuler

ainsi ?

– Je cherche un bureau de poste.

– La poste ?

– J'aimerais faire un effort moi aussi, pour participer aux frais, voyez.

– Avec votre curatelle ? Vous n'y arriverez jamais !

– Qui sait ? Ça vous dérange de pousser jusqu'à Magenta ? Je n'en connais pas de plus proche.

– Allons-y, mais, vraiment, j'ai tout ce qu'il faut en liquide pour un petit séjour agréable. Le reste, je réglerai par chèque. Le temps qu'ils endossent, nous serons rentrés.

– J'y attache une très grande importance.

– Ah ! J'oubliais. C'est vous l'homme, Armand. Foncez donc, l'athlète.

– Foutez-vous de ma poire en plus, vous savez bien qu'avec mon palpitant...

– Un dur au cœur tendre. Quand je vous disais que vous aviez tout pour plaire ! s'exclama-t-elle, pliée de rire.

Ils avancèrent à petits pas.

– C'est que, mine de rien, dans mon sac je n'ai que votre nécessaire médical et nos affaires de toilette. Il faudra passer à la villa et vous...

– J'ai tout prévu. Je vous avais prévenu que votre plan ne tenait pas la route. Le trousseau hospitalier, nul besoin. On s'en débarrassera en chemin et pendant que vous dévaliserez votre banque, je vois des boutiques là, insista-t-elle en désignant plusieurs magasins en enfilade.

– Vous comptez acheter des fringues ?

Elle acquiesça et devint brusquement soucieuse.

– Quelles sont vos tailles de chemise et de pantalon ?

– Vous plaisantez ? ! Il faut se plier aux essayages, nous perdrons beaucoup trop de temps.

– Je n'ai pas dit qu'on faisait les soldes. Je vous prends quelques vêtements. Pendant que je me choisis des effets, vous allez à la poste. Vous me rejoignez juste là, vous voyez ?

Elle indiqua une façade achalandée où de nombreux passants croisaient des acheteurs aux bras chargés de paquets divers. Il opina du chef et elle continua sans lui prêter la moindre attention.

– J'aurai déjà sélectionné vos chemises. Vous essaieriez vos pantalons, ils poseront les épingles et je vous ferai coudre les ourlets à

l'hôtel. Ils ont tous les services au Normandy. On prendra le taxi face au Mercure, vous le voyez ?

– Oui.

Bouzies lui fit l'impression d'être assommé par tant de consignes. Brutalement, elle fut envahie par un doute.

– Vous êtes bien parisien, non ?

– La Garennes-Colombes.

– Plutôt banlieue quand même.

– Vous rigolez ? Limite 17^e, précisa l'offusqué.

– Siècle ? Arrêtez de faire la gueule, j'plaisante. Allez, Mesrine, braquez-moi tout ça.

Armand ne la reconnut pas, elle s'était métamorphosée. Élisabeth était redevenue si désirable dans la ville des amoureux. Il avait beau réfléchir, il ne comprenait pas ce revirement soudain et cet empressement à réaliser son propre rêve qui n'était pourtant, à la base, qu'un caprice de vieil homme dégarni et désargenté.

On la sentait vivante, dans son élément.

Et tout ce fric, justement. D'où sortait-il ?

Absorbé dans ses pensées, il s'apprêtait à traverser quand elle le retint par le bras in extremis.

– Hop ! *El cavaliero*. Alors, vos tailles ?

Il hésita et ses joues rosirent.

– C'est quand même très personnel.

– Vous n'allez pas faire votre chochette sur le Magenta parce qu'une jolie fille vous aborde en vous demandant votre pedigree intime. C'est plutôt flatteur que je m'occupe de vous, non ?

– Oui, mais voilà, il y a un os et je dois vous le dire, chère amie, il...

Il n'eut pas le temps de finir. Elle l'empoigna en ronchonnant et le fit pivoter d'un quart de tour sur lui-même.

– Bon, je me sers. Enfin, au moins, pour la chemise.

Sans qu'il ait le réflexe de résister, elle tira sur le haut de son vieil imper et elle retourna son col.

Elle fronça les sourcils.

– Dites-moi, l'encolure, c'est cracra. On sent bien le célibataire endurci. Taille quarante-trois, jeune homme !

Il tergiversa un court instant.

– Quarante-cinq, balbutia-t-il.

Elle recouvrit nerveusement le cou d'Armand avec les deux couches

de vêtement.

– Prenez-moi pour une idiote, je sais lire. Quarante-trois !

– Quarante-cinq. Regardez plus attentivement vers le bas, indiqua-t-il visiblement gêné. Et discrètement, s'il vous plaît, c'est déjà assez humiliant comme ça.

Après avoir vérifié, elle se posta en face de lui.

Son teint était livide et ses lèvres tremblaient.

Elle chercha ses mots durant un instant. Il n'osait rien ajouter de peur de commettre la gaffe irréparable qui les séparerait à nouveau. Une fois de trop.

– Je suis sincèrement désolée. Je vous ai blessé ?

– Non, pas du tout. Vous avez vu les bandes ? Joli boulot de couturier, hein ? interrogea-t-il en tentant de plaisanter malgré l'adversité.

– Oui, sans doute. En réalité, je ne sais plus où me mettre.

Elle prit un mouchoir dans la poche de son manteau et soulagea une larme de cœur. Une émotion parmi les plus improbables et les plus difficiles à dompter, car elle se gorgeait de rencontres inédites en chemin. Les non-dits, les incompréhensions et les ratés de l'existence siégeaient dans la poitrine, tel un poison qu'il fallait bien cracher, un jour ou l'autre, par les yeux.

Ils n'étaient plus que deux sur ce trottoir bondé où couraient en tous sens retardataires du bus et autres stressés du métro. La réalité était-elle l'ennemie du rêve ?

– Non, c'est moi plutôt qui... bredouilla-t-il.

– Vous savez, je regarde le journal à la télé de temps en temps. C'est vrai qu'ils en parlent, mais je ne pensais pas que c'était possible à ce point-là. Quand on vous voit, pourtant... Armand ! s'exclama-t-elle en souriant, les yeux humides. J'ai toujours vécu dans un monde si, si... différent. Je me sens bête, stupide !

– Élisabeth, je vous assure, vous vous méprenez.

– Comment la police a-t-elle pu vous laisser dans un état pareil ? Et votre famille ? Cela ne me regarde pas, mais je souhaite vous aider. Comptez sur moi. Vous retrouverez votre dignité.

– Non. Croyez-moi, s'il vous plaît. C'est juste que tant qu'à faire d'en avoir des neuves, si je pouvais les avoir à la bonne taille. Pour les sparadraps, je vais vous expli...

Trop tard, elle était déjà partie en avant comme une furie, happée

par un magasin de vêtements pour hommes.

Il aurait voulu lui expliquer.

La voir dans cet état lui avait confisqué une partie de sa joie de revivre. Quand on se rencontrait vieux, fallait-il d'abord déballer quatre-vingts ans de sa vie avant de faire connaissance ? Alors qu'il lui reprochait plus d'un demi-siècle de souvenirs sans lui, il n'était même pas capable de lui confier un secret remontant à six mois à peine.

« S'aimer dans des draps froissés, c'est pour les jeunes. La tendresse, au moins, ça détanne les vieux cuirs et si on se love un jour, c'est dans l'onction d'un capitonnage soyeux » pensa-t-il, nostalgique, en se dirigeant vers le passage protégé.

Dans le taxi qui les emmena à Caen, Élisabeth, prise d'une folle excitation depuis ses emplettes, se fit plus bavarder.

– Et c'est ainsi que, très jeune, j'ai su coudre. Tenez-moi le bord, ordonna-t-elle avec un petit bout de langue qui se tortillait entre les dents.

– Qu'est-ce qu'ils vous ont dit quand vous leur avez demandé du fil et une aiguille ? interrogea-t-il, intrigué.

– Tout s'arrange toujours à Paris ! Ne vous inquiétez pas. Le second, on le fera faire à l'hôtel. Classe, hein ?

Elle lui montra le bas du pantalon aux ourlets parfaits.

– Oui. Enfin, je ne vous cacherai pas que ce genre de détails... Mais j'y suis sensible, Élisabeth, reconnut-il en lui posant la main sur la sienne.

Elle fit comme si elle ne l'entendait pas et elle se retira de son emprise avec délicatesse. Comme enivrée par les images urbaines qui défilaient, elle regardait par la vitre du taxi.

– Bientôt Caen, défaites votre pantalon.

– Hein ?

– Vous n'allez pas le mettre par-dessus l'autre, non ?

– C'est terriblement embarrassant.

– Quatre-vingt-deux ans à la revue, alors, vous savez...

– Oui, je comprends bien, mais quand même ! Permettez-moi de résister.

– Votre caleçon est jaune à petits pois roses ? Ne vous inquiétez pas. Avec vous, je m'attends à tout, cher ami ! lança-t-elle en riant.

– Ni en couleur ni noir ni blanc. Quant aux motifs...

– Ah ! Parce que... hésita-t-elle en faisant un signe de fin de partie

avec les mains.

– J'avais rationalisé les bagages. Vous me comprenez ?

Elle essaya de garder son sérieux.

Plus elle tentait de ne pas croiser son regard désespéré de chien mouillé, plus elle emmagasinait de l'air à l'intérieur.

En quelques secondes, la pression devint irrésistible et elle dut tout lâcher pour rire aux éclats.

– C'est pas vrai ! Un iconoclaste. Hé ! Avouez, vous avez planqué des caméras, c'est pour une télé-réalité ?

– Non, répondit-il timidement.

– Je ne me suis pas amusée comme ça depuis des années. Que dis-je ! Des décennies.

Il releva les pans de son gilet et empoigna directement la fermeture Éclair de son pantalon.

– Si vous pouviez vous tourner quelques instants. Ce serait un minimum, ma chère...

Elle repartit à rire de plus belle et son maquillage commença à couler.

– Et vous n'avez ni ceinture ni bouton mais une épingle à nourrice ! Avec les scratches sur la chemise, là, je dois reconnaître que cela fait beaucoup. Ouille ! J'ai mal aux côtes, mais c'est trop irrésistible de faire les fous. Et de vivre !

Armand goûta peu cet enthousiasme bon enfant.

– Faudra-t-il vous supplier pour que vous vous retourniez enfin ? Avec votre périple anti-A13, on n'est pas sortis. Voilà le panneau d'entrée de la ville.

– C'est bien. Je me tourne, mais j'ouvre la vitre. Il y a trop de buée. Je dois respirer, précisa-t-elle en appuyant sur le bouton.

– Vous divaguez, non ? C'est plein de vidéo surveillances ! Remontez vite, malheureuse.

Elle le dévisagea et plongea immédiatement dans une nouvelle crise incontrôlable.

– Oh ! Oh ! En plus, il pense sérieusement qu'une caméra, perchée à dix mètres de haut, lui zoome le bigoudi. Oh ! J'ai trop mal sous les côtes, là. Je ne peux plus, je vais mourir. Arrêtez de parler, enfiler votre pantalon ou vous finirez cette aventure en solitaire. Vous m'épuisez.

Armand bougonna.

Il était le seul à ne s'être pas amusé.

Cet épisode les avait menés jusqu'à destination sans qu'ils aient le temps de s'en rendre compte. Deauville ressemblait toujours au souvenir qu'il avait précieusement conservé.

– Quelle tirée pour un Nogent-Deauville, vous me la copierez, la routarde !

– Arrêtez de ronchonner. Grâce à moi, ils ne sont pas en capacité de nous retrouver. Prêt ? On va directement sur les planches ?

– On ne pourrait pas passer par la poste d'abord ?

– Ma parole, vous êtes la proie des idées fixes ! Plus d'activité en carte bancaire et plus de portable. Vous n'avez pas remarqué que j'utilisais des cabines ?

– Si, en effet. Je n'avais pas fait le rapprochement.

– Une promotion retraite, aviez-vous dit ? le taquina-t-elle.

– Oh ! C'est bon, hein ? J'y ai pas pensé, j'y ai pas pensé, c'est tout.

Elle lui donna des coups de coude.

– Et arrêtez de rechigner, sinon je cours à la capitainerie me chercher un milliardaire sur un yacht.

– Pour sûr, ça fera moins tache qu'avec moi.

Élisabeth se rendit compte qu'elle l'avait touché.

– C'était une plaisanterie, ne le prenez pas autrement.

– Vous pouvez y aller, j'ai le cuir épais.

– Plus qu'eux, certainement, ajouta-t-elle dans le vague.

– Vous les connaissez si bien ?

– Vous voyez le casino, là ?

– On peut difficilement le rater, dit-il en haussant les épaules.

– En 1981, le jour de l'élection de Mitterrand, j'étais la mise de la table de baccara.

Stupéfait, il marcha encore quelques mètres et prit appui sur l'une des barrières qui séparaient les cabines de plage.

Elle fit de même.

Elle ne l'empêcha pas de poser sa question.

– Une sorte d'enjeu ?

– Il régnait une espèce de folie ce jour-là. J'avais trente-neuf ans. Peut-être un début de crise de quarantaine, je ne sais pas. J'étais avec mon compagnon de l'époque, un industriel saoudien et...

– Saoudien ?

– Ben, oui, saoudien. Toute la soirée, un diamantaire d'Anvers m'avait fait de l'œil et, vers deux heures du matin, Akmar lui a proposé

d'augmenter la mise.

– Vous n'avez pas protesté ? interrogea-t-il en sondant son regard.

– Dans ces années-là, j'évoluais dans un milieu où la pudeur était secondaire, cher ami.

– Et alors, que s'est-il passé ?

– Le Belge a demandé à voir d'abord le gain brut. J'ai laissé filer ma robe et il a dit oui.

– Vous étiez nue en dessous ?

– Les années quatre-vingt ! Souvenez-vous, on ne s'embarrassait pas de ce genre de préjugé.

– Quand même, évoqua-t-il songeur. Il a remporté la mise ?

– Eh oui !

– Akmar lui en a voulu ?

– Non, il était partageur. Il est même resté avec nous jusqu'à l'aube.

– Vous avez dû ressentir une gêne considérable.

– Pas plus que...

Elle s'interrompit net.

Un silence se fit et elle regarda la mer.

Il l'observa de près et se rendit compte que son visage comportait toutes sortes de rides d'expression. Il chercha celles du rire, mais elles étaient si rares ! Il trouva aussi celles de la peine, les plus profondes. Il se mit en quête de celles du plaisir, les plus indiscretes. Revenue à elle après quelques instants de douce rêverie, elle lui dit, avec un joli sourire, en désignant les barrières :

– Vous vous êtes assis sur Elizabeth Taylor. Gentille attention quant au prénom, mais goujaterie de poser vos fesses sur elle.

– Tout le monde n'a pas la chance de James Coburn. En trois minutes, de là où il se trouve, il fait partie de vos intimes alors que je partage votre vie depuis des mois et que j'en sais moins que lui.

Elle se retourna et constata, en lisant le patronyme de l'acteur peint sur le support, qu'il avait raison. Elle s'approcha lentement de lui.

– Je reconnais que je vous dois quelques vérités. Ce n'est pas si facile, vous comprenez ?

– Je ne vous force pas.

– Soyez patient, confia-t-elle en lui mettant les mains dans les siennes.

Armand sentit une forte émotion l'envahir.

Dans la tête, il avait quinze ans.

Oserait-il ?

– Dites, Élisabeth, vous et moi, cette rencontre improbable, nos milieux si différents, cette grande évasion, ces planches, ces stars d'Hollywood, la mer au loin, cela n'évoque rien de plus chez vous ?

– C'est bien vous qui souhaitez jouer à l'homme, non ?

– Vous me forcez à courir tous les risques, murmura-t-il en s'approchant de ses lèvres.

– J'adore Gabin.

Ses traits se durcirent.

Le souffle se fit plus court.

Son regard pénétra intensément les prunelles d'Élisabeth.

Elle n'attendait pas seulement qu'il l'enlace, comme il le faisait à l'instant, mais elle voulait ses mots.

Il prit son courage à deux mains.

– T'as d'beaux restes, tu sais, lui lança-t-il, l'œil rieur.

– T'es vraiment con quand tu t'y mets, dit-elle en s'esclaffant, mais embrasse-moi quand même.

Un bisou hésitant, charmant, un petit bécot.

Puis il l'empoigna plus fermement.

Ce fut alors un vrai baiser, plus long.

Comme au cinéma !

*
* *

– J'ai faim.

– L'air de la mer, mon cher. On va manger un morceau et ensuite nous nous reposerons à l'hôtel, je suis morte de fatigue. Il est déjà 21 heures.

Ils ne mirent pas longtemps à trouver un restaurant.

Le premier venu fit l'affaire et ils se décidèrent pour une pizzeria idéalement située face au Normandy.

C'était un soir de grande affluence.

– À mon avis, tu peux préparer tes sujets de conversation, on s'en prend pour un bail.

– Madame la voulait à la Gabin cette nuit, n'est-ce pas ?

Elle posa délicatement la main sur la sienne.

– Cela me plaît beaucoup. Merci, Armand.

– Alors, y a pas d problème. Que le rosé coule à flots !

– C'est toi qui as raison, confessa-t-elle en baissant les paupières.
– Juste un truc qui me chagrine... marmonna-t-il en jetant un coup d'œil aux ardoises.

– Oui ? s'inquiéta-t-elle de suite.

– Les pizzas, c'est pas mon fort. J'ai toujours faim après. J'sais pas toi, mais entre l'air de la mer, les émotions et les odeurs de bouffe, je mangerais un veau sur pattes.

– Gabin et Ventura en une seule soirée, là, tu me gâtes. Vraiment, reconnut-elle en éclatant de rire.

– Que veux-tu y faire ? J'suis amoureux. J'suis pincé, quoi ! Moi, les nouveautés, ça m'ouvre vraiment l'appétit. Pas toi ?

Elle avait le regard qui pétillait.

Elle se pencha le plus possible vers lui en ne le quittant pas des yeux, ses lèvres n'étaient plus qu'à quelques centimètres des siennes.

– Moi, les sensations fortes, je les traitais au champagne dans le temps, murmura-t-elle.

– C'est quoi ce *spleen* ? Mais, Mademoiselle, nous allons réparer toutes les injustices que nous font subir les asiles en nous contraignant au quart forcé irriguant avec peine les portions congrues. À bas la dictature ! s'exclama-t-il en relevant la tête et en bombant le torse.

Il appela un serveur.

– Jeune homme ! En l'honneur de la beauté qui m'accompagne, de son joli sourire et de ses mains charmantes, quel nectar à bulles me conseillez-vous ?

L'employé, complice malgré lui d'une idylle naissante, se prêta adorablement au jeu.

– Un Billecart-Salmon rosé vous conviendrait-il ?

– Partante ? interrogea Bouzies.

– Merci, Armand.

– Vous le porterez sur une note à part, mon garçon.

– Avec plaisir. C'est le champagne préféré de ma grand-mère !

Le serveur s'éclipsa et ils se mirent à rire tous les deux.

Seul l'amour n'avait pas d'âge et il fallait bien, sur le reste, s'accommoder de quelques détails parfois disgracieux.

Élisabeth s'inquiéta brusquement.

– Tu ne dois pas prendre cette bouteille à ta charge. Tu n'auras plus de liquide et tu sais bien que pour la poste...

– J'ai encore rien dépensé ! On ne va quand même pas m'enterrer

avec.

– Écoute, s'il te plaît. Jusqu'à la fin du séjour, ignorons les histoires d'argent. Si nous disposions d'assez de temps, je pourrais faire dix fois, cent fois, mille fois mieux ! Alors, on s'en fout. Fais l'homme si tu veux, mais tu me laisses ça de côté, d'accord ?

– Non. Pas d'accord, s'opposa-t-il en se fermant instantanément.

– Tu es une tête de mule ! Tu n'as pas les moyens de t'y prendre autrement. Tu ne vas quand même pas me faire le coup de Noël près du sapin ? On n'a pas fait tout ça pour que tu me fasses la gueule ?

Les plats arrivèrent à cet instant précis.

– Ah ! Pause. L'homme réfléchit en mangeant. Les tripes, c'est sacré.

– La calzone, c'est bien aussi. Quel appétit tu as ! Je peux te dire que, vingt ans en arrière, je t'aurais imposé un régime dare-dare, menaçait-elle. Tu as de la chance.

– T'avoueras. Se mettre à la diète à quelques mètres du trou final. À part pour soulager les porteurs...

Le regard d'Élisabeth se brouilla tout à coup.

Il rebondit.

– Bref ! En un mot, tu m'aimes comme ça ?

– Oui, na ! Mange, glouton. Ah ! ces hommes, s'écria-t-elle.

À l'heure du dessert, repus, les thèmes habituels ayant été tous abordés, ils revinrent forcément sur des pans plus intimes de leurs vies tourmentées.

– Tu comprends, si elle m'avait dit qu'elle s'en foutait, que l'important, ce n'était pas l'heure et le jour auxquels j'appelais, j'aurais facilement accepté. Mais là, tu te rends compte, « On n'est pas dimanche ! ». À peine les cinquante piges passées et déjà des principes de vieux con ! Finalement, je ne te plains pas de ne pas en avoir de gosse, c'est une chance.

– Oh ! Ça, Armand, je ne sais pas.

– Au fait, je repense à tout à l'heure, ton Belge, le diamantaire, tu l'as revu ?

– Il t'amuse celui-ci, hein ?

– Un peu, je reconnais.

– J'ai vécu un an avec lui, là-bas, à Anvers.

– Juste après le coup du casino ? C'est dingue ! s'enthousiasma-t-il.

– Je n'ai quand même pas quitté l'hôtel à son bras. Je l'ai retrouvé deux ou trois mois plus tard. C'était devenu moyen avec l'autre.

Alexandre était plus jeune, plein de vie, alors...

– Quel âge avait-il ?

– Vingt-huit.

– Et toi, quarante ! Pétard, tu t'emmerdais pas.

– Trente-neuf, rectifia-t-elle, sourcilleuse. Pourtant, c'est moi qui suis partie. Comme quoi.

Elle avait réveillé l'inquisiteur professionnel aux mille questions sans pudeur.

– Pourquoi ?

– Un peu compliqué à te raconter, comme ça. Disons qu'il me faisait moins rire. Il était devenu sérieux, parlait mariage, famille...

– Tout ce qui te pousse à fuir, en réalité.

– À l'époque, oui. Et puis j'avais des tournages.

Il releva la tête, mais s'abstint de réagir.

Elle continua en laissant d'échapper un soupir, déterminée à en finir.

– Car, dans ces années-là, pour certains messieurs, j'étais une « star ». En fait, de petits boulots en contrats précaires, je m'étais retrouvée dans une boîte près des Champs-Élysées. J'entrais dans le monde de la nuit, dit-elle en se mordillant délicieusement les lèvres.

– En quelle année ?

– 1975. Enfin, dans ces années-là, répondit-elle, surprise.

Tout à coup, Bouzies eut les yeux brillants d'excitation.

Quelque chose s'était réveillé en lui.

– J'en étais sûr ! J'étais inspecteur dans ce coin-là. Je t'ai même peut-être ramassée sans le savoir.

– Rêve ! Je n'ai jamais été embarquée. J'étais serveuse, pas hôtesse, Navarro !

– Ah ! lâcha-t-il, visiblement un peu déçu. Mais, alors, comment astu... hésita-t-il sans terminer sa phrase.

– Un soir de fermeture, nous délirions entre copines. J'avais pris une bouteille de champagne vide et on s'amusait à celle qui irait le plus loin avec la bouche. Un jeu débile. C'était le grand bazar avec Gorges profondes et Linda Lovelace. Ça te parle, je suppose ?

– Un peu, oui !

À cet instant, le serveur apporta les cafés et un alcool pour Armand.

Elle n'en avait pas voulu.

Il se retrouva donc armé d'un magnifique verre de cognac.

On ne comptait plus que deux clients dans la salle et le personnel

lorgnait impatientement sur l'évaporation du digestif. Des regards au plafond et des haussements d'épaules semblaient indiquer que, par expérience, on en aurait encore pour un bout de temps.

Bien décidée à tout déballer ce soir, elle continua.

– Que tu aies connu le film, je n'en doutais pas, mon cher. À ta décharge, vu le battage qui avait été fait autour. Bref, un type s'est alors approché de nous. Il m'a fait du gringue et nous sommes allés manger un morceau sur l'avenue.

– T'avais quel âge ?

– Trente-trois, si je me souviens bien.

– Quand même !

– Oui, je sais, affirma-t-elle sur un ton de reproche. À l'époque, à part une ou deux exceptions notables, les jeunes filles ne mouraient pas d'impatience de commencer ce genre de cinéma le jour même de leurs dix-huit ans. Moi, ce fut presque un accident. Le type bossait pour une boîte de prod ou une agence de mannequins, je ne me rappelle plus exactement. Il m'a présentée à l'un de ses amis qui lui-même me proposa de poser pour une autre filiale. Et, de fil en aiguille, je suis devenue avaleuse de sabre pour un cirque un peu spécial.

– C'était quoi ton nom d'artiste ?

– Dolly Throat.

Armand demeura bouche bée.

Il se frappa violemment le front avec le plat de la main.

– *Mère déchaînée sur le phare de Vancouver !* C'est bien ça, le titre ?

– Oh ! S'il n'y avait que ça. J'en ai tellement fait que je serais incapable de te les citer tous ni même de remettre les scènes dans les bons films. Celui dont tu parles ne devait pas être le plus mauvais, si tu t'en souviens.

– T'étais la gardienne ?

– Oui. On avait des extérieurs. Je m'en souviens parfaitement, car j'ai eu trois semaines de grippe derrière.

– J'avais acheté la VHS, mais c'était pas dans les années soixante-dix !

– Je ne sais plus, j'ai tourné de soixante-quinze à quatre-vingt-cinq environ. J'ai arrêté totalement pour mes quarante-cinq ans, ça suffisait. Tout cela ne ressemblait plus à rien. C'était de plus en plus physique, de plus en plus hard, et puis les maladies...

– Ah ! Oui. La connerie, là...

– Comme tu dis. Une belle saloperie qui te fait fréquenter les cimetières plus que de raison et qui te sépare des copains fidèles bien avant l'âge.

Il mit les coudes à table, en arborant un large sourire gourmand.

– Donc, en fait, si je résume bien, ta spécialité majeure, c'était...

Elle se pencha vers lui langoureusement.

– Oui, curieux, lui murmura-t-elle en ouvrant de grands yeux.

– Putain ! Tu te rends compte ?

– Oh ! Celle-là, on me l'a faite plusieurs cinquantaines de fois.

– Avoue, quand même... Je suis ton plus jeune nouveau fan !

Elle posa la serviette sur sa bouche en étouffant un rire sonore.

– Si cela te fait plaisir. Nous dirons que tu es de la bonne génération et mon tout dernier supporter.

– Tu me feras un autographe ?

– Tu débloques, là ? Maintenant que tu sais ça, tu ne vas pas devenir aussi con que tous les mecs que j'ai mis une vie entière à fuir ?

– Je ne voulais pas t'offenser ni t'importuner, s'excusa-t-il platement. Mais tu te rends compte ? Un mot de toi sur la pochette de ma VHS...

– Tu l'as toujours ?

– Ouiiiiiiiiiii...

– Tu barjotes, il n'y a pas de magnétoscope à Nogent !

– Ici, dans ma villa. Dans ma chambre fermée à clef, j'ai mes derniers petits trésors.

– On frise l'archéologie ou le cabinet de curiosités. Je te rappelle que cela remonte à quarante ans !

– Je ne te cacherais pas que j'aurais préféré te connaître à ce moment précis. Là, c'est bien aussi, attention ! Enfin, c'est autre chose, louvoyait-il.

Sur ce constat presque sincère et juste avant que l'évocation des souvenirs ne remplace les bougies par des cierges, ils se levèrent de table.

Armand, galant homme et irrésistiblement misogyne, voulut régler l'addition.

Elle lui fit les gros yeux.

Il ne donna pas le change.

Ils sortirent et traversèrent le petit jardin public qui les séparait de l'hôtel.

Il lui proposa de revoir la mer avant de se coucher, mais elle refusa

poliment.

– J'aurais été fou dingue de te rencontrer à l'époque !

Elle remonta le col de son manteau tout en marchant tranquillement.

– Si cela peut te rassurer, il y a quarante ans, je ne t'aurais même pas remarqué. Tu aurais pu être beau comme un dieu ou essayer de m'envoyer la flèche de Cupidon, j'étais à l'ouest à longueur de journée.

– La blanche ?

– Non, je n'étais pas sectaire. Tout.

– Ah ! Mince. C'est dommage ça. C'est ça tes soucis de santé ?

– À bientôt quatre-vingt-trois ans, toute ma vie est un problème médical. Tu ne voudrais pas non plus que je fasse un procès au coiffeur qui me faisait des permanentes ?

– J'suis idiot, excuse-moi. Il faut reconnaître que t'as plutôt bien résisté. Tu ne souhaites vraiment pas voir la mer ?

Elle ne lui répondit pas et lui tira le bras vers la rue Laplace.

Il afficha une mine satisfaite qu'elle ressentit dans son soupir d'aise.

– Maintenant, tu vas me promettre d'être gentil. Je t'ai tout dit. J'ai été patiente et tu me jures qu'on n'en parlera plus. D'accord ?

– Oui.

Armand se ravisa brusquement.

– Non.

– Comment ça ? interrogea-t-elle, interloquée.

– J'ai pas terminé. Qu'est-ce que tu fous à Nogent ? J'ai bien compris. Même quelques décennies plus tard, t'es encore pleine aux as, t'as réussi dans le job. Mais que fais-tu chez les débiles ? Et c'est quoi ton histoire de bouquet hebdomadaire ?

– Toi, tu es peut-être ruiné, mais tu n'as pas perdu tes réflexes de commissaire.

– Excuse-moi, Élisabeth. Je me rends compte que j'y vais fort. Réalise aussi ! Ta vie est bourrée d'anecdotes et de sacrés mystères.

– Si je ne te comprenais pas, crois-tu vraiment que je me forcerais à te raconter tout ça, alors que j'ai mis plus de vingt ans à faire table rase ?

– Non, c'est vrai, reconnut-il, un peu penaud.

– Mon aisance financière ne vient pas de ma carrière d'actrice. Tout ou presque est parti en poudre et autres soirées arrosées que nous organisions un peu partout avec mon compagnon de l'époque. Si j'ai de

l'argent aujourd'hui, c'est grâce à celui qui m'a justement sorti de la came, Gérard. C'est le premier qui m'ait ouvert les yeux sur ce que risquait de représenter ma fameuse « fin de carrière ».

– Ah ! punctua-t-il sobrement.

– Une nuit, où j'étais rentrée totalement défoncée, il m'a laissée tranquillement me remettre en m'installant dans notre chambre. Le lendemain, au réveil, il m'a portée jusqu'au salon. Il y avait plein de journaux de publications, des jaquettes de VHS, tout un bazar. Quand je lui ai demandé ce qu'il me voulait, il m'a répondu : « Regarde, on va faire des associations. »

– Des associations ?

– Oui. Il a rapproché les filles qui avaient décroché avec les annonces en question. Moi, je ne voyais pas trop, entre un numéro de téléphone d'un côté et un nom de l'autre. Il a pris un petit carnet qu'il avait toujours dans sa poche. Dedans, il notait toutes les coordonnées des modèles, des actrices, des occasionnelles. J'ai compris de suite.

– Des putes ?

– Ça revient vite le langage de poulet, hein ?

– Désolé, s'excusa-t-il en rougissant.

– Beaucoup d'entre elles avaient plongé, oui. Ce jour-là, il m'a ouvert les yeux. Comme on s'aimait, il voulait que l'on crée quelque chose de durable ensemble.

– SAS Ékinoxir.

– T'as pigé. Hélas ! Il est parti avant de voir ce que j'en avais fait.

– Décédé ?

– Cancer du poumon en quatre-vingt-treize.

– Et t'es restée seule ?

– Sentimentalement, j'étais encore pimpante. Je n'avais que cinquante et un ans. Pour le reste, une jeune collaboratrice me secondait. Pas bête, une chic fille. On a réussi un montage financier habile et, avec le temps, elle a pu me racheter toutes mes parts. Elle est morte aussi, tiens. L'an dernier.

– Mince. Pas de chance.

– Soixante-huit, cancer du sein.

– Ah ! Décidément.

– Comme tu dis. On se dépêche, s'il te plaît ? J'ai froid.

Il la prit par l'épaule et ils pressèrent le pas. En quittant la rue Tristan-Bernard, juste au moment de traverser le boulevard Cornuche, il

eut une ultime pensée éclair.

– Et pour les bouquets ?

– C'est vrai ! Tu vois, j'étais partie totalement ailleurs. Son fils. Adorable, le gamin.

– Mais il a quel âge ?

– Attends, c'est facile. Jeanine et moi, on avait treize ans d'écart. Je me souviens très bien que lorsqu'elle est tombée enceinte, je m'étais dit : « Tiens... »

Elle coupa net.

– Oui ?

Sa voix s'étrangla et elle marcha encore plus vite.

– C'est rien. C'est les souvenirs, ça me... Donc, je disais ?

– Treize ans d'écart.

– En effet, elle a accouché pour ses quarante ans. Il en a vingt-neuf.

– Et il a hérité un truc pareil de sa mère ?

– Voilà. Elle était devenue une sœur pour moi. C'est comme s'il envoyait des fleurs à sa tantine. Tu comprends ?

– Jolie aventure.

Juste avant d'emprunter la porte tambour où un employé les saluait déjà, elle murmura :

– Ou une belle histoire, on dira ça...

Comme à son habitude, elle se présenta à la réception.

Armand eut une petite appréhension.

Il était tard et, partis dans leurs confidences, ils ne s'étaient pas inquiétés des disponibilités. Certes, ce n'était plus les vacances scolaires mais la clientèle de ce genre d'établissement était plutôt internationale.

– Madame et Monsieur Stevenson, mes nièces m'ont rapporté que vous aviez eu la confirmation de leur réservation par mandat cash.

– Parfaitement, Madame Stevenson. Elles ont également prévu une corbeille d'accueil que nous avons eu le plaisir d'installer dans votre suite.

Elle jeta un coup d'œil à son compagnon d'échappée.

Il n'en revenait pas.

En arpentant les couloirs, il lui glissa à l'oreille :

– Mais t'as fait ça quand ?

– Pendant que tu me faisais la gueule après m'avoir exposé ton projet foireux.

– C'est toi qui faisais la tête !

– Non, c’est toi, chéri, dit-elle en l’embrassant furtivement.

– En plus, il était très opérationnel ce plan, bougonna-t-il en pénétrant dans la chambre.

De la moquette en passant par tous les tissus d’ameublement, le pourpre était à l’honneur.

Elle le regarda admirer l’ensemble et s’exclama en riant :

– Ça me colle un peu le rouge, en ce moment ! Tu ne trouves pas ?

Il n’osa pas répondre à cette évocation d’une réalité qui les contrarierait bien assez tôt. Le retour à l’ordinaire de l’établissement qu’ils avaient fui était devenu un sujet presque tabou.

– Tu as vu la salle de bains ? Waouh !

– Ça a dû te coûter un max. Je suis confus, Élisabeth.

– Qu’est-ce qu’on avait dit ? Je vais te sortir ton pyjama.

– Tu m’en as acheté un ?

– Oui. Tu ne pensais pas dormir à poil dans le même lit que moi ?

– Non, bien sûr, balbutia-t-il.

Ils sommeillèrent rapidement.

Le lendemain matin, à dix heures, on leur apporta le petit déjeuner.

Elle se leva pour admirer le plateau.

Des viennoiseries, des confitures diverses, du thé, du café, le tout servi dans une porcelaine anglaise du plus bel effet. Elle se dirigea vers lui et l’embrassa tendrement sur la joue.

– Bien dormi, mon chéri ?

– Oh ! Oui. Finalement, t’avais raison, on ne se rencontre pas dans un *king size*.

– Des regrets ? interrogea-t-elle, en le taquinant.

Il afficha une gêne immédiatement perceptible.

– Tu es contrarié ? Quelque chose te dérange, Armand ?

– C’est pas ça...

– On se connaît suffisamment à présent. Je le vois bien. Tu peux tout me dire. Et, entre nous, que veux-tu qu’il puisse y avoir comme problème dans cet endroit magique ?

– Ben, justement. J’ai quand même pas mal réfléchi cette nuit.

– Et ?

– Tu risques de me tuer, annonça-t-il avec un air malheureux.

– Mais non. Sois courageux.

– Et merde ! Mets-toi à ma place également, j’suis qu’un homme après tout.

– Je crains de percevoir ton dessein. Vas-y, je t’écoute, supplia-t-elle en le regardant les bras croisés.

– Comment peut-on résister ? Tu étais si... enfin, tu es toujours aussi... C’est vrai quoi ! On discute de tout, on n’a pas de sujet tabou. T’en conviendras ?

– Oui ! Pas de secret.

Elle commençait à sourire.

– Fiche-toi de moi. Dis cela à n’importe quel mec dans la rue, tu verras. Côté l’une de ses idoles...

– De mieux en mieux. Lance-toi à présent !

– Parfaitement. Pouvoir rencontrer Dolly Throat, ça ne fait pas le même effet que Benny Hill, désolé.

– C’est flatteur. Il est mort, souligna-t-elle en riant aux éclats.

– Enfin, voilà, je souhaitais que tu le saches.

– Tu me l’as déjà avoué quinze fois hier. C’est quoi le souci aujourd’hui ?

– Quand même, *Mère déchaînée sur le phare de Vancouver* !

– Non. Tu ne veux pas dire que tu désirerais que...

Il baissa légèrement les yeux.

– Juste un peu, comme ça, pour essayer.

– Ça remonte à si loin ! Et je ne l’ai pas fait depuis...

– Depuis quand ?

– Oh ! Si tu fais l’homme, d’accord, mais tu restes gentleman.

– Oups ! Désolé, M’dame.

– Je ne sais même plus. Bon, écoute, pour te faire plaisir. Ne m’en veux pas si ce n’est pas parfait du premier coup. Je suis presque revenue au niveau de grande débutante.

– Tant que tu ne croques pas dedans.

Elle lui caressa la joue.

– J’suis un obsédé sexuel, c’est ça ? Un malade ? Un *sex addict*, comme on dit maintenant.

– Pas davantage qu’un autre. C’est même moi qui aurais dû me rappeler quel effet cela produisait sur les hommes de le savoir. Tous les mâles sont quelque part des « malades du sexe » comme tu dis.

– Enfin, vous n’êtes pas mal non plus !

– Chut ! On ne critique pas le personnel soignant.

Elle chercha quelque chose du regard avec insistance et Armand voulut être prévenant.

– Je peux t'aider ?

– Oui. En ces moments rares d'intimité, difficile de ne pas te parler de mes petites misères. J'ai le syndrome de Gougerot-Sjögren, tu connais ?

– Le Vidal et moi, tu sais...

– C'est une sécheresse buccale importante. Pour faire court, je n'ai plus de salive. Il suffirait que je remette la main sur le champagne et... évoqua-t-elle en se levant du lit.

– Ils ne font pas de la vaseline alimentaire maintenant ? Ou une bonne cuiller d'huile d'olive en bain de bouche, ce serait plus naturel, hein ?

Elle le toisa.

– Tu plaisantes, j'espère ? Déjà que le matin, les bulles, il faut se les enfiler.

– T'as le jus d'orange sur le plateau.

– Non, ça me barbouille et ça me colle de l'acidité.

Il la regarda avec un air de chien battu.

– Ah ! Ça. Monsieur, sachez que j'essaie de satisfaire vos exigences, mais je n'en ai pas moins quatre-vingt-trois ans bientôt. Obligé de tout accepter ou de laisser, dit-elle en se dirigeant vers le minibus.

En ouvrant la porte, elle constata qu'il disposait d'un quart champagne.

– Tiens, ça va te faire plaisir, lança-t-elle en lui montrant la petite bouteille. Assieds-toi plutôt dans le club, ce sera plus facile de m'installer sur un coussin et ça reposera mon dos.

Armand se leva et prit place dans le fauteuil en cuir.

Finissant son verre, elle jeta finalement l'oreiller au sol pile entre ses jambes. Elle s'agenouilla dessus et entreprit de lui caresser les épaules.

– Tu es tout raide. Ça sert à quoi si tu ne te détends pas à fond avant ?

– T'es marrante, toi ! C'est dans la tête aussi.

– Y a pas à dire, chez vous, les zones érogènes, on en trouve que deux, hein ?

– C'est quoi la deuxième ?

Sans qu'il ait eu le temps de s'appesantir, elle défit le bouton de son pantalon de pyjama et ouvrit les deux côtés le plus largement possible.

Elle écarquilla les yeux.

– Elle ressemble à celle de mon neveu !

Armand se renfroгна.

– C'est vrai que Madame fut cougar. Enfin, faire ça avec le fils de celle que tu considérais comme ta sœur. C'est gonflé !

– Je ne l'ai plus aperçu tout nu depuis ses deux ans. J'ai dû le changer quoi... trois ou quatre fois, tout au plus !

Il devint rouge et balbutia en tentant de regarder ce qui se passait plus bas.

– Tu déconnes, là ?

– À peine. Vu le défi, je vais essayer, mais je ne te promets rien.

Il ferma les yeux longuement.

Quand il les rouvrit, il vit une chevelure blonde qui se relevait.

Tout à fait à l'aise, elle posa une main sur le bras du fauteuil et fit des gestes avec l'autre en parlant.

– C'est marrant, on dirait... Tu sais, comme un vieux chewing-gum, quand il n'a plus de goût et que tu mâchannes bêtement pendant des heures.

Le pauvre cherchait un trou de souris où il aurait pu se réfugier.

– Je suis gêné. Si tu veux, il y a de la confiture de Mara des bois sur le plateau. Si ça peut...

– Je te remercie pour l'association d'idées fraise champagne. Toutefois, la marmelade, ça changera sûrement la saveur, mais ça ne la fera pas pousser pour autant. Mon ami, je crois bien que nous partons vers des aventures toutes platoniques, regretta-t-elle en prenant appui sur les genoux pour se relever.

– C'est leur réducteur de libido à la con ! Regarde le travail maintenant. C'est bien simple, je ne la vois plus.

Affairée à remettre l'oreiller sur le matelas, elle admira son abdomen.

– La taille du sexe n'est peut-être pas la seule cause du trouble visuel.

– Oh ! Ça. C'est petit.

– Je ne te le fais pas dire.

Il prit un polochon et le lui lança.

Sans être effarouchée, elle s'empara du sien et en fit autant.

La bataille dura de longues minutes, avant qu'épuisés et hilares, ils ne s'assoient au pied du lit.

– Mais, j'y pense ! Si l'ami n'a pas toutes les fonctions disponibles ce matin, peut-il, à défaut, s'intéresser à Madame ? Ne dois-je pas faire

l'homme ?

– Alors, ça, c'est même pas macho. C'est rien. On efface et, surtout, tais-toi.

Il passa délicatement la main sous sa nuisette.

Il lui effleura d'abord doucement le ventre.

Elle ronronna de plaisir.

Au bout de quelques minutes, il la sentit prête.

Avec mille précautions, il lui ôta le vêtement en prenant soin de ne pas la brusquer.

Il continua ses caresses sur les épaules et s'intéressa à un tatouage qu'elle avait sur le sein gauche. En prenant un peu de recul, il s'assombrit tout à coup.

– Je suis désolé. Tu ne m'avais pas dit que tu avais eu de la famille dans le Costa Concordia.

– Hein ?

– Oui, le naufrage.

– Et pourquoi pas le Titanic ! C'est pas un sinistre maritime, c'est le paquebot France. J'étais invitée à bord pour l'une des plus belles croisières organisées en soixante-dix.

Il lui prit délicatement le sein et le remonta graduellement.

– Suis-je bête ! Excuse-moi, il flotte à nouveau.

Une dernière fois, ils éclatèrent de rire.

– Armand, je t'en supplie, fais ce que tu veux, mais boucle-la !

*
* *

– Quand rentrons-nous ?

S'ils étaient d'accord dès le début de l'aventure pour mettre un terme à leur escapade, ils n'avaient jamais échangé sur le jour prévu pour le retour. Cependant, quelque chose intriguait Armand.

– Lors de la réservation, tu leur as forcément donné des dates ?

– Oui.

– Jusqu'à quand ?

– Demain, avoua-t-elle, les larmes aux yeux.

– Mince ! Déjà.

– C'est le quatrième jour. J'avais calculé que cela correspondait plutôt bien à tout ce que l'on pouvait faire ici sans trop se déplacer.

Il se leva d'un bond, déterminé à ne pas discuter sa décision.

Il avait donné sa parole, il la respecterait.

– Bon, je vais à la poste et après, Honfleur. Ça te dit ?

– Mon pauvre Armand, tu me fais de la peine avec tes idées fixes. Ils ne te confieront rien avec ta curatelle et tu nous feras repérer.

– D'une part, rien ne le prouve et, de toute manière, nous décampons demain.

Il mit sa casquette, lui fit un clin d'œil, l'embrassa tendrement et partit.

Une demi-heure plus tard, il réapparut dans l'encadrement de la porte.

Élisabeth était perdue dans ses pensées, près de la fenêtre.

Elle ne l'avait même pas entendu entrer.

Quand il arriva à sa hauteur, il vit qu'elle se tenait la poitrine et que son regard, embué de larmes, fixait l'horizon.

– Tu as mal ?

Elle sursauta.

– Oh ! Tu m'as fait peur. Oui, un petit peu, ce n'est rien. Cela passera. On y va, hein ?

Elle fit un effort immense pour lui sourire.

– T'en as parlé au toubib ? C'est autre chose que ton glucose, ce truc.

– Tu penses ! Considérant notre suivi médical, comment le moindre détail leur échapperait-il ? Ce n'est pas grand-chose et les traitements sont en place.

– C'est la douleur qui te met dans cet état ?

– Tu as le chic des doubles sens, toi ! Si on veut. Je suis un peu fatiguée. Nous avons largement cassé le rythme habituel, reconnut-elle d'une voix monocorde.

– Tu as raison. J'ai rajeuni de vingt ans !

– C'est bien, tu es heureux. Tu fais plaisir à voir. Et après ? demanda-t-elle, fébrile.

– Eh bien quoi ?

– Une fois rentrés, le regard des autres, le retour à la vie ordinaire...

Il se mit à rire.

– C'est ça ton truc de pleurniche ? J'ai déjà tout là-dedans, affirma-t-il en lui montrant sa tête, et crois-moi, tu n'as surtout pas à t'inquiéter pour l'avenir.

– Quand même, ça me travaille un peu. On était bien.

– Direction Honfleur, où l'on sera encore mieux. Après-demain, je te promets l'Eldorado dans le Perche !

Une bonne heure plus tard, ils arrivèrent près du port. Sous des trombes d'eau, quelques bateaux attendaient leur entrée dans le bassin. Cet endroit si romantique, bondé de touristes en période estivale, leur parut bizarrement désert et triste en ce début de printemps. Aimant la pluie d'ordinaire, les fugitifs déclarèrent forfait. Afin de ne pas perdre les précieuses dernières heures de cet instant inédit leur restant à vivre à deux, ils convinrent de se réfugier au musée Eugène Boudin.

Il fallut d'abord penser à se réchauffer.

Madame Chapillons ne leur pardonnerait guère cette aventure, mais ils seraient en plus la risée des autres pensionnaires si, par malheur, ils revenaient grippés ou pis encore, évacués par transport sanitaire. Après un long moment d'essorage et d'évaporation qui faillit asphyxier un pauvre sèche-mains usé par quatre saisons de débarquement international, ils décidèrent de progresser, à pas lents, parmi les touristes qui ne parlaient pas un mot de français.

Les deux amoureux étaient devant une toile prêtée par un établissement public de Carcassonne, *Sapho jouant de la lyre*, quand ce fut au tour d'Armand d'écraser une larme.

D'abord silencieuse dans la formation, insidieuse dans l'équilibre instable au bord de la paupière, discrète dans le parcours d'un sillon imaginaire frôlant l'arête du nez, elle aurait pu se confondre avec une dernière goutte de pluie qui aurait échappé à l'essuyage minutieux.

Mais Armand respira bruyamment.

Élisabeth se retourna un instant et contempla le balourd qui haussait à présent des épaules comme un gamin que l'on aurait sévèrement grondé.

Elle lui frictionna le dos.

– Je suis désolée, je t'ai gâché la journée avec ma petite déprime. Excuse-moi, dit-elle en posant son front contre son torse.

Il renifla ouvertement.

– C'est pas toi, c'est le tableau.

Elle leva les yeux sur la toile représentant une femme à la poitrine mise à nu, jouant de son instrument en haut d'une crête. Au loin, un ciel nuageux laissait apparaître un minuscule croissant de lune qu'une nébulosité fragile lézardait en son centre.

– Le sein de Sapho ? Je t'ai contrarié, c'est ça ? demanda-t-elle,

chagrinée à son tour.

– Non.

– Elle est dans le vide et elle interprète un dernier air avant de se jeter. C'est ce que tu as compris, un suicide ?

Il extirpa un mouchoir bleu de sa poche de veste et se déboucha le nez sans retenue avant de lui répondre.

– J'sais pas.

– Tu m'inquiètes vraiment, mon chéri. Dis-moi, s'il te plaît ? supplia-t-elle.

– Je ne trouve pas les mots.

– Ton enfance ? Ta mère ?

– J'crois pas.

– Mais alors ? interrogea-t-elle, visiblement de plus en plus agacée.

– Rien. C'est beau.

Les bras lui en tombèrent. Elle qui l'avait vu rire aux éclats, sans aucun état d'âme, sur des blagues potaches infligées aux pauvres Louis et Max. Lui qui était capable des pires grossièretés envers Jeanne et Pat, de raisonnements d'une dureté extraordinaire sur les sujets allant du plus sérieux au plus futile.

Monsieur Armand Bouzies chialait comme une Madeleine devant une toile de Léopold Burthe, juste parce que c'était « beau » !

Il regarda l'intérieur de son mouchoir et fit une grimace. Il le plia d'abord en deux dans le sens de la longueur, puis en trois et décida de s'éponger le visage.

– Surtout, pas un mot aux copains. Je compte sur toi, hein ?

– Ben voyons, la terreur !

– C'est pour ça que je ne vais jamais dans les musées ou au cinéma. Tu comprends, l'émotion. Moi, ça me... bredouilla-t-il en faisant des moulinets avec les mains.

– L'émotion ! s'exclama-t-elle en opinant du chef à plusieurs reprises.

– Il pleuvait. On n'avait pas trente-six solutions, mais crois-moi, quand je peux éviter...

– Il faut ne voyager que l'été et sous les tropiques avec toi !

– C'est mon petit défaut, un poil trop sensible, même si j'essaie de le masquer.

– Ah ! Ne t'inquiète surtout pas. C'est à peine perceptible pour les autres. Je n'ai pratiquement jamais vu ça, ironisa-t-elle.

– C'est tarte, avoua-t-il en regardant le sol.

– Au contraire, c'est presque tout à ton honneur. Retranché à ce point-là au fond de la coquille, ça tient du bulot.

– J'sais pas. Ça doit venir de ma mère. Elle était très sensible, « manman ».

– Je serais croyante, je lui brûlerais un cierge à ta « manman ». C'est la première fois que je te vois en être humain. Je t'assure ! Aussi impressionnant que Thierry la Fronde.

– Arrête, tu me chambres. C'est pas gentil, Élisabeth.

– Tu plaisantes ?! Être méchant, voilà ce que tu fais à longueur de journée sur le dos des autres.

– Oui, j'en conviens, mais, entre nous, c'est pas sympa de te foutre de ma poire.

Elle le poussa vers la porte donnant sur la rue, où les attendait le premier rayon de soleil de la journée, griffant un magnifique ciel bleu marine.

– Tais-toi et sors de ce corps, Jean-Claude Drouot !

Cette belle éclaircie, toujours provisoire et fragile en cette saison, les accueillit.

Ils se promenèrent à nouveau vers le bassin.

Les bateaux n'étaient guère plus nombreux et ils n'eurent aucun mal à trouver un café disposant d'une terrasse chauffée pour s'asseoir et se reposer un peu. Quand Élisabeth se leva pour se rendre aux toilettes, elle laissa le champ libre à une femme d'un certain âge qui, depuis une table dressée à l'intérieur du bistrot, dévisagea Armand.

Pensant qu'elle avait constaté sa nouvelle tenue soignée et les vêtements choisis avec goût par son amoureuse, il lui sourit d'abord. Toutefois, il se renfrogna vite en la voyant se mettre debout avec peine et se diriger vers la sortie sans même lui adresser un regard bienveillant.

Une fois qu'elle eut quitté les lieux, il se sentit finalement soulagé et put enfin contempler les magnifiques maisons qui bordaient ce qu'il avait toujours appelé, paraît-il à tort, « le port de Honfleur ».

Quand Élisabeth revint, il avait réglé les consommations.

Ils se tournèrent vers l'intérieur du café pour saluer la patronne.

Une voix se fit entendre derrière eux.

– Madame, Monsieur, s'il vous plaît, pourriez-vous nous suivre gentiment ?

Ils se retournèrent.

– Gendarmerie nationale. Ne craignez rien. Venez avec nous tranquillement, et tout ira bien.

CHAPITRE 4

L'amour en paix

– Oh ! C'est gentil d'avoir apporté des fleurs pour Élisabeth.

– Tu sais qu'on s'est battus avec la mère Tapedur. Elle t'en veut, Armand.

– Louis a raison. Pour la banderole, il a fallu lutter pendant de longues heures.

– C'était toi Jeanne, tous ces draps sur les grilles ?

Elle lui fit un clin d'œil et un énorme sourire.

– Ce n'est pas tous les jours que l'on passe à la télé, dit Élisabeth qui était assise juste à côté de la table installée à la hâte dans le réfectoire de l'établissement.

Contre l'avis de madame Chapillons et sans le concours du personnel qui était, comme par hasard, requis à d'autres tâches, les pensionnaires avaient improvisé un petit buffet. Des jus de fruits étaient à disposition dans des gobelets en plastique, des tranches de gâteau étaient servies dans des assiettes en carton. Une ambiance digne des fêtes de fin d'année et un bon esprit régnaient en ce lieu souvent frappé d'ennui mortel.

Armand se rapprocha de son amoureuse.

Sous perfusion, épuisée, elle restait assise. Elle leva le bras pour lui caresser la main, mais elle ne tint pas plus de quelques secondes avant de le laisser lourdement retomber sur ses genoux.

Le silence se fit.

– Je sais que notre escapade a causé du tort à certains d'entre vous. Pour tous ces désagréments, Élisabeth et moi vous présentons nos regrets sincères. Nous remercions également, du fond du cœur, ceux qui nous ont aidés. Ils se reconnaîtront. Nous avons vécu des bonheurs

inoublables, trop brefs et parfois trop intenses, confessa-t-il en la regardant avec les larmes aux yeux.

– Nous aussi ! On n'avait jamais autant vu la Normandie à la télé. C'est beau Deauville, ajouta Max.

– Camarade, je t'y emmènerais bien, mais une espèce d'intuition me suggère que pour les prochaines semaines, je risque d'être moins libre de mes mouvements.

La petite assistance rit en chœur et applaudit.

– Bien sûr, tous ces moments passés à deux dont je parlais à l'instant, ils nous appartiennent. C'est d'ailleurs ce que j'ai revendiqué auprès des pandores.

– Quels enfoirés, ceux-là ! cria une vieille.

– Pour faire chier le monde, on peut compter sur eux ! renchérit Max.

– Andorre, j'y ai perdu mes clefs de voiture aussi. Vous ne pourriez pas lancer un appel à la télé ? interrogea l'un des alzheims qui s'était égaré dans la pièce.

– Ne dites pas ça. En plus, ce n'est pas vrai. Ils ont été très gentils et très prévenants, surtout avec Élisabeth. Ils ont fait leur travail. Et on a économisé le taxi, hein, chérie ?

Tout le monde ricana de plus belle.

Elle aussi, mais son regard était vide. Elle paraissait absente.

– Paradoxalement, aujourd'hui, ce qui me marque le plus...

Armand s'interrompt et s'accola à elle pour la prendre par l'épaule. Alors qu'il avait lui-même ménagé son effet en imposant le silence, il se trouva piégé par sa propre mise en scène.

Sa voix s'étrangla.

– Ce qui me touche le plus, ce sont tous vos petits gestes depuis notre retour et ce truc-là derrière moi, dit-il en désignant le buffet. Vous avez tous été si gentils, alors que moi... je ne l'ai pas toujours été avec vous. Peut-être même jamais, d'où ma joie immense d'être revenu pour vous le confesser, en vrai.

Dans un silence pesant, les résidents buvaient ses mots. Certaines pensionnaires, qu'il avait lourdement malmenées, échangeaient entre elles sur la probable consommation de drogue ou de médicaments qu'auraient administrés, en douce, les gendarmes chargés de le ramener.

Certaines pleuraient déjà abondamment, tandis que d'autres, en se

tenant sur la pointe des pieds, levaient le menton comme si le lacrymal pouvait basculer dans le sens inverse.

En versant sa petite larme, Armand parvint à terminer :

– Jamais je n’avais reçu une telle marque de sympathie de toute mon existence. Allez, on arrête de chialer. C’était chouette, non ? Élisabeth, un mot, vas-y, t’es la plus forte d’entre nous.

Elle se redressa du dossier de la chaise où elle s’était avachie.

Elle prit un air pincé et elle chercha sa main réconfortante et chaude.

– Merci. Nous sommes si touchés, dit-elle d’une voix à peine audible à cause d’un chat dans la gorge qui était apparu depuis la veille.

Bouzies se pencha vers elle discrètement.

– Je fais un tour rapide à la réception, je te rapporte le courrier ? chuchota-t-il.

Elle sourit, à bout de forces.

– Mon pauvre ami, où allons-nous ? Maintenant, c’est deux fois par jour que tu parles de la poste. Ici ou ailleurs, tu sembles oublier que tu n’as plus accès à ton argent. Je crains que cela se passe dans ta tête à présent.

Sur ces dernières paroles, il eut l’air dépité et resta muet.

– Depuis quelque temps déjà, je sais que ce n’est plus tout à fait toi qui t’exprimes, aussi je ne te contrarie pas. Et prends-moi le courrier si tu veux. Comme chaque matin, tu verras que je n’en ai pas et tu reviendras sans argent.

Heureux comme un gosse, il la remercia en lui embrassant le front et s’éclipsa.

Duvernay-Patelière en profita pour se rapprocher d’elle.

– Cela représente un gros effort pour moi, mais croyez bien que j’aurais aimé être à sa place, ma chère.

– Oh ! Pat, s’il vous plaît, protesta-t-elle sans grande énergie.

– Ce n’est pas ce que vous pensez. J’évoquais son côté chevaleresque. En aucun cas, je n’oserais m’immiscer dans un si joli couple. Non, mais cette façon qu’il a eue de vous enlever ainsi, de vous offrir ces nuits de rêve dans un palace et de tenir tête contre la violence de ces flics sans scrupule qui vous ont empoignés et ramenés de force. Manu militari ! Là, je dis chapeau.

Elle ne lutta pas.

– Excusez-moi, Patrick, je vais me retirer. Merci encore pour tout ce

que vous avez fait.

Elle rembobina le fil de sa perfusion et se servit du portique pour se relever complètement. Se dirigeant vers le jaune circulant, elle rencontra Armand qui affichait une mine défaite.

– Rien ? interrogea-t-elle pour lui faire plaisir.

– Pourtant, j’y croyais.

– Mon pauvre ami.

– Tu pars ?

– Oui, dit-elle en pleurant.

Il la raccompagna jusqu’au bout du grand corridor.

À la limite du double trait, il l’embrassa tendrement.

– Tout va s’arranger, ma chérie. Je te le promets, lui déclara-t-il, le cœur serré.

Elle ne répondit pas.

Le dos courbé, elle disparut à petits pas dans le dédale des couloirs rouges.

Cette couleur maudite !

*
* * *

– Je veux une chambre double avec Élisabeth. En tant que directrice, vous n’avez pas le droit de me la refuser.

– Monsieur Bouzies, je ne sais même pas ce que vous faites dans mon bureau. Quel culot ! À votre place, j’aurais honte. Entendez-vous ?

Madame Chapillons avait le teint aussi rouge que son tailleur qui menaçait d’explosion à chaque instant.

– Honte de quoi ?

– Octogénaire et revenir, ici, entre deux gendarmes. Et puis, attention ! Monsieur Armand Bouzies fait les choses en grand. Le journal de 13-heures pendant deux jours et tous les 20-heures à présent.

– J’y peux quoi ? Je croyais que les alertes enlèvements, c’était juste pour les mômes.

– Et le fait que je m’inquiète ? Ça, non, évidemment, vous n’y pensiez pas. Qu’aurais-je raconté à votre fille à Singapour ? Excusez-nous, on l’a égaré ? ! Votre père est mort en faisant un château de sable sur une plage de Deauville ?

Il commença à rigoler et à marmonner.

– Puis-je partager votre fou rire, Monsieur Bouzies ?

– Je disais « ça c'est drôle ! ». Enfin, tout est relatif. Dans un sens, je me mets à votre place.

– Le couplet larmoyant, gardez ça pour la jeunette qui vous a bien plu hier. Je la retiens celle-là.

– Et alors ! Une journaliste de *Paris Match*, c'est quand même très bon pour votre établissement.

– Parce que vous espérez qu'elle va nous classer en résidence de tourisme ? On rentre et on sort comme on veut d'un ECSPD ?

– Partir, on peut toujours tenter. Revenir seul, ça, j'ai remarqué que c'était plus difficile, ironisa-t-il.

– Vous savez que je pourrais demander votre transfert dans une maison voisine ?

– Oui, peut-être. Seulement, vous ne le ferez pas.

– Tiens donc ! Je vous trouve bien affirmatif.

– Vous êtes ma curatrice.

– On en cherchera une autre, cria-t-elle. Ras-la-frange de vos gamineries ! ajouta-t-elle en joignant le geste à la parole.

– C'est ça ! Cause toujours... Et choisissez le juge compatissant aussi, car Madame la directrice, j'exige de pouvoir vivre avec la femme de ma vie. Vous entendez ? Et méfiez-vous, menaçait-il, outre les contacts réguliers que j'ai maintenant avec la presse parisienne, il se pourrait bien que le jeune Delamousse s'intéresse à mon cas s'il apprend que vous voulez rompre une grande histoire d'amour.

– Une grande histoire d'amour, répéta-t-elle en révoltant les yeux. Et puis, c'est Delahousse, pas Delamousse.

– C'est pareil. Il a une bonne bouille et il est sensible ce gars-là. En plus, gardez-vous d'en douter un instant, car je l'ai sur mon Twitter.

– Vous n'avez plus de téléphone et j'ai bloqué votre connexion Internet dans la chambre, reprocha la responsable, absolument convaincue que Bouzie bluffait.

– En effet, je n'ai plus accès à rien. Par contre, Élisabeth, insinua-t-il en sortant un iPhone de sa poche. Avec mes douze mille *followers* et quelques, dont une majorité de mômes hystériques, essayez un peu de me contrarier. Juste pour voir, dit-il en détachant lentement chaque syllabe.

– Vous êtes pénible à la fin. Tout le monde suit n'importe qui sur les réseaux sociaux, tant est si bien que personne ne connaît ses prétendus

contacts ou amis. Alors... Et puis, entre nous, qui m'avait suppliée il y a quelques mois pour avoir une chambre individuelle ? Qui, au passage, s'était fichu de ma poire avec ses relations dans la police ? Parce que, là aussi, j'ai été la risée des gendarmes quand ils se sont renseignés sur vos activités parallèles.

– Quoi ? Chaque année, j'ai mon timbre de l'Amicale. Il faut bien que cela serve à quelque chose. Quant à cette histoire de chambre individuelle, c'était avant de rencontrer Élisabeth.

– Vous savez très bien que vous avez signé la Charte. Ici, ce n'est pas une maison pour couple mais pour personnes isolées et dépendantes.

– On s'en fout ! Je vis seul dans une cambuse à deux places.

– Temporairement, objecta-t-elle sur un ton ne souffrant pas la contestation.

– Alors, je vais me marier.

– Pas question.

– Comment ça ?

– En qualité de curatrice, je m'y oppose.

– Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Je l'épouse et on déménage.

– Vous êtes un vrai gamin.

– Donc, c'est non à tout ?

Elle se leva pour le raccompagner et lui ouvrit la porte.

– C'est oui à rien, Monsieur Armand.

*
* *

– Je suis fatiguée. Tu me manques. C'est si compliqué de descendre certains après-midi. Si ce n'était pas pour toi...

Armand caressa affectueusement la joue d'Élisabeth.

– Tout s'arrangera. Bientôt. Tu me fais confiance, ma chérie ?

Elle lui adressa un sourire plein de tendresse qui semblait puiser dans ses dernières forces.

– Oui.

– Je nous ai choisi du gâteau. Ne bouge pas, je te sers.

Un petit moka trônait au centre de la table.

Il prit un couteau et coupa deux belles parts qu'il disposa dans des assiettes en carton.

– Je ne te demande pas si tu l'as fait toi-même ? plaisanta-t-elle.

– Tiens ma jolie, voici. Attends, je te donne une cuiller.

Elle essaya de lever le bras, mais elle n'arrivait pas au niveau escompté.

– Je suis désolée, Armand. Tu vois, ça part par tous les bouts. Même un geste aussi anodin... je n'en peux plus. J'aimerais que tout s'arrête, implora-t-elle.

– Que racontes-tu ? Je te pose la serviette sur les genoux. Voilà ! On va s'arranger, affirma-t-il avec enthousiasme.

Il coupa un morceau et tenta de lui porter à la bouche.

– Merde ! s'exclama Armand. C'est mon épaule qui coince. J'peux pas soulever plus haut, c'est ballot, t'avoueras.

Ils se regardèrent et éclatèrent de rire comme des enfants.

– On a l'air fin tous les deux, ma pauvre Élisabeth !

Elle posa la main sur la sienne.

– Ensemble, quoi qu'il arrive. Aujourd'hui, c'est la seule chose qui m'importe, Armand.

– Que raconte ton médecin ? C'est normal cette fatigue et tes soucis d'articulation ?

– Un nouveau protocole va se mettre en place. Il dit qu'il faut être patient. Tu te rends compte ? Comme si, à quatre-vingt-trois ans, je devais apprendre à savoir attendre. On me traite comme une enfant capricieuse, alors que je n'ai pas demandé à survivre. Tu comprends ?

– Tous des cons ! Et parfois, des charlatans. Tiens, t'as connu madame Pierrard ? interrogea-t-il.

– Une rouge ?

– Une bleue ! Elle avait juste de l'asthme, mais elle était encore très bien. Je la croise, il y a quoi... huit jours, à peine, hésita Armand en cherchant au plus près de ses souvenirs. Elle me dit qu'elle est enrhumée. Je lui demande si elle a vu le docteur. Elle me répond, toute contente, en plus, un comble : « Oui, il a dit que j'en avais pour trois jours ! », tu parles, on l'a enterrée hier.

– Elle est morte d'une crise d'asthme ?

– Ouais. En trois jours. Y a que là-dessus qu'il ne s'était pas planté.

Il se rendit compte qu'en souhaitant dévier la conversation, il avait plongé sa belle dans un abîme plus profond encore. Bouzies n'avait jamais su y faire. Il bavardait trop et ne mesurait jamais le débit. Incapable de se taire, il chercha alors un nouveau sujet pour sortir Élisabeth de ses idées noires.

– T'es quand même plus confortable dans ton fauteuil sur roulettes,

non ?

– Je ne m'en plains pas. J'ai moins mal aux jambes, mais j'ai toujours besoin de quelqu'un pour pousser. Je ne fais plus ce que je veux, il faut que je sonne.

– C'est rien ! Tu parles, je m'y collerais volontiers nuit et jour, moi. Tu as eu ton courrier ?

– Non, mon chéri, répondit-elle, les yeux humides.

– Bouge pas, j'y vais.

– Oh ! Je n'en doutais pas.

– Ça te dérange peut-être ?

– Pas du tout. Avec le nouveau traitement, j'ai envie de dormir. Je ne pars pas d'ici, je me repose un petit peu en t'attendant.

Bouzies se leva et se dirigea vers la réception. Quand il fut certain qu'elle ne pouvait plus le voir ni même l'appeler, il chiala comme un gamin. Pourquoi ne pouvait-on pas vieillir heureux ? Sans souffrir, sans mourir, juste avoir le sommeil un peu trop long. Il devisait seul en déambulant, s'adressant au dieu des couloirs. S'il existait, celui-là, était-il un témoin impuissant de la décrépitude morbide des pensionnaires ou un aiguilleur du ciel bourré une fois sur deux ?

Tous les jours ressemblèrent à celui-ci.

Elle mangeait de moins en moins et dormait de plus en plus.

Pour ne pas montrer son émotion, il allait chercher son courrier.

Il ne la fuyait pas vraiment, mais il avait du mal à la regarder s'enfuir.

Elle lui échappait, il le sentait bien.

Quand il lui arrachait un sourire, la mort, de son côté, la piquait au cœur pour lui dire non. Elle arrivait. Inexorablement, chaque jour, un peu plus présente. Le visage d'Élisabeth s'émacia jusqu'à ce que la douleur ne soit plus que le seul maquillage disponible. Un jour, il la trouvait jaunâtre sous la turbulence de certains enzymes grincheux, une autre fois elle s'affichait à lui d'une pâleur affligeante et frigorifiée sous de multiples lainages.

Et un matin.

– Votre amie, madame Löturz, gardera la chambre aujourd'hui et les jours prochains. Elle m'a dit de vous prévenir et de ne surtout pas vous inquiéter.

– Fabienne ! C'est une plaisanterie. Ne pas me faire de mouron ? demanda Bouzies, consterné.

– Je conviens que l’expression était mal choisie, reconnut-elle en piquant un fard.

– Qu’a-t-elle ? Une complication ?

– Monsieur Armand, le secret...

Il s’énerva soudain.

– Malgré vos jolies mirettes et l’amitié que je vous porte, parfois, qu’est-ce que vous m’emmerdez avec vos sacro-saints principes ! Dix ans de moins et on se mariait. Vous entendez, je l’épousais, moi. Je ne vous demande pas de me publier un bulletin de santé à afficher sur la porte de ma chambre, pas plus que son nombre de globules ou de plaquettes, de quoi souffre-t-elle ?

L’infirmière baissa les yeux.

– Excusez-moi. Je ne voulais pas vous faire de peine. On n’a jamais eu de couple ici. On reçoit des gens en forme, enfin, presque. Un jour, ils partent et d’autres arrivent. On croit à tort que nous sommes les seuls pour qui ils comptaient encore, en oubliant que le lien n’était pas affectif mais purement médical. L’heure d’après, tout se confond un peu et on recommence.

– Heureux de participer à votre thérapie. Alors, Élisabeth ?

– Je vais être honnête.

– Fixez-moi dans les yeux pour ça. Vous ne pourrez pas me mentir.

Il retrouva une forme d’apaisement en pénétrant son regard.

Depuis plusieurs mois, elle n’avait pas à lui parler pour que ses prunelles lui rendent une sérénité qu’il perdait souvent, et pas toujours de bonne foi.

– Dans un sens, rien de très nouveau. Votre amie est gravement malade, mais cela vous le saviez, non ?

– Oui. Pas besoin d’avoir le nom complexe d’un truc qui se lit sur le visage. Un crabe.

– Je vois. Avec l’âge, il a évolué très lentement. Sincèrement, une prise en charge « à temps », comme on dit, n’y aurait sans doute pas fait grand-chose. Aujourd’hui, les médicaments que nous lui donnons lui font beaucoup de bien au niveau des douleurs, mais...

– Elle s’épuise. Chaque jour un peu plus, chaque semaine davantage encore. Et bientôt, elle mourra de fatigue généralisée. Ce sera une grande victoire de la science, elle ne sera pas partie à cause du cancer. Foutue médecine !

– Je comprends votre chagrin, Monsieur Armand.

– Il faut que je la voie.
– Non, vous ne pouvez pas ! Vous êtes en bleu.
– Je sais. Cela ne dépend pas de vous. Elle est toujours fâchée, la Tapedur ?

– Mettez-vous à sa place, aussi.
– Et elle, prend-elle la mienne ? Et si je demandais à nouveau une audience ?

– Élodie et moi, nous lui en avons parlé. Nous nous doutions bien que le problème surgirait un jour ou l'autre.

– Et ?

Jeanne baissa les yeux.

– Inflexible.

– Retorse, la vieille pie ? C'est ce qu'on verra. Je passe à la réception pour relever le courrier de Jeanne et attendez un peu...

*
* *

– Depuis votre escapade, on s'en prend plein les dents. Vous rendez-vous compte qu'hier, Désirée Plouchard a été interdite de parc et mise à l'amende sur ses repas et l'entretien ?

– Bah ! Elle est sympa la mémé. Qu'est-ce qu'elle avait fait ? Tiens, Jeanne, passe-moi le pain s'il te plaît.

Dans le brouhaha infernal du réfectoire comble au dernier service, elle lui tendit la corbeille. Sans avoir l'humeur des grands jours, suite au énième refus de la directrice de satisfaire sa requête, Bouzies cachait mal son excitation.

Il savait aussi que l'exaspération qui gagnait les autres pensionnaires lui serait utile. Lui qui, d'ordinaire, était si négligent dans les relations humaines, ne manquait plus jamais l'occasion d'écouter la plainte de ses semblables.

– Elle n'avait pas prévu que ses enfants viendraient la chercher pour le week-end. Du coup, scandale ! Les repas n'ont pas pu être annulés, idem pour le service des chambres. Punition directe. Vous imaginez ?

– Comme si on était des gamins, lança un résident qui était attablé derrière eux.

– Oui et, en plus, ils cognent là où ça fait mal, lui confia-t-elle en se penchant avec les doigts qui frétilaient, le blé.

Armand, qui finissait son morceau de camembert en observant Louis au loin, marqua une pause.

– Répète un peu, Jeanne.

– Quoi ?

– Ton truc sur le fric.

– Je disais qu'ils frappent toujours au porte-monnaie. Il paraît que leurs finances ne sont pas au beau fixe, alors, forcément, ça devient hargneux et ils se servent.

Il haussa le ton pour que les autres tables perçoivent le son de sa voix.

– Au fait, te connaissant... Surtout, ne le prends pas mal, c'est en pure amitié. Ta fille, c'est une grande gueule ?

– Non, tu te trompes, s'indigna Jeanne. Elle est franche, c'est tout. Comme sa mère, quand il y a un truc qui cloche, pan ! Elle te remet l'ensemble d'équerre.

– Ouais, une passionaria, si tu préfères, résuma-t-il.

– Pourquoi ?

– J'ai sans doute une idée. Il faut que ça mûrisse tranquillement.

Il travailla des méninges durant trois longues soirées.

Le projet devint obsessionnel.

Cela devait être rapide, incisif et tonitruant.

Il disposait d'un mois, pas beaucoup plus.

Deux, cela aurait été plus confortable, mais...

*
* *
*

Le matin où il devait tenir sa première réunion secrète, Élodie fut porteuse d'une bonne nouvelle.

– Elle pourra descendre ! Madame Chapillons a donné son accord pour qu'elle soit transportée allongée.

– Pourquoi dans un lit ?

– Ne vous inquiétez pas. Elle va beaucoup mieux, rassura-t-elle.

Armand ne montra rien, mais il sentit une oppression dans la poitrine.

Il abrégea la discussion avec la fille de salle et, dès qu'il entendit ses pas résonner dans le couloir, il chercha vite le fauteuil pour s'asseoir.

Il se mit en quête de quelques comprimés.

Une demi-heure plus tard, il n'y paraissait plus.

Il descendit à la cafétéria.

Ils étaient tous là. Les fidèles et, surtout, les chefs de clan. Dans quelques instants, on découvrirait même un barde.

Il parla le premier.

– Nous sommes tous d'accord, dit-il à mi-voix, cela ne peut plus durer. C'est insupportable !

– Révolution ! hurla Pat, sous les regards stupéfaits de l'assistance.

– Chut ! Il est con, lui. Vous allez nous faire repérer, lança la vieille du 15 bleu. Et puis, je n'ai pas encore donné mon feu vert. Imaginez que je subisse des représailles parce que l'on m'a vue ici avec vous. Je demande à réfléchir.

– Moi, mon père, pendant la Résistance, il vous aurait déjà mise au peloton d'exécution pour un coup pareil !

– Votre paternel, Max ? Permettez-moi d'en douter, nuança Jeanne. N'est-ce pas votre mère qui a été tondue sur la place de Roubaix ?

– Répétez un peu ! Juste pour être sûr que j'ai bien entendu.

Il avait l'œil noir, et l'assemblée sentit venir le sale quart d'heure. Immédiatement, Armand rectifia le tir. Chargé de réprimer les révoltes étudiantes de Mai-68, il avait beaucoup appris en observant Dany le Rouge.

– Du calme, camarades ! Gardez votre énergie pour l'action. Voici mon plan.

– Tous avec vous ! chuchota Pat, qui se prit un coup de coude sévère de Louis.

– Vous êtes d'accord ? Nous sommes victimes de maltraitance.

– Oh ! Ça. Hélas, trois fois hélas ! pleurnicha Duvernay-Patelière, en regardant son garde-chiourme aux jointures saillantes.

Le rallié de la dernière heure, bourgeois haut en couleur se conformant opportunément à la lutte d'après classe, commençait sérieusement à énerver le leader du groupe. Bouzies décida de museler toutes les interventions intempestives.

– Ceux qui n'ont rien à apporter de constructif au mouvement, ils peuvent la fermer. T'es d'accord avec moi, Jeanne ?

Elle opina du chef et il reprit.

– Bon, revenons à ce que je disais. Dans les produits à suppléments, j'entends par là à facturation directe sans contribution de la Sécu, t'as le coton hydrophile, les couches, le Mitosyl ou le Bépanthène, le talc...

– Entre autres, mais vous en avez déjà pas mal sur votre liste, releva

l'Ardéchoise.

– Après, on a les interventions extérieures qui casquent un max sur les fins de mois, comme la coiffure, la pédicure et la kiné de confort.

– Oui, mais remarque, c'est parfois bénéfique. Regarde mon genou par exemple. La semaine dernière, je ne pouvais...

– Ta gueule, Louis ! Le temps est compté. Taisez-vous, voilà les cafés.

Ophélie arriva avec le plateau, dans le silence de cathédrale imposé par Armand.

Elle voulut poser une tasse en face de chaque pensionnaire, mais elle se fit rabrouer.

– C'est bon, on sait se servir ! On n'est plus des gosses.

– Excellente initiative, Louis ! La teigne s'est barrée. À partir de demain, dans chacun de vos secteurs, respectez la consigne. Vous répertoriez toutes celles et tous ceux qui sont sous tutelle, curatelle ou dont la famille règle les factures mensuelles.

– Ça ressemble à tout le monde, ton affaire, Armand.

– Je sais, Max, mais il faut être percutant, sans jamais demander les efforts les plus importants aux plus pauvres d'entre nous, camarade.

– Et ensuite ? interrogea Pat qui sortit un papier et un stylo.

– Vous ne voudriez pas non plus qu'on en fasse des affichettes à coller dans tous les jaunes circulants ? Jeanne, on confisque les instruments.

Elle empoigna son petit matériel sans ménagement.

Bouzies leva les yeux au ciel et continua.

– Après, je souhaite que chaque pensionnaire réclame des couchés. Matin, midi et soir. Bien évidemment, vous exigerez ce qui va avec et qui n'est pas pris en charge par l'établissement.

– Mais je n'en porte pas ! s'exclama Pat, très affligé tout à coup.

– Je ne l'ordonne pas non plus. On vous livrera des sachets hygiéniques. Il suffira de passer les protections sous l'eau et de les insérer dedans, un nœud serré et le tour sera joué. Vous demanderez un maximum de produits de toilette intime que vous déverserez dans la cuvette des W.-C.

– Et si les infirmières veulent vérifier ?

– J'y ai pensé. Vu comme ça schlingue ces trucs-là, il faudra s'arranger pour en mettre sur un mouchoir dans ta poche de pantalon ou dans la ceinture des robes pour les dames. Rien qu'à l'odeur, elles

n'iront pas y fourrer leur nez. Je rappelle que seuls les grabataires séniles font l'objet de change systématique par le personnel. Nous, on nous laissera nous démerder.

– C'est très fin ça, releva Jeanne.

– Pas fait exprès, désolé. La phase 2 du plan, à présent. Pour tous les valides et un maximum d'alzheims, pédicure, podologue et coiffeur obligatoires, chaque semaine.

– J'ai plus un poil sur le caillou, regretta Louis.

– T'en as plein qui dépassent de ta chemise et des narines.

Épilation !

– J'avais avoir mal ! objecta-t-il en se pinçant le nez.

– Pas plus que Jeanne quand elle se fait faire le maillot.

Tout le monde se retourna, mais elle offrit un démenti sans appel.

– Ne rêvez pas, Messieurs. Lointain souvenir...

– Lors de la visite médicale, on sollicite un maximum de kiné, surtout non remboursée. Est-ce bien compris ?

– Justement, Armand, je ne vois pas bien, hésita Pat, toujours sous surveillance rapprochée.

– Normal, j'ai pas fini. Pour le masseur, on exige tous François-Marie Chapillons.

– Tant mieux, moi, je l'aime bien, se réjouit Jeanne.

– Tu parles, il est aussi con que sa mère, pondéra Louis.

– On s'en fout ! Écoutez plutôt. Pour la coiffeuse à domicile, on sollicite des rendez-vous auprès de Marie-Françoise Bernier-Chapillons. Lancez la procédure, et après, j'en fais mon affaire. N'est-ce pas Jeanne ?

Elle ne l'avait pas quitté du regard durant toute son intervention.

Ses yeux pétillaient de bonheur.

Ce n'était pas de l'amour mais un sentiment étrange d'admiration doublé d'une pointe de jalousie à l'encontre de celle qui avait la chance d'être aimée par un tel homme.

– Oh, oui ! Monsieur Armand. Reçu cinq sur cinq.

Chacun repartit dans ses quartiers, avec des idées de Mai-68 en tête.

Certains s'imaginaient déjà érigeant des barricades empêchant l'accès aux grilles, d'autres approvisionnaient le bûcher où l'on brûlerait la directrice.

Et quelques autres.

Tant qu'à faire une charrette...

Après le déjeuner, Armand redescendit à la cafétéria.

Élisabeth l'attendait.

Le regard vif, elle rit en contemplant son air ahuri.

– Ma parole ! Mon chéri, tu me croyais morte ?

– Non. Hormis le lit, j'adore. Tu es magnifique !

– Demain, je referai du fauteuil. Après, ça ira de mieux en mieux, tu verras.

– C'est le nouveau protocole ?

– Oui. Et quelques autres thérapies qui soulagent et qui encouragent aussi à faire des efforts. Il n'y a que le coiffeur, je n'ai pas eu le temps. Je dois être horrible, n'est-ce pas ?

– Non, répondit-il entre les dents.

S'attardant sur tous les traits de son visage, il se leva doucement et l'embrassa tendrement.

– Il faut que je te parle. C'est important, j'ai un plan.

Elle sourit en agitant légèrement les bras.

– La dernière fois que tu m'as fait une telle annonce, nous sommes passés à la télé !

– Tu ne penses pas si bien dire...

*
* *

Finalement, près de deux mois passèrent. Élisabeth marchait désormais seule avec des béquilles. Elle était toujours guillerette. Elle avait même repris ses activités et convainquit Armand de se remettre au tango. Ce dernier pensa bien arrêter son plan machiavélique, mais la directrice ne céda rien non plus de son côté.

C'était la guerre des vieux cons, comme il aimait à le répéter aux camarades.

Cet après-midi, ils étaient une petite dizaine à se retrouver pour le point hebdomadaire.

– T'aurais vu l'engueulade de ma fille et la gueule de mon gendre. « Oui, tu pourrais faire un effort. Tu n'es quand même pas malade au point de ne pas pouvoir te lever pour pisser la nuit » qu'elle m'a dit. À moi ! J'en ai appris sur elle, finalement. Mon cancer du côlon, je ne l'ai pas inventé tout de même ! Et l'autre abruti : « Sans compter, Papy Max, que vous utilisez plus de produits que lorsque nous avons élevé Gwendoet Stéph réunis. Vous devez avoir la peau des fesses aussi

douce qu'un bébé qui vient de naître. »

Chacun se mit à rire.

– Attends ! Moi, j'ai mieux, renchérit Louis. Quand elle a vu les frais de coiffeur, ma belle-fille a failli s'évanouir. « Mais, Beau-Papa, vous avez toujours eu la boule à zéro. Vous vous rendez compte de ce qu'elle demande, cette bonne femme, pour simplement vous rectifier la repousse du bas de la couronne ? Et puis, cette idée de vous faire épiler les sourcils, les oreilles et le nez, alors, là ! »

– Montre un peu ?

Il baissa le front et, en relevant doucement la tête, écarta les narines au maximum.

– Pas mal, Armand, hein ?

– Ouais. Elle est bien, la gamine du salon de beauté ?

Louis fit la moue.

– Sympa. Enfin, limite... Quand même pas très professionnelle, si vous voyez ce que je veux dire.

– Pourquoi ? interrogea Élisabeth.

– Je suis désolé, mais une esthéticienne qui a tous les diplômes et qui refuse de te faire le maillot. Je l'ai eu en travers.

Un ange passa.

Bouzies s'adressa à Jeanne sur un ton martial.

– Lettres anonymes à la mairie, prêt ?

– Faites.

– Direction de la protection des populations en préfecture et services sociaux du Conseil général ?

– Parties.

– *L'Écho Républicain* et *L'Action* ?

– Ce soir.

– Laurent Delamousse ?

– De-la-hous-se, soupira-t-elle, oui.

– Bon, attention ! Pas de fausse note. À présent, on s'est trop investis pour échouer. Tout démarrera de l'extérieur pour revenir à l'intérieur.

Pat essayait vainement de comprendre la manœuvre.

– J'explique, pour les esprits lents. Les services au dehors et les journalistes enquêteront. Les familles seront jointes et vu le bordel que l'on a mis, ils souligneront tous leur surprise et le fait que ça coûte un maximum, les prestations que l'on facture ici. Comme nous sommes âgés et censés ne rien comprendre, il va y avoir plein de rapports. Le

préfet ne pourra pas faire autrement que de dénoncer ce dossier au procureur de la République. Et alors, là, les amis...

Et les jours s'écoulèrent avec des sourires en coin, des regards de connivence et des signes V de la main.

V comme... vengeance !

– Je n'en peux plus. Tu m'as épuisée. Tu dances de mieux en mieux.

– J'ai la meilleure des professeurs. Toi, mon amour.

– Armand, ton plan m'inquiète un peu, dit Élisabeth en rangeant les tapis du gymnase. Je suis touchée que tu aies fait tout ceci pour moi. Enfin, pour nous. Tu n'as pas peur que cela fasse un peu trop de bruit ? Que cela ruine des vies de pauvres victimes innocentes ?

– La Tapedur, elle a flingué la nôtre. Ce soir, nous devrions être dans le même lit et, au lieu de cela, on se retrouve dans des salles de sport comme des étudiants boutonneux.

– Oh ! Que tu es dur !

– Parfaitement.

– Elle n'a fait que son métier et nous ne sommes que de passage dans sa carrière. Après nous, il y en aura d'autres.

– M'en fous des autres, je veux vivre avec toi. Nous n'avons pas le droit de nous rendre visite dans les chambres, alors que certains rouges reçoivent des parents de l'extérieur.

– Au salon d'accueil, ne sois pas de mauvaise foi.

– Je suis sincère ! Tu me désapprouves ? questionna-t-il, l'air visiblement affecté.

– Non. Je reconnais qu'elle n'a pas été très conciliante, mais de là à briser sa carrière et celle de sa famille. Pour le temps qu'il nous reste, crois-tu que cela soit utile ?

Il lui prit les mains et lui sourit.

– Voilà pourquoi je t'aime, Élisabeth. Tu sais toujours trouver les mots justes. Je préserverai tout ce qui est précieux pour notre bonheur et notre vie à deux.

Il posa son front sur sa tête et la regarda dans les yeux, puis il l'embrassa tendrement.

– De toute façon, c'est lancé. Il y a trop d'attente à présent, je n'arriverais pas à leur faire rebrousser chemin. Tiens, quand on parle du loup, voilà mon émissaire en zone libre.

Jeanne avança à pas feutrés.

– Je ne vous dérange pas ?

– Tu penses !

Élisabeth, épuisée après sa séance, prit une chaise pour s'asseoir.

– Je viens d'avoir ma fille, à l'instant. Vous imaginez. Au Conseil général, toutes les infos circulent vite.

– Et ?

Armand regarda sa douce avec des yeux d'enfant.

– C'est transmis, lança Jeanne, exaltée.

– C'est pas vrai ! Au Parquet ?

– Oui, chef !

– Jeanne, merci. Préviens les autres à présent qu'ils répètent tous leurs rôles. Ils savent ce qu'ils ont à faire. Et surtout, qu'ils jettent dans les toilettes les textes qu'ils ont appris en ayant soin de les déchirer en confettis.

– Ne vous inquiétez pas, mes amis.

Elle leur fit un signe et s'éclipsa à pas feutrés.

S'en apercevait-elle ? S'agissait-il d'une provocation enfantine ?

On l'entendit chanter jusqu'à la porte du couloir.

– On va gagner ! Les doigts dans le nez !

Durant plusieurs jours, tous les pensionnaires révisèrent leur personnage. Certains poussèrent le zèle jusqu'à faire des répétitions en binôme, d'autres partirent dans de grandes tirades shakespeariennes face au miroir de la salle de bains.

Et un matin, dans la chambre 12...

– Entrez ! Ça ne sert à rien de frapper comme un sourd que je ne suis pas.

Un homme et une femme, arborant un large sourire, s'approchèrent du lit.

– Bonjour. Monsieur Armand Bouzies ?

– Oui, répondit-il, l'air faussement impressionné.

– Je suis l'adjudant Fixin de la gendarmerie de...

Il ne le laissa pas terminer sa phrase.

– Vous n'êtes pas en tenue !

– Dans certains cas, cela arrive. Je suis officier de police judiciaire et je vous présente Mademoiselle Saumur, responsable du département social au Conseil régional. Elle est experte.

– En quoi ?

Le militaire parut gêné.

– Dans les problématiques liées aux conditions de vie dans la

société.

– Ah !

– Vous êtes presque un ancien collègue, dites-moi ? s'exclama le gendarme sur un ton enjoué.

– Commissaire de police, en effet.

– Cela va faciliter les choses.

– Pourquoi ?

L'adjudant regarda la spécialiste qui n'était pas disposée à se porter à son secours.

– Vous doutez-vous de la raison pour laquelle nous sommes ici ?

– Ma foi, non, lâcha Armand avec des yeux ronds.

– Ce n'est rien. Seriez-vous prêt à répondre à quelques questions ?

– Écoutez, j'ai quatre-vingt-six ans cette année. D'accord, j'ai fait une connerie de même. On aurait dû prévenir avant de partir et une fois arrivés à Deauville, mais...

– Vous n'y êtes pas, Monsieur Bouzies, coupa l'officier. Votre sortie est déjà une histoire ancienne.

– Mais alors ? interrogea le vieux manipulateur.

– Nous aimerions vous parler de votre vie ici.

– Moi, je veux bien, mais ça risque d'ennuyer la jeune dame.

Les deux visiteurs sourirent.

– Bien, vous vous appelez Monsieur Armand, Alcide, Joseph Bouzies, né le 28 mai 1939 à Le Cateau, de Madame Berthe, Lucienne, Irénée Bouzies et de... père inconnu.

– Votre peine fait plaisir à voir, mais je m'en suis remis, vous savez. Orphelin, cela tараude quelques années à l'adolescence, et puis après, on se dit que c'est à vie et beaucoup moins grave que la polio. Et puis, j'ai eu mon oncle !

– En tout cas, il est encore possible de vous souhaiter un bon anniversaire, plaça la jeune femme en affichant un masque de joie superficiel.

– C'est vrai, à quelques jours près.

– Comment se passe votre vie dans cet établissement ?

– Ma foi, Mademoiselle, plutôt bien.

– Les infirmières, les filles de salle vous paraissent-elles gentilles, compétentes ?

– Oh ! Des amours. Tenez, vous sonnez ici, expliqua-t-il en désignant le bouton-poussoir, juste où j'ai ma tête de lit, et, en moins

d'une minute, elles se précipitent, toujours aux petits soins. D'ailleurs, je vais faire une tentative pour vous montrer. Cela ne les dérangera pas, j'ai l'habitude de faire des essais. Cela rassure mes vieux os, affirma-t-il en feignant une gêne puérile.

– Non ! Surtout, ne faites pas cela. Nous vous croyons, ne craignez rien, intervint-elle in extremis alors que le vieux se penchait vers le dispositif. Et la direction, qu'en pensez-vous ?

– Madame Chapillons ?

– Oui, par exemple, minauda le gendarme comme si cela n'avait pas d'importance.

– Une sainte, cette femme. Ce dont vous rêvez la nuit, vous en parlez au petit matin et elle se démène comme un beau diable pour que vous l'ayez le jour suivant. C'est une image, vous l'aurez compris, avoua-t-il en souriant.

Les deux enquêteurs échangèrent un regard entendu.

– Je suis désolé d'aborder un sujet plus intime, mais il le faut. Ces derniers temps, avez-vous constaté des changements dans la nourriture, dans les soins ou les visites extérieures ?

Avant de répondre, Armand prit quelques secondes pour appeler ses souvenirs.

– Non.

– Diriez-vous que votre état de santé s'est dégradé récemment ?

– Pas que je sache.

– Pourtant, en consultant votre dossier médical... hésita mademoiselle Saumur en espérant qu'il finisse sa phrase.

– Je vous assure.

– Je sais que le sujet est toujours sensible. Il semblerait toutefois que vous souffriez depuis peu de fuites urinaires.

– Ah ! Ça, s'écria-t-il en riant. Vous n'y êtes pas, je ne suis pas incontinent.

– Pardon ?! Pourriez-vous développer ? interrogea Fixin.

– Avec plaisir. Pensez, ils sont tous si gentils. Il n'y a plus assez d'employés ici, et puis ça coûte si cher ! Ils en parlaient encore dimanche soir chez Delamousse. Moi, je l'aime bien, je ne sais pas vous...

L'officier coupa court.

– Plus assez de personnel, et alors ?

– Madame Chapillons nous a demandé d'être un peu solidaires en

ces temps de crise. On a accepté de mettre des couches. De toute manière, on y viendra tous un jour ou l'autre, hein ?

Les deux intervenants extérieurs se regardèrent, stupéfaits.

– Avant cela, vous n'aviez rencontré aucun souci de fuite urinaire ?

– Non.

– Comment vous a-t-elle présenté les choses ?

– De manière toute naturelle, mon adjudant. Un jour où je me rendais à la réception pour prendre le courrier d'Élisabeth, elle m'a abordé. J'ai trouvé que ses arguments avaient beaucoup de justesse. Nos familles ne viennent déjà pas nous voir pour nombre d'entre nous, alors ils peuvent bien contribuer un peu au soutien financier de cet établissement public. L'État ne peut pas tout, elle a bien raison ! Remarquez, moi j'ai des sous, elle n'a qu'à se servir avec la curatelle.

L'enquêtrice sociale enchaîna.

– À ce propos, dans quelles conditions la directrice est-elle devenue votre protectrice ? Nous avons observé que le nom de votre fille n'avait pas été suggéré dans le dossier déposé au greffe du tribunal.

– Encore une fois, le bon sens ! Madame Chapillons m'a dit : « Je suis si désolée pour vous. N'avoir qu'une seule fille et, en plus, qui refuse de s'occuper de vous. Même en étant à Singapour, elle pourrait communiquer plus souvent. Je pense qu'il vaudrait mieux que je m'occupe de tout. » Croyez-moi, ce jour-là, avec mes idées noires, j'étais ras-su-ré.

– Vous étiez dépressif ?

– Oh ! De la bricole. Je prenais des cachets. Au moins, je pourrai raconter que j'ai vu la vie en rose une fois dans l'existence ! s'exclama-t-il en riant en direction du gendarme. Par contre, ça vous la coupe, direct. Et ici, pas de pilule bleue... Malgré mon insistance, le médecin refuse, déplora-t-il en fixant le décolleté de mademoiselle Saumur.

– À aucun moment, vous n'avez pensé que cela aurait été mieux que votre fille soit saisie du problème ?

– Bien sûr ! Cela serait resté dans la famille, mais c'est encore elle qui avait raison. Madame la directrice n'a pas eu beaucoup de mal à me démontrer que Camille était bien vilaine avec moi, sans compter qu'une fois que le dossier est parti, on ne peut plus rien faire.

– Vous auriez pu interjeter appel, s'étonna le gendarme, qui vous a dit cela ?

– Madame Chapillons. Pensez, avec tous ceux qui défilent dans la

résidence sur une année, elle est bien au courant des procédures.

Les deux auditeurs se regardèrent à nouveau. Une empathie sincère se formait entre le militaire et l'ancien commissaire.

– Monsieur Bouzies, ma question pourra sans doute vous surprendre, mais considérez-vous que vous vivez dans de bonnes conditions dans cet établissement ?

– Je suis très bien ici ! Pour rien au monde, je ne voudrais rester seul dans une maison ou un appartement. Chez soi, on est tout le temps dérangé. L'hiver, si ça glisse un peu, vous avez les services municipaux qui vous appellent à point d'heure pour vous empêcher de mettre le nez dehors et vous demander si vous avez du sel. J'ai plein de copains qui se sont cassé le col du fémur en déneigeant leur trottoir alors qu'ils n'avaient pas envie de sortir. C'est ridicule ! Et l'été, dès que le thermomètre atteint plus de trente degrés à la météo, la mairie vous envoie des gamins pour vous faire boire, même si on n'a pas soif. De l'eau, en plus ! Au moins ici, on nous laisse souvent tranquilles pendant plusieurs jours, car ils ont trop de boulot avec les grabataires, et c'est bien reposant. Croyez-moi ! Dans le temps, on ne se lavait pas tous les jours et on ne sentait pas mauvais pour autant.

L'enquêtrice du Conseil régional reprit l'entretien et désigna sa table de chevet avec le doigt.

– Je vois que vous avez cinq paquets de coton, trois tubes de Mitosyl et huit de Bépanthène. Vous avez réellement besoin de tout cela ?

– Non, bien sûr. Encore que, dit-il en se levant et en faisant mine de déboutonner son pantalon, ça marche bien, je vais vous montrer.

– Surtout pas ! intervint le gendarme. Ce ne sera pas nécessaire, nous vous croyons.

Armand ne cacha pas sa déception.

– Moi, c'était juste pour vous prouver que je n'avais aucune escarre, même pas une rougeur. D'ailleurs, c'est tout simple, à part une fistule parfaitement maîtrisée par le professeur...

– Vraiment, ne vous dérangez pas, insista mademoiselle Saumur en faisant un signe d'apaisement. Vous nous précisiez donc que vous n'aviez pas l'utilité de tous ces produits.

– Oui. C'est toujours dans cette idée de solidarité. Ah ! Une sainte que nous avons ici, vraiment. Les plus riches, comme moi, enfin, paraît-il, car je ne vois plus mes comptes, achètent des flacons en rabe pour ceux qui n'en ont pas les moyens. Presque tous des alzheims. Mais,

attention ! Tout est transparent.

– C'est-à-dire ?

– Madame Chapillons tient ça aux petits oignons. Comme on en commande beaucoup, on a un prix de groupe. Pensez ! Deux à trois livraisons par semaine. Elle les revend pile au tarif du remboursement de la nouvelle CMU, dont bénéficient les plus pauvres d'entre nous, ou les facture à ceux qui sont à cent pour cent.

– Pourtant, c'est vous qui les avez achetés. Quel dédommagement touchez-vous ?

– Bah ! Rien. C'est logique, sinon ce ne serait pas solidaire. Et puis, pour la plupart d'entre nous, ce sont nos enfants qui paient. Comme elle dit toujours, ils peuvent bien faire ça, pour ce qu'ils pensent à nous.

Les deux fonctionnaires n'en croyaient pas leurs oreilles.

Le gendarme Fixin continua.

– Nous avons aussi remarqué que vous aviez des frais de coiffeur chaque semaine. Parfois, on retrouve même deux visites hebdomadaires si j'en juge par vos factures.

– Mais vous êtes chauve ! objecta Saumur.

– Rasé, c'est pas pareil. Figurez-vous que c'est un concours de circonstances... Ça me va bien, hein ?

– Oui, Monsieur Bouzies. Expliquez-nous ce fameux enchaînement qui vous a conduit, heu... dans cet état ?

– Auparavant, la fille Chapillons se pointait de manière irrégulière. Là encore, une initiative rationnelle de la directrice. Quand on pense aux fainéants du gouvernement et à tout ce chômage ! L'autre jour, ils ont montré chez Delamousse...

L'adjutant perdit patience et l'interrompit net.

– Attendez ! Finissez d'abord votre histoire, s'il vous plaît. Donc, elle venait de temps en temps...

– Et c'est la responsable qui a eu l'idée du lundi-mardi et du jeudi-vendredi, on y passe tous. En moyenne deux fois par semaine, oui.

– Mais vous n'avez plus de cheveux !

– Pas au début. Seulement, à la cinquième visite en un mois, de centimètre en centimètre, il ne restait plus assez de tifs à couper. Alors, on a choisi de me faire une coiffure dégagée. La boule à zéro quoi. Madame Marie-Françoise est si gentille. Vous verrez, ici, tous les hommes ont le bolet bien propre et bien ciré. On prend soin de nous, quand même, se réjouit-il en soupirant d'aise.

Fixin se gratte la tête et se résolut à une ultime question.

– Je suppose que c'est pareil pour les massages ?

– Le kiné vous voulez dire ?

– Monsieur François-Marie Chapillons.

– Ah ! Oui. Un brave gars, vous savez. Il ne vient pas en tant que kiné. Enfin, je parle pour ceux qui ont les moyens.

– Je m'attends au pire, chuchota l'assistante sociale à l'officier de police judiciaire.

– C'est que tout le monde n'a pas des guibolles molles ou des rhumatismes à faire redresser par la Sécu, mais on a tous des petites détresses affectives. Un besoin de chaleur, quoi. L'ostéopathie, c'est remboursé par certaines mutuelles, mais, bizarrement, pas le magnétisme.

– Et lui, il vous fait quoi ?

– Tout. Par contre, j'avance rien.

– Pardon ?

– Je collabore déjà pas mal sur les couches et le reste, alors madame Chapillons, cette brave femme, a dit à son fils de tout déclarer sur ma kinésithérapie respiratoire. Je suis à cent pour cent. Avouez, si on n'avait pas des gens qui pensent pour nous, on se ferait tout le temps avoir !

Après les salutations d'usage, les visiteurs sortirent de la pièce en fermant soigneusement derrière eux.

Armand se précipita vers la porte et il y colla l'oreille. Il perçut de suite la voix grave du gendarme.

– Insensé. Tu réalises jusqu'où ça allait ? J'ai enquêté sur des trucs lourdingues, mais, là, ça dépasse l'entendement.

Il se frotta les mains et décida de se changer.

Il rencontrerait les autres dans quelques heures et le compte-rendu serait croustillant.

Il prit l'une des belles chemises qu'il avait mises à Deauville, enfila rapidement un pantalon propre et se dirigea, tout guilleret, vers la salle de bains.

Alors qu'il terminait son boutonnage des poignets, on frappa à la porte.

C'était Fabienne.

Elle avait un regard triste.

– Madame Chapillons vous permet de voir Élisabeth.

– Heureusement ! Il ne manquerait plus que ça. Elle ne veut pas m'autoriser à aller pisser, aussi ?

– Au rouge.

Armand la dévisagea en gardant la bouche ouverte.

Aucun son ne sortit.

– La situation est désespérée, Monsieur Armand. Ce matin, nous pensions appeler l'hôpital, mais ce n'est plus la peine.

– Pourtant, depuis des semaines, elle... balbutia-t-il, les yeux dans le vague.

– Oui, le nouveau protocole. Il procure une amélioration notable chez certains patients en échec thérapeutique. Hélas ! Il ne s'agit souvent que d'une parenthèse. Je suis désolée, Monsieur Armand.

Des larmes se formèrent, mais il les retint de toutes ses forces.

– Je vous suis. Je ne veux pas la laisser seule.

Ils cheminèrent sans un mot dans les couloirs jaunes, bleus et rouges.

Dans le dernier, il aperçut des pièces aux portes ouvertes.

Des gens, qu'il n'avait parfois jamais croisés, lui firent des signes ou lui tirèrent la langue. Tous étaient couchés, et leur côté amaigri et déplumé aurait pu faire croire à des oisillons piaillant dans leur nid.

Quand Fabienne invita Armand à entrer dans la chambre d'Élisabeth, il fut surpris de ne pas voir l'image à laquelle il s'attendait.

Pas de tuyau, de perfusion, de machine complexe et bruyante.

Elle était juste là, alitée.

Les volets roulants à moitié fermés maintenaient la pièce dans la pénombre. Cette ambiance donnait l'impression qu'elle était déjà morte.

Il s'approcha d'elle et s'assit sur la chaise que lui tendit l'infirmière.

Elle ouvrit les yeux à ce moment et lui sourit.

– Je t'attendais, mon amour. Je ne voulais pas te quitter sans te dire au revoir, annonça-t-elle d'une voix faible.

– Tu ne partiras pas, crois-moi. Non ! Nous y sommes, ma chérie.

Elle regarda par-dessus son épaule.

Fabienne comprit et elle posa la main sur le cou d'Armand.

– Je vous laisse quelques instants. Je suis dans le couloir.

Quand elle se fut éclipsée, il caressa le bras d'Élisabeth.

– Ne t'en va pas ! Pas tout de suite, s'il te plaît. Dans quelques jours, nous serons réunis. Nous avons gagné, chuchota-t-il.

– Nous finirons de toute manière par l'être, tu le sais bien, affirma-t-

elle en jetant furtivement un coup d'œil vers le trait de lumière filtré par les stores.

– Est-ce que tu as mal, ma chérie ?

– Non. C'est déjà assez pénible, s'il fallait souffrir en plus.

– Tu as peur ?

– Depuis deux heures, vos regards me terrorisent. C'est comme si je n'étais plus là... Et le pire, vois-tu c'est que je n'ai pas eu le temps... hésita-t-elle, au bord de l'épuisement.

– Oui, dis-moi, qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

Elle lui montra son gobelet.

Il était fermé et disposait d'un bec verseur comme pour les bébés.

Il la fit boire, mais cela ne passa pas.

Elle toussa si fort que Fabienne revint en catastrophe dans la chambre.

En pleine suffocation, elle la saisit par les bras pour la remonter un peu et lui massa les mains pour la soulager.

« Elle en était là ! » pensa Armand.

Plus de médicament, pas de masque à oxygène, de pilule miracle. Quand la médecine avait usé votre corps de mille maux qu'elle croyait bienfaisants, elle vous achevait d'une caresse consolatrice et d'un regard apaisant.

Elle fixa longuement l'infirmière dans les yeux, lui témoignant ainsi toute sa reconnaissance. Elle mit du temps avant de relâcher sa main.

La soignante lui rendit un sourire et repartit sans un mot.

– Armand, je n'ai pas su.

– Ce n'est pas grave, marmonna-t-il. Explique-moi, je le ferai pour toi.

– Ma fille, lança-t-elle dans un souffle douloureux.

– Ta... ? interrogea-t-il, étonné.

– Oui.

– Tu m'avais pourtant dit que...

– Je ne pouvais pas la garder. Ma carrière. Et puis son père... un bon à rien.

Sa voix était de plus en plus inaudible et il se rapprocha encore un peu d'elle jusqu'à sentir sa respiration sur la joue.

– Veux-tu que je fasse quelque chose ?

– Je n'ai pas su...

Avec son autre main, elle serra très fort celle d'Armand.

- Ça vient, mon chéri.
- Tu pars ? Elle arrive ?
- Je crois, grimaça-t-elle.
- Tu as mal ?
- Non. Je suis bien, là, avec toi.

Elle s'agrippa à son bras avec tellement de vigueur qu'elle se souleva un peu du lit.

- Ma fille...
- Oui, raconte-moi.

Elle se calma et desserra l'étreinte.

- J'ai vu tout en blanc.
- Comme dans un tunnel ? Elle t'appelait ?
- Ma fille ?
- La mort !

Elle sourit légèrement.

- Je t'aime. Tu m'aurais tant faire rire, moi...
- Toi ?

– Moi qui ai tant pleuré.

– Souhaites-tu que je la contacte et que je lui parle ? Donne-moi le nom de ton enfant.

- Surtout pas !
- D'accord, bredouilla-t-il dans la plus totale confusion.
- Mais j'aurais désiré ne pas partir sans être délivrée.
- Ah !
- Tu me comprends ?
- Oui, je pense.
- Je ne veux pas perturber sa vie.

Plus un mot ne sortit de ses lèvres et ses yeux fixèrent le plafond.

Armand crut que c'était fini.

Il passa la main sur son visage, mais il sentit encore un léger sifflement qui s'échappait de sa poitrine. Il patienta de longues minutes et se jura de ne plus rien dire pour la laisser en paix avec elle-même. Il sentit comme une espèce de boule qui gonflait de minute en minute dans son ventre.

Alors que de grosses larmes roulaient sur ses joues, il la vit revenir à elle.

- Pas ça, Armand. Ne sois pas triste.

Ses pleurs redoublèrent et il renifla comme un gosse, en tapant du

pied contre l'une des roulettes du lit.

– Ma fille, c'est...

À nouveau, elle se raidit en le tenant par le bras.

Il n'osa pas ouvrir la bouche, de peur de lui voler la moindre seconde.

– Fabienne, lança-t-elle dans un dernier rôle.

Son buste tomba sur l'épaule d'Armand qui éclata en énormes sanglots.

– Fabienne ! Fabienne ! hurla-t-il.

L'infirmière arriva et l'aida à se séparer du corps cramponné au sien.

Elle déposa délicatement la tête d'Élisabeth sur l'oreiller et lui joignit les mains sur le ventre.

Après une auscultation rapide, elle le regarda avec une compassion sincère.

– C'est fini, Monsieur Armand. Nous n'allons pas rester ici, j'appelle mes collègues. On viendra la revoir tout à l'heure. Vous voulez bien ?

– Elle est... ?

– C'était grave. Souvenez-vous, je vous en avais parlé. J'ai tenté de vous alerter, mais vous étiez si heureux, dit-elle d'une voix douce.

Il la dévisagea avec profondeur et se trouva bête.

Mais bête !

Toutes ces semaines et tous ces mois qui s'étaient enchaînés sans qu'il ne s'aperçoive de rien.

C'était si évident.

Trop, peut-être.

Sans se faire prier davantage, pour la première fois, il lui donna la main.

Comme un gamin qui aurait fugué, rattrapé par l'autorité et la vie ordinaire, il se laissa raccompagner jusqu'à sa chambre. Il y a quelques jours encore, jamais il n'aurait toléré cette méthode infantilisante, mais il n'avait plus la force de lutter.

En chemin, entre deux gros sanglots, il entendit les alzheims qui échangeaient entre eux en criant au travers du couloir.

– C'est lui qui a écrit « mort aux cons » dans les toilettes, la directrice va le punir.

– Maman avait raison, faut pas faire de marché noir. Ils lui ont rasé le crâne !

Un autre, moins farouche, s'approcha de lui malgré les efforts de

Fabienne pour tenter de le repousser.

– Monsieur Landru, un autographe ?

– Je ne suis pas Landru, je regagne ma chambre. S'il vous plaît...

L'homme, visiblement dément, les yeux écarquillés et le regard fixe, pencha la tête d'un coup sec et détailla son visage.

Il y eut un éclair qui traversa son esprit, et ses paupières s'agitèrent frénétiquement.

– Monsieur Napoléon ! Que j'suis bête ! dit le malade en mettant la main sur la bouche. J'aurais dû m'en rendre compte, mais sans votre chapeau. Vous jouez le match à quelle heure ?

Ils hâtèrent le pas et se réfugièrent dans un jaune circulant.

Épuisé, il revint dans sa tanière.

Il s'écroula sur le lit.

Le soir, l'infirmière l'invita à rendre visite à Élisabeth.

Il déclina.

Ce qui aurait été pris pour un manque de courage témoignait, en réalité, d'une fatigue générale, physique et morale. Lui aussi voulait en finir.

Vite.

Quand il refusa le dîner, il insista pour qu'on le laisse tranquille durant toute la nuit. Une fois que l'employée fut partie, il se leva promptement et se dirigea vers la salle de bains.

Il se regarda dans la glace et se trouva une mine affreuse.

Il saisit un blaireau, de la mousse et commença à se raser avec soin.

Puis il fit sa toilette.

Il chercha dans la penderie qu'elle était sa plus belle chemise et il prit une cravate. Il enfila son pantalon et se contempla une nouvelle fois dans le grand miroir. Il fit un nœud dont il triompha du premier coup, pour une fois ! Il s'allongea dans son lit en essayant de se placer pile au milieu.

– Le Papé a bien réussi dans *Jean de Florette*, alors, pourquoi pas moi ? murmura-t-il.

Il se raidit au maximum, les mains jointes comme Élisabeth un peu plus tôt. Il avait lavé ses semelles de chaussures pour que la première impression soit bonne demain à l'aube. Partir, oui, mais pas n'importe comment.

Vers vingt-deux heures, il eut soif.

Il lutta en se disant que cela concourait à son point final avec

l'existence. Il ferma à nouveau les yeux. À présent, cela ne tarderait plus.

Vers deux heures du matin, il fixait toujours le plafond.

– Tu parles d'un tunnel blanc. Quand je clos les paupières, il fait noir et puis c'est tout. Berri et Pagnol peuvent bien se rhabiller, le cinoche, c'est que des conneries. Ça marche pas !

Il regarda l'heure.

Deux heures vingt-cinq.

– Et en plus, j'ai la dalle maintenant.

*
* *

Le jeudi, ce fut le jour de l'inhumation.

Les pensionnaires valides prirent un minibus, en direction du cimetière de Nogent.

Pas de curé, un trou en terre et c'est tout.

La directrice, qui semblait bien contrariée, prononça quelques paroles sur la vie d'Élisabeth. Oh ! Pas grand-chose. Elle s'efforça de passer sous silence les activités artistiques pour faire ressortir sa « chaleur humaine », « son irrésistible envie d'aller vers les autres ».

Pas un mot sur son dernier amour, pas plus que sur sa passion pour la mer.

Armand n'en attendait pas moins.

Avec la grande faucheuse qui enchaînait les *speed datings* depuis si longtemps, difficile d'avoir un éloge supérieur à cinq minutes. Malgré quatre-vingts ans d'existence ici-bas, il y avait tellement de monde à accueillir au ciel ! Les discours interminables étaient souvent prononcés par les prochains sur la liste. Ils tentaient de montrer, sans espoir, la marche à suivre pour l'ultime petit compliment qu'ils rêvaient d'entendre clamer à leur endroit.

La mort était décevante à bien des égards, pensa-t-il un court instant.

Au moment de jeter sa pelletée de terre, pas même une rose, il aperçut un jeune homme.

Certain de l'avoir reconnu, sans courir un risque démentiel non plus considérant la moyenne d'âge de l'assemblée, il le rejoignit. Il l'aborda directement.

– Vous êtes le fils de Jeanine, n'est-ce pas ?

– Oui, répondit-il, en hésitant.

– Armand, dit-il en avançant la main.

– Jérôme.

– Cela doit être dur pour vous, mon garçon. Votre mère l’an dernier, Elisabeth aujourd’hui. Enfin...

Il prit le temps de le regarder, essayant de se remémorer l’identité de ce pensionnaire. Certes, il l’avait bien remarqué tout à l’heure alors qu’il pleurait sans camoufler ses larmes, mais il n’avait pas cherché à en savoir davantage. Les vieux étaient souvent atteints de sensiblerie à l’occasion des enterrements. Visiblement confus, il se jeta à l’eau.

– Armand ? J’aimerais vraiment me souvenir. Je vais vous paraître très impoli, mais il m’arrive parfois de ne pas remettre les visages. Je ne vous cache pas...

Bouzies l’observa longuement. Le jeune dirigeant était habillé d’un costume sobre, d’une cravate noire, le tout recouvert d’un manteau tombant parfaitement. Dire qu’il était soigné aurait été en deçà de la réalité.

Il devait être attentif à lui-même comme il savait l’être avec les autres.

Armand lui sourit.

– Ne vous inquiétez pas et surtout ne vous excusez pas. Je ne suis personne et, à partir d’aujourd’hui, je ne suis même plus rien. Au revoir, jeune homme.

Jérôme resta interdit et accompagna du regard la silhouette chancelante qui rejoignait les autres résidents regagnant le bus.

*
* *

Le dimanche qui suivit, Fabienne trouva Armand fort contrarié.

– Je ne pourrai pas indéfiniment couvrir votre alitement et votre chambre double. En plus, ces jours-ci...

– Qu’y a-t-il de différent en ce moment ?

– Vous n’êtes pas au courant des nouvelles ? interrogea-t-elle en posant les médicaments dans la boîte du pensionnaire.

– Je ne quitte pas cette chambre ! Pas de télé, pas de radio, plus de journaux. Les seules nouveautés, ce sont vos visites, mon petit.

Elle s’approcha pour l’entretenir à voix basse.

– Madame Chapillons est en garde à vue à la gendarmerie.

– Ah ! Ce n'est que ça, lâcha-t-il comme une évidence.

– Quand même, dites ! D'autant que je ne m'étais aperçue de rien. Quand les enquêteurs et l'inspection sanitaire m'ont parlé de tous ces détournements, j'ai fondu en larmes.

– Pourquoi ? Ils vous inquiètent aussi ? demanda-t-il en s'assombrissant.

– Non, du tout. Il s'agirait d'une escroquerie familiale avec des extorsions de fonds privés et des malversations de prestations sociales. Un truc de dingue !

Elle regarda son pilulier sur le chevet.

– Vous ne les prenez pas ?

– Après.

– Vous avez l'air chagriné ? Dites, faites-moi plaisir, descendrez-vous tout à l'heure ?

Il la jaugea du coin de l'œil, en faisant mine de se lever.

– Ben, justement, figure-toi que je formais ce projet.

Elle sourit.

– C'est bien trop tôt pour le repas ! À moins que vous n'alliez à la cafétéria.

– Non. Je comptais me rendre à l'accueil pour voir si Élisabeth avait eu du courrier.

L'infirmière, qui annotait sa feuille, s'arrêta net en posant sur lui un regard plein de compassion.

– Ce n'est plus trop la peine. Le facteur est au courant et la réception a tout renvoyé à la poste le jour où...

– Ah ! fit l'innocent.

– C'est normal. Vous comprenez ?

Affaibli, Bouzies s'assit au coin de son lit, l'air songeur.

– Mais, explique-moi. Enfin, tu m' diras, ça ne me concerne pas. Bon, tu me connais, j'aime tout savoir. On m'changera pas ! Comment ça marche quand t'es décédé, les retours de correspondance ?

– On met sur l'enveloppe « décédé » ou « n'habite plus à l'adresse indiquée », répondit Fabienne, sûre d'elle.

– Le courrier ne va pas à la famille ? Aux héritiers ?

– Non. Après, si un organisme effectue des recherches, c'est autre chose. Souvent, on a des demandes de renseignements Pour les allocations, les prestations diverses.

Il se recoucha.

– Suis-je bête ! C'est évident. Quand même, j'aimais bien ma petite balade quotidienne. Elle me manquera.

– Vous ne m'avez pas répondu, insista-t-elle. Vous descendrez ?

– Oui. T'as des beaux yeux, mais t'as un caractère de mulet. Permets-moi de te le dire !

– Et vous donc, alors ! Jamais content.

Pour la première fois depuis plus d'une semaine, il sourit à son tour. Il réussit même à émouvoir Fabienne qui lui caressa la joue, un geste indéfinissable d'amour ou d'amitié.

Dans son dernier tour de piste, un clown n'était plus dangereux.

Au pire, il rendait triste.

Le soir, il descendit au réfectoire, non sans avoir rendu visite à la réception.

Les habitudes avaient la vie dure.

Il s'installa à une table. Seul.

Tout le monde le regarda, mais personne n'osa venir à sa rencontre. Il ne s'en offusqua pas pour autant. Qu'avait-il de rayonnant à cette heure ? Était-il légitime d'espérer des condoléances pour une passade amoureuse ?

Après le repas, Pat le rejoignit.

– Je peux ? interrogea-t-il, alors qu'il posait une main sur la chaise vide en face d'Armand.

– On a fait la Révolution pour ça, non ?

– Je suis triste pour vous.

– Et après ? Si t'avais encore ton commerce de fringues, ça me donnerait le droit à une petite remise, mais là...

– Les autres n'ont pas le courage de venir.

– Et je les comprends. À leur place, je ferais pareil et sans doute pire.

Duvernay-Patelière ne le blâma pas, sa démarche paraissait sincère.

– Pourtant, Bouzies, dernièrement, nous avons tous partagé des moments...

– On a peut-être vécu un truc assez fort ensemble, mais de là à bâtir une fable. Qu'avait-on de commun ? Hein ? Tu peux me le dire ? Quand les cosaques ont attaqué la rue Gay-Lussac à coup de pavés en soixante-huit, tu crois qu'ils ont fait quoi une semaine après ?

– La grève ? répondit-il en hésitant.

– Imbécile. Ils sont rentrés chez eux. Ceux-là, c'est la même chose.

– Vous êtes sévère. Ils en ont tous gros sur le cœur et ils m'ont chargé du message.

– Écoute. Remerciement comme réclamation, tu m'fatigues déjà. Le guichet est fermé, bonsoir !

D'un bond, il se leva de la chaise et se dirigea vers la sortie.

– Max est mort, cria Pat dans son dos.

L'ancien commissaire se retourna vers lui.

– Tu veux que j'te dise ?

– Oui, je me doute, Armand. Nous sommes tous très tristes.

– Loin de vos jérémiades de constipés de l'existence, Max, il en a une sacrée d'veine. Parce que moi, crever, j'y arrive pas !

Le lendemain, il entreprit un grand rangement.

Quand Élodie se présenta pour faire le ménage, elle trouva du bazar partout sur le lit.

– Je crains que cela ne soit pas commode, Monsieur Armand.

Il la regarda et sourit.

– Pose tes fesses sur le plumard et aide-moi plutôt. On dira que la chambre est faite.

Elle ne se fit pas prier.

Il avait une broche entre les mains.

– C'était à Madame Löturz ? s'intéressa la jeune femme, curieuse.

– Marrant que tu me demandes ça. Je réalise tout à coup que je n'ai rien d'elle. Tu te rends compte ? Mon dernier amour de vieillesse ne m'aura rien laissé. À part le chagrin, pas d'autres souvenirs...

– Quelle cruche je fais ! Je suis désolée.

– Tu penses ! T'inquiète pas, mon poulet. À mon âge, on a de l'incontinence méningée qui pousse à raconter un peu trop ce que l'on rêve. Des fuites d'idées qui passent. Plus jeune, on les aurait retenues, mais là, le sphincter s'ouvre sans prévenir et répand la médisance, les aigreurs, les regrets. Pas grave tout ça, reconnut-il en lui caressant la main.

– C'est quand même de ma faute.

– Oh ! Je l'aurais bien évoqué aussi seul dans la chambre, te fais pas de bile. Non, cette broche a appartenu à ma femme.

– Vous ne m'en avez jamais parlé ?

– C'est loin. Il y a si longtemps.

– Mais vous l'aimez encore ?

Il regarda le ciel.

– Vaste mystère, la persistance des sentiments après la mort. Dans les mots, autour d'un blanc sec et d'une fondue savoyarde, tu causes du chien que t'avais eu pour tes huit piges. Tu décris tout, aucun souvenir ne t'a échappé. Une émotion se répand, un pain se décroche de la pique et chacun te donne un gage. La roue a tourné. Dans la réalité, au plus profond de toi, aimes-tu encore des fantômes ?

– Mais quand vous viviez à ses côtés, étiez-vous heureux ?

– Sans doute, oui.

– Vous ne le saviez pas ?

– Peut-être pas assez. On se complique parfois l'existence sur des carreaux pas propres, une vaisselle sale, une chemise pas repassée et on oublie l'essentiel.

– L'amour ?

Il rit aux éclats.

– T'es bien jeune, mon poulet ! Non. La vie à deux.

– Comme un grand mariage d'amour ?

– À voir. Un mariage d'amour, c'est souvent une connerie individuelle qui s'assume à deux pour l'éternité.

– C'est beau.

– J'parie que c'est même pas de moi, avoua-t-il en rangeant quelques affaires dans une boîte.

– Mon José, il n'est pas romantique.

– Ah ! La fleur bleue. Tu l'aimes, ton José ?

– Oui.

– Tu lui dis ?

– Parfois. Enfin, pas trop... Et puis il le sait.

– Voilà l'erreur ! Aujourd'hui, vous réglez le compte des sentiments à coups de pouce et d'arobase. Il faut parler, échanger avec lui. Tu vois, je ne l'ai pas assez fait avec ma femme.

– Elle écrivait, c'est ça ?

– Des grandes histoires d'amour ! Celles des autres.

Elle se mit en tailleur sur le lit et examina les photos une à une.

– Vous lisiez ses livres ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Chaque fois que j'essayais, je chialais dès la cinquième page.

Elle s'arrêta de feuilleter un album et se tourna vers lui.

Son regard s'était brouillé tout à coup, Armand ne plastronnait plus.

– Vous ?

– Ben, oui. Moi. Et cela ne s'est guère arrangé avec l'âge. La prostate, ça fait pisser souvent, mais ça n'évacue pas les larmes pour autant.

– Pourtant à vous voir, et, surtout, à vous entendre, lança-t-elle en fronçant les sourcils.

– Tout ça, c'est dans le jeu. Arrivé à quatre-vingt-six ans, les scénarios sont intangibles, ça manque juste un peu de personnages, de figurants, alors on accessoirise de plus en plus, pour combler le vide. J'ai pas de mérite, même pas de talent.

Elle lui sourit et lui massa le dos vigoureusement.

– Vous savez, je dois y aller.

– Bien sûr, je comprends.

– À demain ?

– Sans faute.

Quand elle posa la main sur la poignée de la porte, elle se retourna pour le regarder comme si elle avait oublié de lui dire quelque chose.

– Oui, Élodie ?

Elle se ravisa.

– Non, rien. Bonne journée.

Une fois qu'elle eut tourné les talons, Armand emballa l'essentiel de ses petites affaires dans différents paquets.

– Ils pourront toujours fouiller dans mes placards, ils n'auront rien. Les éboueurs passent demain matin et c'est très bien ainsi, marmonna-t-il.

Armé de son premier sac-poubelle, il descendit le plus discrètement possible à la réception et se faufila jusqu'aux containers à ordures. Il ne lui resterait que deux allers-retours pour venir à bout de ses souvenirs.

*
* *

Le mardi, il se leva tôt.

Armand actionna le bouton qui permettait de relever les volets roulants.

Il vit des gyrophares s'approchant au loin. La lumière orange illumina sa chambre par intermittence. Il ouvrit la fenêtre et il entendit un grand vacarme sourd, puis un sifflement aigu précédant l'accélération bruyante du moteur d'un camion.

Il referma tout et se recoucha.

Toute la journée, il regarda le mur blanc et crème de son unique pièce.

Fabienne vint à deux reprises.

À la troisième tentative, il éclata.

– Vraiment, mon petit, laisse-moi tranquille ! S'il te plaît.

– Vous savez ce qu'il arrivera si vous ne mangez pas. Vous les avez avalés ?

Il fit un geste pour lui montrer son pilulier vide.

– Demain, promis, on passera un long moment ensemble. C'est prévu.

Elle le regarda un peu interloquée et ne releva pas.

Cette nuit-là, il mit son réveil à quatre heures du matin.

Il se leva difficilement et, à petits pas, se rendit vers son placard. Il n'y restait plus que quelques vêtements. Il sélectionna une tenue complète qu'il plaça intégralement sur la droite, là où il n'y avait plus rien. Il s'empara d'une boîte en fer de gâteaux secs et, en traînant les pieds, regagna son lit.

Bouzies saisit une bouteille d'eau et ouvrit le récipient contenant près d'une semaine de médicaments qui lui avaient été prescrits pour toutes ses affections diverses. Il secoua la tête en pensant que sa sensation de faiblesse devait venir de cette abstinence prolongée.

Il lui fallut trois grands verres pour avaler les bonnes poignées de comprimés. Il ferma la boîte vide et la rangea.

Puis il attendit sept heures.

Au petit matin, quand Fabienne entra dans la chambre, elle le découvrit tremblant et le teint pâle. Elle lui mit la main sur le front. Il était brûlant et transpirait. Subitement, il lui saisit le bras.

– Pas d'hôpital. Je veux que ça se fasse ici.

– Mais, Monsieur Armand, je ne peux pas... Vous êtes... paniqua l'infirmière.

– Ce ne sera plus très long à présent. Une dernière fois, s'il te plaît. Assieds-toi là, ordonna-t-il le souffle coupé.

Il lui désigna le bord du lit.

– Tiens-moi la main.

Elle le fixa avec ses grands yeux brillants. Une larme chassa vite l'incompréhension.

– Ce regard ! Je serai passé à côté de bien des choses dans ma vie...

Sa voix était chevrotante et de plus en plus faible.

– Vous voulez un verre d’eau ? s’empressa-t-elle de proposer.

– Non. Rien que tes billes bleues pour que je me perde dedans. Ma mort aura ton visage.

– Vous me l’avez dit un jour, se souvint-elle avec émotion.

– Je sais.

– Vous avez mal ?

Il éclata de rire, mais une douleur cinglante lui barra la poitrine.

– Monsieur Armand, que se passe-t-il ?

– Rien, ma chère mort, ce n’est rien. Tu me fais rigoler comme j’en ai déridé une autre avant toi. Le hasard. Fichues coïncidences que j’aurais eues aussi sur la fin. Bon Dieu que j’ai été bête ! Vos yeux !

– Je ne saisis pas... Je ne vous comprends plus, dit-elle en lui massant la main.

– C’est si dur de partir avec un secret. On aimerait crier au monde « je vous ai bien eu », mais le temps ne le permet plus. Et à quoi bon ?

– Souhaiteriez-vous soulager cette souffrance ?

– Sur ce mystère ? interrogea-t-il, les paupières mi-closes.

– Oui.

– Hélas ! Je n’en ai pas le droit. J’ai promis. Pourtant, il a tes yeux à cet instant. C’est toi, c’est une évidence. Tu te substitues à tous les regards que je n’ai pas pu capter ou que je n’ai jamais désirés. Toi aussi, tu tiens une place particulière dans ce monde. Un autre espace, celui des...

Il s’épuisait de plus en plus. Une force inconnue parvint à lui faire sortir quelques sons de moins en moins audibles.

– Veux-tu que je te dise, Fabienne ?

– Oui, mais calmez-vous, s’il vous plaît, vous êtes en nage, implora l’infirmière en lui tamponnant les tempes.

– Ne pars jamais avec un secret.

– D’accord. Je vous le promets.

– Le tunnel !

– Monsieur Armand ? Monsieur Armand ?

10 octobre 2025, 8 heures 10.

18 janvier 2046

Camille Bouzies visionnait un film en hologramme quand une fille de salle vint lui apporter une enveloppe. Depuis son divorce qui remontait pourtant à près de quinze ans, elle n'aimait pas les correspondances et fuyait, en règle générale, tout ce qui ressemblait à de la paperasse. En cela, elle ressemblait bien à son père. D'ailleurs, hormis pour les mauvaises nouvelles, le courrier acheminé à domicile n'existait plus.

À la Senioriale des Brissons, le personnel avait appris à respecter sa solitude et elle semblait se plaire dans cette grande chambre d'une résidence hôtelière huppée pour personnes âgées.

– Ça vient du docteur Doria Peryer. La lettre a été postée de Paris, c'est une erreur, Mademoiselle, dit-elle sèchement à l'employée qui était visiblement embarrassée.

– Je suis désolée, Madame Bouzies. Votre nom et l'adresse précise sont pourtant correctement orthographiés.

La vieille pensionnaire de quatre-vingts ans ronchonna et attendit d'être seule pour l'ouvrir. Avec curiosité, elle découvrit deux feuilles.

Lune d'elles ressemblait à une photocopie, car un reflet noir apparaissait sur les côtés.

L'autre était dactylographiée.

Elle la parcourut, mais elle n'y comprit rien. Il y était question de Dieu, de reconnaissance, de passage, de recherches inouïes pour la retrouver, de remerciements et de chaîne à perpétuer.

Sans prendre la peine d'en lire davantage, elle s'apprêtait à tout jeter à la poubelle quand son geste se figea brusquement.

La forme de l'écriture du courrier photocopié attira son attention, d'abord par la date, puis par un style qui lui sembla familier.

Ma chère enfant,

Pierre m'a chargé d'une bien triste mission venant tout droit du ciel. Celle de vous dire que, désormais, il vous regarderait de là-haut. Il aurait sans doute aimé une position plus confortable en vous adressant, lui-même, ses missives célestes ! En me désignant gardien de ses secrets, je lui ai ouvert mon cœur, tout en acceptant de reprendre à mon compte l'amour paternel qu'il vous portait.

Si vous le souhaitez, nous échangerons tous deux sur des sujets divers et, cheminant ensemble, nous apprendrons ainsi à mieux nous connaître. Vous, dans la jeunesse des environs de Tananarive et, moi, dans la décrépitude d'un Nogent sans guinguette.

Je m'appelle Armand Bouzies. Je suis un vieux monsieur de quatre-vingt-cinq ans qui n'a plus peur de mourir depuis bien longtemps. Toute ma vie, je l'ai passée à éviter les autres. Sans grande distinction, j'ai écarté les aigris, les importuns, les bienfaiteurs et les plaisants. Je n'en ai jamais pâti, j'ai croisé tant de haines et de trahisons. L'homme est si laid !

J'ai une fille que je ne vois plus, des petits-enfants qui bavarderont bientôt en chinois et que je ne comprendrai pas davantage que lorsqu'ils me parlaient dans ma propre langue.

Depuis quelque temps, je crois souffrir de solitude.

Je ne saurais la décrire, elle est en moi.

Ne pensez pas que j'achète vos sentiments.

Je ne vous adresserai pas de mandat. Toutefois, si nous nous apprécions comme je le souhaite ardemment, je vous informe que, dans les prochaines semaines, j'approvisionnerai un compte. Il vous aidera à poursuivre des études en France.

Il le faut pour vous-même et pour votre famille, dont les espoirs reposent sur vous.

Je ne vous demanderai jamais rien en retour, pas même de réponse aux courriers que je vous enverrai le plus régulièrement possible. Vous disposerez bientôt de tous les contacts et coordonnées nécessaires pour activer, dans quelques années, le petit pécule que je placerai à votre attention.

Quand vous aurez l'âge de venir dans mon pays, moi aussi, je vous regarderai du ciel. Je souhaite de tout cœur qu'une tierce personne puisse tomber sur cette lettre un jour et perpétuer ainsi cette grâce divine. Pierrot

m'a appris, sur le tard, que le plus beau cadeau de la vie, c'était de s'ouvrir aux autres et, pour ce qui me concerne, à une inconnue.

Je n'ai pas d'attente en retour. Rien, hormis le plaisir de participer à une existence qui vous dépasse, qui ne vous rapportera jamais et qui vous grandit.

Si vous acceptiez le principe de cette correspondance échangée, j'en serais ravi ! Pardonnez encore cette coquetterie d'âme finissante, mais si vous pouviez éviter les mails, je vous en serais infiniment reconnaissant. Bien sûr, j'ai un ordinateur, mais un vrai courrier que l'on ouvre recèle, à chaque fois, des odeurs perceptibles, des écritures différentes et des émotions presque palpables. Cela vous paraîtra idiot, mais il se déplie, se replie, se relit, se déchire et s'use un jour à la trame d'avoir été trop apprécié.

Je ne risque pas de bénéficier de tant de sollicitude !

Je partirai dans l'indifférence générale que j'aurai méritée. Le fait d'avoir pu soutenir vos projets m'emplira l'âme d'une satisfaction égoïste et confidentielle.

Soyez assurée que jamais je n'évoquerai à quiconque votre existence.

Si, plus tard, je pouvais être l'un de vos lointains souvenirs, quelle jolie récompense !

Puisse cette lettre vous trouver en bonne santé et la plénitude au cœur.

Votre nouveau plus vieil Ami,

Armand Bouzies

HOSPICE & LOVE



Faute des ressources nécessaires pour le placer en maison de retraite, la famille d'Armand Bouzies se résout à lui trouver une place dans un *Établissement collectif de séjour pour personnes dépendantes*, une nouvelle forme d'hospice mise en place pour faire face au papy-boom.

À Nogent-le-Rotrou, l'octogénaire ne veut pas se laisser mourir. Ancien flic, Parisien fort en gueule, il refuse de partager sa chambre avec un vieux et il met en œuvre mille et une astuces pour se débarrasser de ses voisins, dont le dernier en date, Pierre, n'échappera à aucun de ses pièges.

Mais tous ces décès alertent la directrice qui confie à ce bougon misogyne et égoïste aux mœurs bipolaires la charge d'une enquête discrète sur ces étranges disparitions et quelques trafics au sein de l'établissement.

La fin de vie d'Armand semble jouée jusqu'au jour où Élisabeth Löturz fait son apparition.

Cette toute nouvelle pensionnaire, femme élégante et discrète, attise la curiosité de l'ancien fonctionnaire de police qui fera tout pour percer le mystère de sa présence dans le mouiroir. Handicapé à vie du sentiment, Bouzies réussira-t-il à aimer avant l'inéluctable ?

Thiébauld de Saint Amand est né dans le nord de la France en 1970. À côté d'une vie ordinaire, avec épouse, enfant et crédits, il s'est trouvé une passion pour l'écriture.

Auteur de la série *Pulp*, aux Éditions la Bourdonnaye, il est également édité aux Éditions du 38 pour une série de polars, *Les Enquêtes de Phil Matelot*.

Hugo & C^{ie}

www.hugobisite.fr
Photo de couverture : © ESTOCH